



HAL
open science

La dégradation des relations avec les Powhatans de Virginie : tentative explicative au moyen du raisonnement comparatif

Manon Coiquault

► To cite this version:

Manon Coiquault. La dégradation des relations avec les Powhatans de Virginie : tentative explicative au moyen du raisonnement comparatif. Histoire. 2016. dumas-01393280

HAL Id: dumas-01393280

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01393280>

Submitted on 7 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Manon Coiquault

*La dégradation des relations
avec les Powhatans de
Virginie*

Tentative explicative au moyen du
raisonnement comparatif



Université européenne de Bretagne

UNIVERSITÉ RENNES 2
Centre de recherches historiques de l'Ouest (CERHIO)

Master 2 Histoire, Sociétés et Cultures

La dégradation des relations avec les Powhatans de Virginie

*Tentative explicative au moyen
du raisonnement comparatif*

Manon COIQUAULT

Directeur de recherche : M. Christophe Giudicelli

Septembre 2016

En couverture : détail de la Carte de Virginie (*Map of Virginia*), par John Smith, Londres, 1612.

Remerciements

Avant toute chose, je voudrais remercier les personnes qui m'ont aidé à achever ce travail. Je remercie mon directeur de recherches, Christophe Giudicelli pour sa patience et ses conseils. Fanny pour m'avoir soutenue et encouragée du début jusqu'à la fin. Et enfin, Yvane qui a lu et amélioré la dernière version de ce texte.

Remarques préliminaires

Ce travail se focalise en grande partie sur la colonie anglaise de Virginie et sur la moitié occidentale de l'Amérique française, mais s'arrête également en d'autres endroits, comme en Irlande. La plupart du temps, il se réfère donc à des territoires qui sont aujourd'hui inclus dans le Canada et les États-Unis. Par raccourci, nous n'avons pas écrit que « les premiers colons anglais débarquèrent dans l'actuel État américain de Virginie » ni que les « Français pénétrèrent dans le territoire que nous appelons aujourd'hui Québec », mais que les uns « débarquèrent en Virginie » et les autres « au Canada ». Il s'agit bien évidemment d'une simplification, mais nous l'avons adoptée, par crainte que la précision systématique des frontières politiques actuelles ne deviennent lassante à la longue.

De manière assez similaire, nous avons parfois traité les États ou les tribus amérindiennes comme des acteurs, comme, lorsque nous écrivons que « la Chefferie powhatan décida de combattre les Anglais ». Nous justifions ce recours à la personnification par la volonté de ne pas s'encombrer avec des détails qui ne nous concerneraient pas outre mesure ; en l'occurrence, les noms des décideurs politiques.

Par souci de concision et de clarté, nous préférons le terme d'« États-unien » à celui d'« Américain » et celui d'« Amérindien » à celui d'« Indien ».

INTRODUCTION GÉNÉRALE

L'EUROPE REGARDE VERS L'OUEST

En avril 1606, le roi Jacques I^{er} d'Angleterre accorde une charte de colonisation à deux sociétés par actions : la Compagnie de Virginie de Londres (*Virginia Company of London*) et la Compagnie de Virginie de Plymouth (*Virginia Company of Plymouth*).

Conformément aux termes de la charte royale, la Compagnie de Londres affrète trois navires, le *Discovery*, le *Susan Constant* et le *Godspeed*, pour coloniser les terres situées entre le Cape Fear et Long Island. Le 26 avril 1607, la flottille entre dans les eaux de la baie de Chesapeake. Le commandant de l'expédition, le capitaine Christopher Newport, choisit d'établir la colonie à 70 km à l'intérieur des terres, sur une île baignée par la rivière James. La petite troupe se met de suite à la construction d'un fortin, Jamesfort, qui deviendra plus tard Jamestown.

Les toutes premières relations que les colonisateurs anglais établirent avec les Powhatans de Virginie au moment où ils débarquèrent à l'emplacement de la futur Jamestown, se transformèrent rapidement en collision. L'ambition derrière ce mémoire, est d'expliquer cette dégradation des contacts, en comparant l'entreprise de colonisation de la Virginie avec celle de la Nouvelle-France, dans laquelle la qualité des relations franco-amérindiennes furent souvent mises en avant par les différentes générations d'historiens.

Il est exact que les Français entretenirent une relation particulière avec les Amérindiens, différente de celle des Anglais, car généralement plus pacifique, voire amicale. Mais entendons-nous bien sur un point : les Français, comme les Anglais, soumirent les populations amérindiennes à un processus de subjugation. Ce serait dénaturer ou altérer la vérité que d'affirmer que les Français ne ressentaient pas ce besoin de domination des Amérindiens.

Dès lors, la question est de savoir pour quelles raisons ces deux puissances orientèrent différemment leurs stratégies d'absorption des peuples autochtones ; l'une vers la force des mots, l'autre vers le fer ?

Par ailleurs, ces propos sont généraux et peuvent être nuancer dès à présent. Il ne faut pas se méprendre, ils dissimulent une réalité infiniment plus complexe. En effet, il existait une multitude de comportements, même au-sein des « blocs » nationaux. Ainsi, les contacts entre les Français et les Amérindiens débouchèrent parfois sur l'antagonisme. À cet égard, il suffit d'examiner les massacres organisés par les autorités françaises à l'encontre des Renards ou des Natchez pour s'en

convaincre. Inversement, les relations anglo-amérindiennes n'ont pas systématiquement évoluées vers la violence et la guerre. Le cas de la Pennsylvanie ou du Rhode Island est ici éclairant.

Il est également trop facile de dire que les colons virginiens s'attendaient à ce que la violence intervienne, de manière inéluctable et inévitable, à un moment quelconque de la procédure de subjugation, simplement parce que l'entreprise qu'ils avaient engagés avait pour finalité d'affirmer leur autorité sur un territoire et sur des populations qui ne la reconnaissaient pas jusqu'ici. Si les colons virginiens finirent effectivement par recourir à la force brute et aux actes sanglans pour parvenir à leurs fins, il y eut aussi des moments où ils avaient de grands espoirs d'absorber pacifiquement les Amérindiens.

Ce travail va donc tenter de comprendre les raisons de leurs agissements : ceux des Européens à l'égard des Amérindiens et réciproquement.

À l'aube du XVII^e siècle, les Powhatans formaient une importante chefferie d'une trentaine de tribus vivant entre les rivières Potomac et James. La conquête d'une grande partie de ce territoire par Wahunsenacawh, le Chef suprême de la Chefferie, était un phénomène encore récent lorsque les trois vaisseaux de la « flotte fondatrice » (*founding fleet* en anglais) franchirent les eaux de la baie de Chesapeake.

Entamée vers les années 1570, cette progression territoriale avait surtout été une question de défense et de sécurité. En effet, la fin du XVI^e siècle avait été une période extrêmement critique pour les Powhatans, qui durent faire face, tant au nord qu'à l'ouest, aux pressions croissantes exercées par les Iroquoiens et les Sioux¹. Ce fut pour remédier à ces difficultés militaires, que les Powhatans se réinventèrent en un peuple expansionniste. Ils progressèrent vers l'est et le nord, et s'imposèrent, en l'espace d'une seule génération, sur une vaste région. Toutefois, leurs ambitions étaient moins de balayer ou d'expulser leurs voisins algonquiens, que de les assujettir et les absorber dans leur organisation politique. Si les Powhatans subissaient auparavant les assauts de leurs voisins amérindiens, l'élargissement de la Chefferie leur permirent d'inverser radicalement la tendance, de dominer la région au point qu'un certain équilibre des forces amérindiennes s'instaura dans la région.

En l'espace d'un peu plus d'un quart de siècle, les Powhatans s'étaient donc beaucoup transformés : ils représentaient dorénavant une véritable puissance expansionniste, hégémonique et quasi-impérialiste. Bref, ils étaient bien loin de correspondre à cette image erronée que l'on retrouve

1. Vers 1600, l'Est de l'Amérique du Nord est occupé par plusieurs dizaines de groupes amérindiens. Par commodité, les chercheurs les regroupent en trois grandes familles linguistiques : les Iroquoiens, les Algonquiens et les Sioux. Les Powhatans, qui constitueront les principaux sujets de cette étude, appartiennent au groupe des Algonquiens.

fréquemment dans l'historiographie traditionnelle, à savoir celle de peuples sans histoire et figés dans le temps.

Ce fut donc ici, sur les marges du territoire powhatan, que les premiers colons établirent Jamestown. Trente-neuf ans plus tard, leurs successeurs s'emparaient de la Chefferie. Si cette prééminence finale des Anglais sur les Powhatans nous apparaît aujourd'hui inévitable, telle fut loin d'être le cas à l'époque. En effet, les Amérindiens se montrèrent capables de contrecarrer les projets anglais pendant de longues années. En outre, ils mirent parfois la colonie dans un tel état de misère qu'elle se retrouva plusieurs fois au bord de l'abandon. En somme, la domination des uns sur les autres fut un phénomène tardif. Nous nous efforcerons, dans ce travail, de mettre en exergue les causes de cette domination finale.

Pendant ce temps, sur les terres de la Nouvelle-France, les relations entre Français et Amérindiens suivaient une trajectoire tout autre. En effet, alors que la violence finit par caractériser les relations anglo-powhatans, les Français maintinrent une paix avec leurs voisins autochtones.

La création du premier établissement permanent français en Amérique du Nord remonte à 1608. Le site, choisi par Samuel de Champlain, fut celui de Québec. Sa décision n'eut rien d'irréfléchie, ou d'impulsive, en ce sens où elle avait été l'aboutissement d'une longue période d'exploration entamée cinq ans auparavant.

Nommé géographe royal en 1602, Samuel de Champlain avait été chargé, par le roi de France, d'explorer les côtes de l'Acadie et de ses alentours, puis de choisir un site pour y créer un ou plusieurs établissements servant de postes de traite. Entre 1603 et 1608, l'explorateur parcourt les côtes de l'Acadie, où sont installés les premiers colons², puis la vallée du Saint-Laurent jusqu'à l'emplacement de la futur Montréal, mais préfère le site de Québec pour y fonder l'établissement demandé par le roi. Par rapport à Montréal, Québec lui paraît à la fois plus facile d'accès et plus facile à défendre, grâce aux hauteurs qui bordent le fleuve. Cette fondation témoigne aussi du souci de s'éloigner des régions côtières de l'Atlantique, où la présence anglaise se fait de plus en plus pressante. Dès leur installation respective en Amérique du Nord, les tensions sont palpables entre les deux puissances, et l'Acadie se trouve au cœur des différends. En effet, les colons anglais considèrent qu'elle fait partie intégrante des territoires qui leur ont été concédés en 1606 par le roi Jacques I^{er}³.

2. En 1604, 80 Français s'installent sur l'île Saint-Croix. Une trentaine de personnes décèdent du scorbut. En 1605, les survivants déménagent à Port-Royal. La colonie sera finalement abandonnée à l'automne 1607.

3. En 1613, l'Angleterre laissera le capitaine Samuel Argall ravager les établissements français d'Acadie et de Terre-

En 1634 puis 1642, deux nouveaux centres de peuplements sont fondés dans la vallée du Saint-Laurent : l'un à Trois Rivières, et l'autre à Montréal. Puis, sous l'impulsion des Jésuites et des coureurs des bois, l'exploration du Pays-d'en-Haut, c'est-à-dire la région des Grands-Lacs, débute dès les années 1640.

En 1673, Louis Jolliet et Jacques Marquette explorent le cours supérieur du Mississippi. Si les Français connaissent déjà l'existence de ce fleuve, ils ignorent encore s'il se jette dans le golfe du Mexique ou dans l'océan Pacifique. En descendant le fleuve, les deux explorateurs « découvrent » plusieurs de ses affluents : le Missouri, l'Ohio et l'Arkansas. Néanmoins, ils n'oseront pas s'aventurer au-delà de ce point de confluence. Il faudra attendre l'année 1682 et René-Robert Cavelier de la Salle pour que l'embouchure du fleuve soit atteinte. En chemin, l'explorateur prend possession, au nom du roi de France, des régions qu'il visite : le Pays des Illinois et la Louisiane, qu'il baptise en hommage au roi Louis XIV (1643-1715).

Ce travail ne parle que de certaines régions. Il se concentre sur le Pays-d'en-Haut et la vallée du Saint-Laurent, aussi appelé Pays-d'en-Bas. Dans *Empire et métissages*, Gilles Havard souligne, à juste titre, qu'il est nécessaire de traiter la Nouvelle-France comme un espace hétérogène⁴. Dans ce sens, le Pays-d'en-Haut doit être distingué de la vallée laurentienne pour tout un ensemble de raisons, et notamment parce que la nature du peuplement y était différente.

Ainsi, la Nouvelle-France occupe, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, un espace considérable entre le golfe du Saint-Laurent et la région des Grands-Lacs. Cependant, la population d'origine européenne reste, numériquement parlant, peu importante. Entre Québec et Montréal, le peuplement européen finit par dépasser, dès les années 1660, celle d'origine autochtone. La situation était toute à fait différente au Pays-d'en-Haut où la population de souche amérindienne demeura majoritaire tout au long du régime français ; si bien que l'on parle, à propos de cette zone périphérique, de « colonie sans peuplement »⁵.

Il paraît judicieux de signaler que les Français n'ont pas eu à déloger les Amérindiens pour s'implanter dans la vallée laurentienne. En effet, pour des raisons qui demeurent encore assez obscures, les peuples iroquoiens rencontrés par Jacques Cartier en 1535 se sont dispersés dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Mais faisons un saut de 70 ans dans le passé : entre septembre et novembre 1535, Cartier explore le fleuve jusqu'aux rapides de Lachine, situés en amont de

Neuve, notamment Port-Royal et Saint-Sauveur, obligeant ses habitants à se rapatrier en France.

4. HAVARD (Gilles), *Empire et métissages, Indiens et Français dans le Pays-d'en-Haut (1660-1715)*, Les Éditions du Septentrion, Paris, 2003, p. 14.

5. En somme, une colonisation de peuplement n'existait que dans la vallée laurentienne et sur l'Île Royale.

Montréal. Il constate la présence de deux villages importants, l'un à Stadaconé, à l'emplacement de la future ville de Québec, et l'autre à Hochelaga, sur l'actuelle île de Montréal, ainsi que de nombreux hameaux et villages secondaires. Signalons, au passage, que le navigateur tenta, en 1541, d'établir un premier établissement permanent à Charlesbourg-Royal, mais la tentative est un échec et les colons sont rapatriés en 1542 et 1543. En 1608, Samuel de Champlain ne trouve aucune trace des populations iroquoiennes visitées par Cartier. Celles-ci ont probablement été terrassées par les maladies européennes et les guerres intertribales. Pour autant, la région n'était pas vide d'habitants. Les Montagnais exploitaient les ressources halieutiques du Saint-Laurent en été, et en automne, les Algonquins et les Agniers fréquentaient ses forêts et chassaient son gibier. En outre, les populations environnantes venaient pratiquer la traite des fourrures chaque été.

En Virginie, les établissements anglais se sont implantés à proche distance des villages powhatans. Plus précisément, les colons s'installèrent sur le territoire de chasse des Paspaheghs, apparemment sans requérir l'autorisation des Amérindiens. À court sûr, cette maladresse et cette proximité favorisèrent la montée des querelles interculturelles.

La bibliographie sur la démographie amérindienne et son déclin est abondante, c'est pourquoi nous nous y intéresserons très peu dans ce travail. Précisons néanmoins qu'il est très difficile de déterminer avec précision la taille des populations amérindiennes vivant au nord du Río Grande à l'époque des premiers contacts. Les hypothèses les plus crédibles parlent de 7 millions d'individus⁶. Selon Bruce Trigger, les groupes rencontrés par les Français dans la première moitié du XVII^e siècle totalisaient plus de 125 000 individus⁷. Quant à la population autochtone du Pays-d'en-Haut, elle a pu être estimée à quelques 200 000 personnes⁸. Cependant, à partir des années 1630, le choc microbien conduisit à un fort déclin démographique. Les évaluations modernes chiffrent le taux de dépopulation à 95 %.

Le point important, ici, est de souligner que le facteur démographique a pu conditionner la nature des interactions qui s'établirent entre Européens et Amérindiens. De nouveau, il faut mettre en avant le caractère très faible du peuplement français en Amérique du Nord. Entre 1618 et 1628, la vallée du Saint-Laurent compte entre 60 et 80 personnes d'origine européenne⁹. En 1663, la population de la colonie passe à 3 000 habitants, puis à 7 000 en 1672, à 10 000 vers 1680, et à 17 000 au début du XVIII^e siècle¹⁰. Au Pays-d'en-Haut, la présence française demeura toujours très

6. HAVARD (Gilles.), VIDAL (Cécile.), *Histoire de l'Amérique française*, Flammarion, 2003, Paris, p. 132.

7. TRIGGER (Bruce G.), *Les Indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord*, Boréal, Québec, 1992, p. 17.

8. HAVARD (Gilles), *Empire et métissages, Indiens et Français dans le Pays-d'en-Haut (1660-1715)*, op. cit., p. 118.

9. NICHOLS (Roger L.), *Indians in the United-States and Canada. A Comparative History*, p. 17.

10. HAVARD (Gilles), *Empire et métissages, Indiens et Français dans le Pays-d'en-Haut (1660-1715)*, op. cit., p. 60.

faible, et malgré l'écroulement des effectifs amérindiens, ce territoire demeura toujours majoritairement autochtone. Au mieux, la population allogène atteint mille personnes sous le régime français¹¹.

La situation évolua différemment en Virginie. Quand s'amorce la colonisation, les Anglais sont, comme en Nouvelle-France, égarés au beau milieu de multitudes amérindiennes. Entre 25 000 et 30 000 Amérindiens occupaient le territoire tout autour de la baie de Chesapeake¹². La Chefferie powhatan comptait à elle seule entre 13 000 et 14 000 individus¹³. Quant à la colonie, ses débuts sont très difficiles. Le 22 juin 1607, le capitaine Newport quitte le jeune établissement de Jamestown, il laisse derrière lui 104 colons¹⁴. Mais le site se révèle insalubre et malgré l'arrivée de quelques centaines de colons au-cours des deux années suivantes, les épidémies et la famine provoquent une mortalité considérable, si bien qu'à la fin de l'hiver 1609-1610, l'établissement ne compte plus qu'une soixantaine de colons¹⁵. Cependant, l'immigration massive et l'accroissement naturel finirent par faire croître la population coloniale de manière significative. Vers les années 1630-1640, on estime à 5 000 le nombre des colons installés en Virginie¹⁶. La population triple dans les années 1640. Vers 1650, la colonie compte environ 15 000 habitants¹⁷, tandis que la quasi-totalité des villages powhatans ont été détruits.

En Virginie, la croissance rapide des populations allochtones, conjuguée au phénomène de dépopulation auquel était confronté les populations amérindiennes, finit par rééquilibrer puis renverser la balance démographique, et donc les rapports de forces, au profit des colonisateurs. Pour dire les choses brièvement, dans les cas de fortes densité, les populations disposant d'un avantage démographique ont tendance à imposer leur volonté aux minorités, au lieu de coopérer et de négocier avec elles. C'est en tout cas le résultat prédominant dans l'histoire humaine. En Nouvelle-France, les colons ne disposèrent jamais d'un fort avantage démographique. Par conséquent, ils

11. Ce pic démographique semble avoir été atteint vers 1750.

Voir HAVARD (Gilles), *Empire et métissages, Indiens et Français dans le Pays-d'en-Haut (1660-1715)*, op. cit., p. 73.

12. VAN RUYMBEKE (Bertrand), *L'Amérique avant les États-Unis (1497-1776)*, Flammarion, Lonrai, 2012, p. 81.

13. Précisons qu'il a été possible de déterminer assez précisément la population amérindienne de Virginie car les historiens ont en leur possession deux sources importantes contenant des données statistiques. Il s'agit de la *Map and Description of Virginia* de John Smith (publié en 1612) et de *The Historie of Travaile Into Virginia Britannia* de William Strachey (publié en 1649). Les deux colons donnent, dans leur ouvrage respectif, une estimation du nombre de guerriers présents dans chaque tribu au moment de leur contact avec elles. En se basant sur ces données chiffrées, les historiens ont pu, par extrapolation, en déduire la taille des populations.

Voir TURNER (E. Randolph), « Native American protohistoric interactions in the Powhatan core area » dans (Dir.) ROUNTREE (Helen C.), *Powhatan Foreign Relations, 1500-1722*, University Press of Virginia, Charlottesville, 1993 p. 76.

14. EARLE (Carville V.), « Environment, Disease, and Mortality in Early Virginia » dans (Dir.), TATE (Thad W.) et AMMERMAN (David L.), *The Chesapeake in the Seventeenth Century : Essays on Anglo-American Society*, Chapel Hill, N. C., 1979, p. 97.

15. EARLE (Carville V.), « Environment, Disease, and Mortality in Early Virginia », op. cit., p. 109.

16. EARLE (Carville V.), « Environment, Disease, and Mortality in Early Virginia », op. cit., p. 120.

17. AGUIRRE (Adalberto Jr.), *Racial and Ethnic Diversity in America : A Reference Handbook*, ABC-CLIO, Santa Barbara, 2003, p. 5.

durent composés avec les voisins amérindiens. Pour parler plus abruptement, les Français ont tout simplement été incapables d'imposer par la force leur suzeraineté aux sociétés indigènes.

Certes, la Nouvelle-France est restée faiblement enracinée, mais il ne faut pas nécessairement la considérer comme une construction fragile pour autant. Le système d'alliances que les Français conclurent avec les nations amérindiens leur permit de marquer l'histoire de l'Amérique du Nord jusqu'à la fin de la guerre de Sept Ans, en 1763.

La démographie constitue une différence considérable et évidente entre les deux empires. D'ores et déjà, nous pouvons souligner une autre différence très nette. Nous avons vu, qu'au moment où les colons anglais débarquèrent à l'emplacement de la futur Jamestown, le territoire powhatan était cerné de plusieurs puissances ennemies (Monacan, Mannahoac...). En cas d'affrontement avec les Anglais, les autochtones n'auraient tout simplement pas la possibilité de s'enfuir dans le Piedmont. Nous verrons que cette configuration géopolitique particulière les incita, au début des contacts, à favoriser la voie de l'accommodement. En Nouvelle-France, les Amérindiens bénéficiaient d'une situation plus favorable, puisque la plupart d'entre eux partageaient leurs frontières avec des peuples amis. Ils disposaient donc d'une échappatoire au-cas où la cohabitation avec les colonisateurs deviendrait difficile. En somme, ils n'étaient pas pris en tenaille et disposaient toujours de la possibilité de refuser le combat en reculant vers l'Ouest ou vers le Nord.

Plan du mémoire :

Ce travail est organisé en deux parties. La première, « Des géographies politiques amplement différentes », réunit deux chapitres.

Le premier consistera en un survol de l'histoire des populations amérindiennes avant le début de l'expansion coloniale. Il s'agira de comprendre quel était l'état de leur monde à la veille de la colonisation européenne. Nous verrons qu'il est possible de distinguer deux trajectoires, ou deux scénarios très différents selon que l'on se situe en Nouvelle-France ou en Virginie. Pour l'essentiel, ce seront les Amérindiens, et non les Européens, qui constitueront les vrais sujets de ce chapitre. Certainement, celui-ci peut apparaître assez préambulaire, parce qu'ils ne répond pas directement à la question de la dégradation des relations anglo-powhatans, mais il n'en reste pas moins nécessaire pour notre argument. Nous verrons, dans le chapitre 3, que les interactions entre les peuples amérindiens à l'époque des pré-contacts, conditionnèrent la nature des relations qui s'établissent par la suite entre Européens et non-Européens. Cet examen s'avère donc important si l'on veut

comprendre pourquoi les relations anglo-powhatans se fondèrent rapidement sur le conflit.

Dans un deuxième chapitre, nous détaillerons la forme et le fonctionnement de la Chefferie powhatan, avant de dresser un tableau comparatif des organisations politiques des sociétés amérindiennes plus septentrionales. Nous verrons qu'en cette matière, les Amérindiens de Nouvelle-France accusaient de grandes différences. En effet, alors que certains ne surent jamais dépasser le stade des chasseurs-cueilleurs, d'autres parvinrent à s'unir en immenses confédérations. Nous tâcherons d'identifier, à grands traits, les facteurs qui permirent à seulement quelques régions d'abriter des entités politiques sophistiquées. En outre, notre impression est que l'organisation politique développée par les Powhatans de Virginie était bien plus complexe, entendons socialement stratifiée et politiquement centralisée, que toutes celles développées par les sociétés de l'Amérique septentrionale.

Pour l'essentiel, cette première partie traitera des Amérindiens, et non des Européens. Nous replacerons au premier plan les populations européens et leurs motivations dans une deuxième grande partie.

Dans une seconde grande partie, nous examinerons comment ces différences, en termes de contexte historique et de développement politique, impactèrent les relations euro-amérindiennes. Ces pages montreront que seuls les Powhatans étaient capables à défier durablement les prétentions des envahisseurs européens. Pour expliquer le pourquoi de l'exceptionnalité des relations franco-amérindiennes (qui sont de surcroît somme toutes relatives), notre attention se portera également sur la dimension économique des entreprises coloniales.

Le dernier chapitre de ce travail sera dédiée à l'examen des ambitions européennes vis-à-vis de l'espace américain et des peuples amérindiens, ainsi qu'aux stratégies mises en place par les puissances coloniales pour les voir s'accomplir. Pour bien comprendre les comportements anglais, il nous faudra mentionner le précédent irlandais. Nous verrons que l'activité des Anglais dans cette partie du monde influença leur comportement en Amérique.

Contribution à la recherche :

Du point de vue de la méthodologie maintenant, nous travaillerons moins avec les sources brutes qu'avec la littérature scientifique contemporaine. Nous justifions ce choix de différentes manières. Tout d'abord, les sources disponibles sur la colonie de Virginie font cruellement défaut, en particulier celles rendant compte des événements survenant entre 1624 et la fin des années 1640.

Précisons que l'année 1624 est marquée par la dissolution de la Compagnie londonienne. La Virginie devient une colonie royale directement contrôlée par la Couronne anglaise. Cette dissolution fait suite au massacre du 22 mars 1622. Au-cours de cet épisode sanglant, 330 colons furent massacrés par les Powhatans lors d'une attaque surprise. Si les événements survenant entre le massacre de 1622 et l'effondrement de la Chefferie nous apparaissent que de façon très parcellaire, c'est parce que l'essentiel des fonds d'archives de Virginie connurent un destin tragique pendant la guerre de Sécession (1861-1865). Par ailleurs, très peu de documents rédigés en Virginie ont été recopiés et envoyés en Angleterre, faute de temps et de moyens. Et quand bien même ils auraient été expédiés en Angleterre, beaucoup brûlèrent au-cours de la Guerre Civile Anglaise (1642-1649). Ensuite, les matériaux produits par les premiers colons (John Smith, Edward-Maria Wingfield, Gabriel Archer, George Percy puis William Strachey, Samuel Argall, Ralph Hamor...) sont beaucoup moins défectueux, mais il n'y aurait aucune originalité à les exploiter. En effet, cette production documentaire a déjà fait l'objet de très nombreuses analyses par la communauté scientifique. En somme, il serait difficile d'avancer des éléments nouveaux à partir de ces témoignages écrits. Enfin, étant donné le montant très faible de l'écriture comparative, le raisonnement analogique auquel nous allons nous livrer nous paraît rendre, à lui seul, ce travail original. Il s'agira de capter des analogies ou des différences dans le monde de la Nouvelle-France afin de susciter de nouvelles hypothèses sur le monde de la Virginie coloniale. Néanmoins, le but du présent travail est peut-être moins d'avancer des éléments nouveaux que de modifier notre perception générale sur les mondes amérindiens et les sociétés coloniales. En effet, nous espérons que ce travail ouvre de nouveaux points de vue sur les institutions politiques amérindiennes ainsi que sur leur fonctionnement.

À l'évidence, les chercheurs s'intéressent fort peu aux systèmes politiques érigées par les sociétés amérindiennes du Nord-Est américain. Pour décrire l'organisation des Powhatans, les historiens recourent à de nombreux termes. Certains n'hésitent pas à la qualifier d'« impériale », alors que d'autres préfèrent se contenter d'évoquer une « confédération » ou simplement une « série de tribus » ; d'autres encore parlent d'une « monarchie » voire même d'un « État primitif ». Dans l'ensemble, aucun ne cherche véritablement à justifier l'emploi du mot qu'il fait. Mais, très exactement, quelle était la nature de leur construction politique ? Dans quelle modèle doit-on inscrire les Powhatans ? Il n'y a aucune réponse généralement acceptée à cette question, qui reste par ailleurs peu traitée. La principale contribution de notre travail à l'état des connaissances sur la recherche amérindienne consistera donc à tenter d'effectuer cette opération de catégorisation de leur organisation politique. Nous tenterons de faire la démonstration que leur système se rapprochait davantage du modèle impérial, bien qu'il ne l'ait jamais véritablement atteint. Si nous substituerons

le terme d'« impérial » à celui de « quasi-impérial », nous nous garderons également de qualifier leur construction de « proto-impériale ». L'emploi de ce vocable nous paraît incorrect, car on ignore si elle aurait, après un délai plus ou moins long, débouché sur un empire, quand bien même les Anglais ne seraient pas venus perturber la trame de son histoire. D'ores et déjà, on pourrait s'interroger sur la portée et les implications d'un tel questionnement ? À travers cet essai de typologie, nous voulons montrer que les institutions powhatans n'avaient rien de simpliste ou de minimaliste. Nous entendons continuer à contester cette veille inclination à considérer la prime Amérique comme un espace de faiblesse institutionnelle. Ce travail prétend, au contraire, que leur environnement n'était ni désorganisé, ni chaotique, et que leurs actes n'avaient rien d'arbitraires ou d'impulsifs. Dans ce domaine, cette étude aspire à renforcer la capacité d'action, ou d'agentivité, des Amérindiens soumis à la colonisation européenne. L'historiographie traditionnelle a toujours eu tendance à leur nier cette faculté, et à réduire leur conduite à « une simple stratégie de subversion et de survie »¹⁸. À rebours de ces vieilles représentations conventionnelles du passé, nous voulons montrer que les Powhatans et les Amérindiens de Nouvelle-France ne se contentèrent pas d'être des observateurs passifs de leur propre colonisation. Certains participèrent à son développement, tandis que d'autres furent capables de s'opposer pendant des années à la progression des Européens en leur menant des guerres. Quoi qu'il en soit, partout les politiques amérindiennes impactèrent considérablement l'évolution des colonies européennes.

Par ailleurs, s'il s'agira essentiellement d'un travail de seconde main, il sera occasionnellement complété par les écrits des premiers colons. Précisons, pour terminer sur ce point méthodologique, qu'il nous arrivera de citer les travaux les plus déterminants pour notre étude mais que généralement, nous proposerons les œuvres en notes.

Si nous voulons apporter un éclairage nouveau sur l'organisation politique des Powhatans, nos réflexions ne se focaliseront pas uniquement sur l'espace de la Virginie Tidewater. Nous entendons montrer que les dizaines de sociétés plus ou moins avoisinantes, avaient elles aussi développé leurs propres systèmes politiques. Ce travail tentera de dresser leurs contours. L'idée est de montrer que les Européens étaient en présence de développements différents à l'intérieur même des populations indigènes. Pour le dire sans détours, les organisations politiques des Amérindiens de Nouvelle-France étaient multiples. Mais surtout, nous souhaitons montrer que les Powhatans édifièrent une entité unique par rapport aux sociétés plus septentrionales, et qu'elle constituait la construction politique la plus complexe jamais rencontrée par les Européens dans cette Amérique du Nord-Est.

18. HÄMÄLÄINEN (Pekka), *L'Empire comanche*, Anachasis, Paris, 2012 [2008 pour l'édition originale], p. 30.

Nous espérons que les questions que nous posons sur leurs organisations s'avéreront utiles pour une meilleure compréhension des interactions entre Amérindiens et Européens au XVII^e siècle.

Présentation des sources :

Comme nous l'avons précisé quelques lignes plus hauts, ce travail ne s'appuie pas sur des sources inédites. Bien qu'il consistera essentiellement en un travail de seconde main, nous serons tout de même amenés à travailler avec des sources brutes, et notamment avec les écrits du capitaine John Smith.

John Smith voit le jour à Willoughby, un petit village du Lincolnshire, au début du mois de janvier 1580. Il est le fils de George Smith, un franc-tenancier, et de Alice Rickard Smith. Il est intéressant de noter qu'il reçut, malgré sa modeste naissance, une éducation auprès du puissant local, le 13^e baron Willoughby de Eresby, Peregrine Bertie, qui voyait en John un enfant prometteur. Conformément aux pratiques éducatives de l'époque, John Smith est placé vers l'âge de 15 ans en apprentissage chez Thomas Sendall, un riche marchand de laine de la ville de King's Lynn. Le jeune homme déteste immédiatement cette vie, qu'il juge terne et sans éclat¹⁹. Dès son plus jeune âge, il idolâtrait les explorateurs anglais de son temps, et tout particulièrement Sir Francis Drake.

Suite à la mort de son père, en avril 1596, John Smith quitte Sendall pour rejoindre le continent. De là, il intègre une compagnie de mercenaires anglais aux ordres du lieutenant Joseph Duxbury. Jusqu'en 1600, John Smith opère à la fois en France, où il aida Henri IV à reconquérir son trône, et en Flandres, où il apporte un soutien aux sujets révoltés du roi d'Espagne. Alors qu'il participe au siège de Nieuport, John Smith est blessée à l'épaule et à la main gauche. Il avait tout juste 20 ans. Il retourne dans son village natal, y demeure un moment, mais ambitionne rapidement de rejoindre l'Est de l'Europe pour combattre les Turcs ottomans²⁰. Dès l'été 1601, on le retrouve à Graz, en Autriche, où il s'engage dans les armées de l'empereur Rodolphe II pour défendre l'Europe chrétienne.

19. (Dir.), KUPPERMAN (Karen O.), *Captain John Smith. A Select Edition Of His Writings*, The University of North Carolina Press, Williamsburg, 1988, p. 1.

20. À cette époque, la puissance des Turcs déclinait déjà. S'il ne faisait plus tremble la chrétienté comme du temps de Soliman le Magnifique, la menace qu'il faisait peser sur les bords du Danube étaient encore bien réelle. De larges portions de territoire étaient encore sous son contrôle : la Grèce, la Bulgarie, la Moldavie, une bonne partie de la Hongrie, l'intégralité de la Transylvanie et une bonne partie du sud de l'Ukraine.

Ses actes lors du siège d'Olumpagh (aujourd'hui Lendava) lui font accéder au rang de capitaine de cavalerie. Ensuite, il participe à la reconquête de Székesfehérvár, l'ancienne Albe Royale, qui renferme les tombes des rois de Hongrie.

En 1602, alors qu'il guerroyait en Transylvanie, il est capturé et vendu comme esclave sur le marché d'Axopolis (l'actuelle Cernavodă). Un capitaine turc du nom de Bashaw Bagall l'achète et l'offre en cadeau à sa fiancée ; une jeune fille d'Istanbul dénommée Charatza Tragabigzanda. Devenue amoureuse de lui, elle le confie à son frère afin de lui permettre de rejoindre les rangs de la garde impériale. John Smith le tue et s'enfuit. Il traverse la Russie, la Pologne puis rentre en Transylvanie. Il voyage ensuite en Europe et en Afrique du Nord avant de rentrer à Londres en 1604. En 1607, il s'embarque pour la Virginie.

Jusqu'à une période relativement récente, ses écrits sur la Virginie étaient plutôt délaissés, voire dénigrés, par la communauté scientifique. C'est la façon dont il avait de vanter ses exploits, de se magnifier et de toujours se placer au centre des événements, qui ont poussé les historiens à se montrer sceptique sur la véracité de ses propos. Pourtant, aujourd'hui, il est considéré comme une source majeure pour l'histoire de la prime Amérique. Si les doutes initiaux ce sont envolés, c'est que les historiens ont réussi, depuis, à corroborer une grande partie de ses propos sur la guerre contre les Ottomans. En outre, les ethnohistoriens travaillant sur les Algonquiens ont démontré que la plupart de ses descriptions sur les Powhatans semblaient réalistes.

PREMIÈRE PARTIE

DES GÉOGRAPHIES POLITIQUES AMPLEMENT DIFFÉRENTES

Cette première partie repose sur l'idée que, tant le monde du Pays-d'en-Haut, que le monde de la Virginie Tidewater (ou Virginie des Marées), avait subi des perturbations de taille avant même que les colonisateurs européens ne viennent s'y implanter. À chaque fois, les populations indigènes virent leur paysage être régulièrement envahi par des ennemis incursifs (Iroquois, Andastes, Monacans, Massawomecks...). Mais alors que les Powhatans de Virginie avaient brillamment su relever les défis qui leur étaient posés en amorçant un processus d'intégration politique des tribus voisines, les Amérindiens de Nouvelle-France ne surent jamais dépasser le stade de l'union politique. De fait, ils durent assister, pratiquement impuissants, à la dislocation de leurs sociétés. Plus encore, l'objectif de cette partie sera de montrer que le bouleversement de la géopolitique locale au niveau de la baie de Chesapeake eut pour corollaire de dresser les Powhatans en une puissance impérialiste, ou quasi-impérialiste. De fait, nous verrons qu'en 1607, la situation fut la suivante : deux puissances expansionnistes, l'une anglaise, l'autre amérindienne, se heurtèrent sur un même territoire. Dans ces conditions, on peut aisément comprendre pourquoi les contacts évoluèrent vers la violence et la guerre. C'est même la décision prise par Wahunsenacawh, le Chef suprême de la Chefferie powhatan, de ne pas annihiler immédiatement la petite colonie anglaise qui peut paraître surprenante. En effet, il faudra attendre l'année 1610, pour que s'amorce le premier conflit Anglo-Powhatan. Nous tâcherons d'apporter quelques éléments de réponse au fait qu'il autorisa effectivement Jamestown à survivre.

Le contexte historique était amplement différent au Pays-d'en-Haut²¹, où les populations algonquiennes²² étaient soumises à une situation militaire dangereusement précaire, et qui était encore aggravée par un environnement politique hautement erratique. L'important est de garder en mémoire que cette conjoncture particulière favorisa l'établissement de relations pacifiques entre Français et Amérindiens. Plus encore, ces attaques affectèrent tant les populations françaises et

21. Au XVII^e siècle, le Pays-d'en-Haut est un ensemble de terres situé à la périphérie de la Nouvelle-France. Il comprend la totalité des Grands Lacs, à l'exception près des rives méridionales du lac Ontario. Il intégrait aussi une partie des terres située au nord et à l'est des Lacs, jusqu'au Mississippi, ainsi que celles situées au sud, jusqu'à l'Ohio.

22. Il faut bien avoir conscience que l'emploi du terme d'« Algonquiens » pour désigner les populations amérindiennes du Pays-d'en-Haut ne peut se faire qu'avec une certaine réticence. Il n'est pas pleinement satisfaisant pour au-moins deux raisons. D'une part, parce qu'il fait référence à une famille linguistique. Or, des tribus parlant l'algonquien vivaient parfois bien au-delà du Pays-d'en-Haut (à l'exemple des Powhatans de Virginie). Ensuite, tous les peuples du Pays-d'en-Haut n'appartenaient pas à la famille linguistique des Algonquiens (les Hurons-Pétuns étaient iroquoiens, les Winnebagos parlaient sioux...). Si nous userons malgré tout de ce mot, c'est pour son aspect commode. Il permet en effet de regrouper sous un seul et unique terme de nombreuses tribus. Par ailleurs, le groupe des Algonquinophones était majoritaire dans cette région.

autochtones du Pays-d'en-Haut, que celles-ci entreprirent de former une alliance pour lutter contre leur ennemi commun.

Le premier chapitre de notre travail sera ainsi consacré à l'expansion de la Chefferie powhatan et aux guerres iroquoises. Les nécessités de notre étude nous imposeront, par ailleurs, de remonter à l'époque pré-coloniale, ce qui aura au moins l'avantage de détruire la vieille image de peuples sans histoire et figés dans le temps.

Le deuxième chapitre sera exclusivement dédié à une analyse comparative des organisations socio-politique des sociétés amérindiennes. Nous tâcherons de montrer que les Powhatans créèrent un système spécifique par rapport aux sociétés amérindiennes plus septentrionales.

Chapitre 1

Des contextes situationnels récemment modifiés

L'ambition de ce premier chapitre est de comprendre la posture, ou le positionnement, des sociétés amérindiennes sur la scène internationale au moment des premiers contacts. Nous constaterons que des situations assez antinomiques étaient apparues en Nouvelle-France et en Virginie. En effet, alors que les populations amérindiennes de Nouvelle-France vivaient dans un monde désaxé ou pantelant, les Powhatans de Virginie bénéficiaient d'une conjoncture internationale relativement facile.

I. L'expansion de la Chefferie powhatan :

1. 1. La conquête :

Au moment où les colons anglais accostèrent sur les rives de la James, toutes les terres environnantes étaient sous le contrôle de la Chefferie powhatan²³. La majeure partie de ce territoire avait été conquis, aux moyens de la force et de l'intimidation, par Wahunsenacawh, le Chef suprême des Powhatans. On ignore pratiquement tout des premières décennies de la vie de ce dernier, si ce n'est qu'il est originaire de la tribu des Powhatans. John Smith le rencontre personnellement à la toute fin de l'année 1607 et estime qu'il est déjà âgé d'une soixantaine d'année, ce qui laisse supposer une date de naissance se situant aux alentours de 1547²⁴. Lorsqu'il entame son règne, quelque part entre la fin des années 1560 et 1580²⁵, Wahunsenacawh n'hérite que d'un noyau de six tribus²⁶, réduisant son domaine aux rives des rivières James, Pamunkey et Mattaponi. Cependant, il entreprit d'augmenter son héritage. De fait, la Chefferie powhatan connut une expansion territoriale flamboyante dans le dernier quart du XVI^e siècle. S'il est difficile, voire impossible, d'établir une chronologie précise de cette expansion, il est toutefois possible d'en fixer les principales étapes. Il

23. Une chefferie est une « structure politique ayant un seul individu à sa tête, sans bureaucratie ni appareil d'État pour le soutenir ». Nous reviendrons dans le détail sur les caractéristiques de leur organisation.

Voir JENNINGS (Francis), *Les fondateurs de l'Amérique, depuis les premières migrations jusqu'à nos jours*, Édition du Rocher, Lonrai, 2002 [1993 pour l'édition originale], p. 154.

24. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough. Three Indian Lives Changed by Jamestown*, University of Virginia Press, Charlottesville and London, 2005, p. 27.

25. Voir VAN RUYMBEKE (Bertrand), *L'Amérique avant les États-Unis (1497-1776)*, Flammarion, Lonrai, 2012, p. 81 et ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 39.

26. Ce noyau comprenait les Powhatans, les Arrohatocks, les Appamattucks, les Pamunkeys, les Youghtanunds et les Mattaponis.

Voir ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 28.

semblerait que Wahunsenacawh ait d'abord cherché à étendre sa domination sur les nations²⁷ établies le long des rivières York et James (les Chiskiaks, les Weanocs, les Kecoughtans ou encore ceux qui seront plus tard appelés Werowocomocos²⁸...). Il assujettit ensuite les Accomacs et les Accohannocks, deux peuples situés sur l'Eastern Shore de Virginie (c'est-à-dire la partie méridionale de l'actuelle péninsule de Delmarva). Enfin, il s'efforça d'accroître son territoire vers le nord, sur les tribus bordant la Rappahannocks River (les Cuttatawomens, les Patawomecks...)²⁹. Comme nous l'avons laissé entendre quelques lignes plus haut, Wahunsenacawh a agi en combinant la force et la diplomatie. S'il mena effectivement des actions guerrières à l'encontre de certaines tribus, à l'instar des Kecoughtans ou des Chickahominies, il a su en intégrer d'autres par la persuasion ou la négociation. Il est ainsi fort probable que les Accomacs et les Accohannocks intégrèrent volontairement la Chefferie powhatan. En somme, cette expansion ne fut qu'en partie militaire.

En l'espace d'un peu plus d'un quart de siècle, Wahunsenacawh était ainsi parvenu à se rendre maître d'un territoire de près de 16 500 km², élevant du même coup les Powhatans aux rangs des grandes puissances de cette partie de l'Amérique³⁰. Avant de poursuivre, intéressons-nous un instant aux motivations qui poussèrent Wahunsenacawh à élargir la Chefferie. Il semblerait que cet élan expansionniste fut diversement motivé par des intérêts commerciaux, d'extorsion de tributs, et surtout, par des questions de défense et de sécurité. Prenons ces divers facteurs l'un après l'autre.

En premier lieu, il semblerait donc que certaines étapes de l'expansion powhatan aient été dictées par des considérations purement commerciales. C'était pour avoir accès à des ressources naturelles

27. Lorsqu'elles étaient encore indépendantes, les nations algonquiennes de Virginie revêtaient un corps politique assez semblable : elles s'étaient toutes mises sous l'autorité d'un chef principal et de chefs secondaires. Nous reviendrons ultérieurement sur la nature et le fonctionnement de la formation politique des Powhatans, précisons simplement que la création de l'échelon de la chefferie n'engendra pas la suppression des entités tribales ; elle ajouta simplement un nouveau niveau d'autorité. La tribu des Chickahominies fait néanmoins figure d'exception, car ils avaient choisi d'être dirigé par un conseil de huit anciens. Après leur intégration à la Chefferie, ils refuseront résolument de se placer sous l'autorité d'un *weroance*, du moins jusqu'à l'année 1616, date à laquelle Opechancanough lui-même assumera le titre. Ajoutons que les Nanticokes et les Piscatawas avaient, de leur côté, eux-aussi développé des chefferies. La seule différence notable entre eux était alors le terme qu'ils employaient pour désigner leur chef suprême. Il était nommé *tayac* chez les Piscatawas et *tall'ak* chez Nanticokes (et *mamanatowick* chez les Powhatans).

Voir ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 41.

Voir TURNER (E. Randolph), « Socio-Political Organization within the Powhatan Chiefdom and the Effects of European Contact, A. D. 1607-1646 » dans (dir.) FITZHUGH (William W.), *Cultures in Contact. The European Impact on Native Cultural Institutions in Eastern North America (1000-1800)*, Smithsonian Institution Press, Washington & London, 1985, p. 197.

28. Littéralement, Werowocomoco signifie « la place du chef ». Ce peuple de la rivière York héritera de ce nom lorsque Wahunsenacawh décidera - à une date qu'il est difficile de préciser - d'établir sa nouvelle capitale sur leur territoire tribal. Avant cela, la capitale se trouvait sur les terres de la tribu Powhatan.

Voir ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 43.

29. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 43, 44.

30. TURNER (E. Randolph, III), « Native American Protohistoric Interactions in the Powhatan Core Area », dans (dir.) ROUNTREE (Helen C.), *Powhatan Foreign Relations, 1500-1722*, University Press of Virginia, Charlottesville, 1993, p. 76.

bien spécifiques que Wahunsenacawh soumit les peuples de l'Eastern Shore et les Weyanocks. Ces derniers étaient en contact avec des nations iroquoiennes (Nottoways, Meherrins, Tuscaroras) et algonquiennes (Chowanocks) installées plus au sud ; soit autant de peuples qui s'avéraient être des pourvoyeurs importants d'objets de luxe, ou qui étaient considérés ainsi dans le monde amérindien, tel que le cuivre, une variété de plante que les Powhatans désignaient sous le terme de *poughkone*³¹ ou des perles d'eau douce et de coquillages. En les soumettant, Wahunsenacawh pouvait avoir accès, au moins indirectement, à ces objets. Ce sont des considérations semblables qui l'incitèrent à assujettir les Accomacs et les Accohanocs. Ce qu'il faut savoir, c'est que l'obtention de ces richesses constituait un prérequis absolument indispensable s'il voulait faire reconnaître son statut politique élevé dans la région.

La culture powhatan, et les cultures amérindiennes en générale, s'attendaient aussi à ce que les hommes de l'élite fassent preuve de munificence s'ils voulaient accéder à la sphère politique et s'y maintenir. La générosité était en effet considérée comme une vertu essentielle chez un chef. Contrairement à nos concepts, les Amérindiens « n'évaluaient pas leur puissance politique par le nombre d'homme qu'ils pouvaient commander mais par l'étendue des réseaux de solidarité qu'ils pouvaient satisfaire »³². Or, c'était par la donation de biens à de moins riches qu'eux que les chefs obtenaient le soutien politique qu'ils avaient besoin. Concrètement, Wahunsenacawh devait régulièrement distribuer des biens (boisseaux de maïs, bijoux de coquillages...) à ses *weroances* pour maintenir leur loyauté. Mais, avant de pouvoir redistribuer ces biens, il fallait en accumuler ; le tribut constituait la voie la plus rapide pour cela. De manière plus pragmatique, l'extorsion de tribut lui servait aussi à embaucher des guerriers, ou lors des occasions diplomatiques et religieuses.

Par ailleurs, au moment où il accédait au rang de chef suprême, les Powhatans étaient affligés d'un grand nombre d'ennemis. À l'ouest, ils devaient essuyer les raids annuels que les Monacans menaient, au-moins depuis la date de 1570³³, parfois de concours avec les Mannahoacs. Au nord, les nations de la Potomac River étaient régulièrement assaillies par les Massawomecks (ou Pocoughtraonacks). Nos connaissances sur ce peuple sont très fragmentaires. Il semblerait qu'il appartenait à la famille linguistique des Iroquoiens. D'aucuns pensent également qu'ils étaient apparentés aux Andastes (ou Susquehannocks). Quoiqu'il en soit, ils étaient craints par tous les peuples de la baie de Chesapeake, non pas que leur nombre fut écrasant, mais parce que leurs

31. Les États-Unis l'a connaitre aujourd'hui sous le nom de « puccoon ». Les Amérindiens extrayaient un colorant jaune ou rouge à partir de ses fleurs.

32. HÄMÄLÄINEN (Pekka), *L'Empire comanche*, Anachasis, Paris, 2012 [2008 pour l'édition originale], p. 420.

33. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 39.

canoës en écorce de bouleau leur procuraient un avantage militaire certain sur leurs cibles. Cette variété d'arbre était introuvable au niveau des plaines côtières de Virginie, ce qui contraignait ses habitants à utiliser de lourdes pirogues en bois de cyprès ou d'orme, pour se déplacer³⁴. Par contre, elle poussait en abondance en territoire massawomecks (situé au nord-ouest, dans les montagnes Appalaches). Leurs embarcations légères, maniables et rapides leur permettaient de mener des raids éclairs particulièrement dévastateurs, et sans craindre d'être poursuivis ou finalement rattrapés par leurs victimes³⁵. Si nous n'en avons pas la preuve formelle, il n'est pas non plus déraisonnable de penser qu'ils poussaient parfois leurs assauts jusque sur les rives de la rivière James. Précisons aussi qu'entre la fin des années 1560 et le début des années 1580, les Andastes (ou Susquehannocks) abandonnèrent leurs villages situés sur les rives de l'embranchement septentrional de la rivière Susquehanna pour venir s'établir près de son embouchure³⁶. En migrant, ils risquaient de pousser les Patuxents et leurs voisins (les Piscatawas ou les Nanticokes) vers le sud. Alors, ces derniers projetaient à leur tour une ombre noire sur l'avenir des Powhatans.

Voyant grandir le danger, Wahunsenacawh prit l'initiative d'inverser une trajectoire historique qui semblait toute désignée ; celle de l'invasion de la Tidewater et de l'anéantissement de ses populations. Dans ce cadre, l'élargissement de la Chefferie powhatan semble avoir été une réponse à la nécessité d'instaurer des relations sociales et politiques entre les différentes tribus algonquiennes de la région, de façon à garantir une paix interne et à organiser, si nécessaire, une coopération militaire qui leur permettraient de résister aux envahisseurs venus de l'est et du nord.

Le vaste réseau d'alliance tissé par Wahunsenacawh permit effectivement aux Algonquiens de pallier à cette situation militaire qui aurait pu leur être fatale. Cependant, les frontières du territoire powhatan, malgré un renforcement certain, restaient encore vulnérables. À titre d'exemple, les Massawomecks resteront actifs dans la baie de Chesapeake jusque dans les années 1630³⁷.

Ce qu'il faut marteler, c'est que l'élan expansionniste entamé à la fin du XVI^e siècle ne cesse pas au début du XVII^e siècle. Ainsi, quelques temps avant, ou après, la fondation de Jamestown, Wahunsenacawh s'empara par la force du territoire des Chesapeakes. William Strachey (1572-1621) affirmait que les Powhatans avaient entièrement exterminé les Chesapeakes au-cours de lors phase de conquête. S'il est vrai qu'ils ont été incorporés dans la Chefferie par la force, il est toutefois hautement improbable que l'entièreté de la tribu ait été anéantie. À l'automne 1607, le chef des

34. ROUNTREE (Helen C.), « The Powhatans and Other Woodland Indians as Travelers » dans (dir.), ROUNTREE (Helen C.), *Powhatan Foreign Relations, 1500-1722*, *op. cit.*, p. 30 - 33.

35. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 42.

36. JENNINGS (Francis), « Glory, death and transfiguration : the Susquehannock Indians in the Seventeenth Century », *Proceedings of the American Philosophical Society*, Vol. 112, N°1, 15 février 1968, p. 16, 17.

37. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 229.

Powhatans mena également une expédition guerrière contre la petite tribu des Piankatanks³⁸.

Pour résumer, en 1607, deux entreprises impériales, powhatan d'un côté, anglaise de l'autre, se heurtèrent sur la seule région de la Virginie Tidewater, une région qui, de surcroît, n'était pas aussi vaste que cela. Y a-t-il vraiment un paradoxe à voir des relations interculturelles se brutaliser quand une force expansionniste se heurte à une autre force expansionniste ? Ce qui semble plus contradictoire, c'est que cette région n'ait pas eu à supporter de guerre avant l'année 1610. Mais alors, pourquoi est-ce que Wahunsenacawh laissa les colons pénétrer et finalement s'installer sur son territoire ? Plusieurs éléments de réponse peuvent être rapportés.

1. 2. Des priorités politiques plus urgentes ailleurs :

On peut imaginer que, s'il hésita à se lancer dans une campagne militaire contre les Anglais, c'était d'abord parce qu'il était encore absorbé par les menaces militaires qui se profilaient le long de ses frontières ouest et nord (Monacans, Mannahoacs, Massawomecks...). En outre, précisons que les relations que les Powhatans entretenaient avec les groupes du sud apparaissent toujours très incertaines à la recherche moderne. Jusqu'au tournant du XVII^e siècle, elles oscillaient très certainement entre la guerre et la paix. Par la suite, les impératifs du commerce semblent avoir assagis quelque peu les interactions. Quoi qu'il en soit, au moment où les colons fondent Jamestown, Wahunsenacawh devait faire face à une zone de conflit certaine à l'ouest et au nord, et à une zone de conflit potentielle au sud. Sous cet angle, ouvrir une zone de conflit supplémentaire, qui plus est à proximité du cœur même du domaine, aurait placé la Chefferie dans une position militaire hautement précaire. Les Powhatans n'auraient probablement pas pu résister simultanément aux assauts des Anglais à l'est et à ceux des Sioux et des Iroquoiens à l'ouest et au nord.

Il convient aussi de mettre en évidence certaines faiblesses structurelles internes au système politique powhatan. Nous avons montré que l'expansion powhatan fut un phénomène rapide et encore récent lorsque les Anglais s'installèrent dans la région. De fait, Wahunsenacawh n'était pas complètement parvenu à imposer sa position politique de chef suprême aux tribus situées aux marges de son domaine (en particulier celles de la Potomac River et de l'Eastern Shore). En 1607, il travaillait à remédier aux dysfonctionnements de son système politique et à renforcer l'intégration de ces zones périphériques.

38. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 45, 46.

En résumé, les projets de renforcement de la Chefferie, tant face aux tribus ennemies que face aux districts frontaliers qui se montraient plus ouvertement indépendants, « vampirisaient » l'agenda de Wahunsenacawh, et ses forces guerrières. Face à ces objectifs politiques, qu'il jugeait prioritaires, Wahunsenacawh dut se résoudre à établir une cohabitation avec les Anglais, au moins provisoirement. Par ailleurs, l'historien J. Frederick Fausz a bien montré que l'ethnocentrisme dont faisait preuve les Powhatans en 1607 les ont empêché d'apprécier correctement la menace anglaise³⁹. S'ils les avaient mésestimés, c'était en raison de leurs récents succès sur les autres Algonquiens de la région ; ils eurent pour effet de dresser les Powhatans en une puissance narcissique, à la fois oublieuse des tentatives de colonisation espagnole et aveugle à celle des Anglais. Comme la *Tsenacommacah*, l'Angleterre était une puissance montante dont l'outrecuidance, l'a elle aussi poussé à sous-estimer les capacités des Amérindiens. Cet excès de confiance venait de leurs armes à feu, mais aussi de leurs victoires contre l'Europe catholique. En 1588, l'Angleterre d'Elizabeth I^{re} parvenait à contrer le projet de conquête de Philippe II d'Espagne en repoussant l'Invincible Armada, une flotte de 130 vaisseaux. Ce triomphe leur fit oublier les récents revers qu'ils subirent en Irlande et à Roanoke.

Du reste, c'est probablement parce que Wahunsenacawh était toujours dans cette optique de stabiliser ses frontières nord et ouest, qu'il tenta de faire de John Smith l'un de ses *weroances*. En décembre 1607, alors qu'il mène une expédition sur la Chickahominy River, le capitaine anglais est enlevé et amené à Werowocomoco par Opechancanough⁴⁰. Après une rencontre avec le chef suprême, le colon est condamné à mort. C'est alors que se produisit cette fameuse scène que la culture anglo-américaine a retenu sous le nom de *The Rescue* (Le Sauvetage). Au cours de celle-ci, Pocahontas, la fille de Wahunsenacawh, sauva la vie de John Smith en faisant barrage de son corps. Dans son *Generall Historie*⁴¹, le capitaine anglais nous donne une assez courte description de ces événements :

« À la fin, ils le⁴² conduisirent à Meronocomoco [Werowocomoco], où était Powhatan leur empereur. Là, plus de deux cents de ses sinistres courtisans se tenaient pour l'interroger, comme s'il avait été un monstre, jusqu'à ce que Powhatan et sa suite se

39. FAUSZ (J. Frederick), « An « Abundance of Blood Shed on Both Sides » : Engand's First Indian War, 1609-1614 », *The Virginia Magazine of History and Biography*, Vol. 98, No. 1, Janvier 1990, p. 9.

40. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 66.

41. SMITH (John), *The Generall Historie of Virginia, New-England and the Summer Isles*, 1624 dans (dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives : Eyewitness Accounts of the Virginia Colony. The First Decade : 1607-1617*, RoundHouse, Champlain, 1998, p. 239.

42. Dans son ouvrage, John Smith écrit à la troisième personne.

parent de leurs plus beaux atours. Devant un feu, sur un siège semblable à un châlit, il prit place vêtu d'une grande robe faite de peaux de rats laveurs, avec toutes les queues qui pendaient. À sa droite et à sa gauche, se tenait une jeune fille de 16 ou 18 ans, et de chaque côté de la maison, deux rangées d'hommes, et autant de femmes derrière eux, leur visage et leurs épaules peints en rouge, leur tête surmontée de plumes et leur cou orné d'une longue chaîne de coquillages.

À son entrée devant le roi, tout le monde poussa un grand cri. La Reine d'Appamatuck a été chargée de lui apporter de l'eau pour qu'il se lave les mains, et une autre lui apporta une touffe de plume en guise de serviette pour les essayer. Après avoir festoyé en son honneur de la manière la plus barbare qui soit, un long conseil fut tenu, au terme duquel deux grosses pierres furent apportées devant Powhatan. Puis, des hommes le traînèrent jusqu'à elles et y posèrent sa tête ; et alors qu'ils étaient prêts à lui éclater la cervelle avec leurs massues, Pocahontas, la fille chérie du roi, tandis que les supplications ne pouvaient plus prévaloir, mis sa tête [celle de Smith] dans ses bras et posa sa propre tête sur la sienne pour le sauver de la mort [...] ». ⁴³

Contrairement à l'auteur qui affirme formellement que Pocahontas l'a sauvé d'un meurtre rituel, les historiens font preuve d'un peu plus de scepticisme à l'égard de cet acte. Si le débat n'est toujours pas consensuel, beaucoup pensent aujourd'hui que cette cérémonie n'était qu'une habile mise en scène⁴⁴. En d'autres termes, Pocahontas n'aurait pas agi de sa propre initiative. Le fait d'amener John Smith aux portes de la mort, de lui épargner la vie qu'au dernier moment, représentait une forme d'adoption rituelle dans les sociétés amérindiennes. C'est à ce moment là que John Smith fut proclamé *weroance* par Wahunsenacawh. Par ailleurs, en simulant cette exécution, le chef powhatan

43. Cette traduction, et celles qui suivent, sont personnelles ; elles ne rendent pas compte de toutes les subtilités de l'anglais parlé au XVII^e siècle. À chaque fois, le lecteur pourra se référer à la note de bas de page s'il désire consulter ces citations dans leur langue d'origine.

At last they brought him to Meronocomoco, where was Powhatan their emperor. Here more than two hundred of those grim courtiers stood wondering at him as he had been a monster; till Powhatan and his train had put themselves in their greatest braveries. Before a fire upon a seat like a bedstead he sat covered with a great robe made of rarowcun skins, and all the tails hanging by. On either hand did sit a young wench of 16 or 18 years, and along on each side the house two rows of men, and behind them as many women, with all their heads and shoulders painted red, many of their heads bedecked with the white down of birds, but everyone with something, and a great chain of white beads about their necks.

At his entrance before the king, all the people gave a great shout. The Queen of Appamatuck was appointed to bring him water to wash his hands, and another brought him a bunch of feathers instead of a towel to dry them. Having feasted him after their best barbarous manner they could, a long consultation was held, but the conclusion was two great stones were brought before Powhatan. Then as many as could laid his head ; and being ready with their clubs to beat out his brains, Pocahontas, the king's dearest daughter, when no entreaty could prevail, got his head in her arms and laid her own upon his to save him from death [...].

44. Voir PUGLISI (Michael J.), « Capt. John Smith, Pocahontas and a Clash of Cultures : A Case for the Ethnohistorical Perspective », *The History Teacher*, Vol. 25, No. 1, Novembre 1991, p. 97-103.

cherchait à faire comprendre à Smith qu'il détenait le pouvoir de vie et de mort sur les Anglais, comme sur ses propres sujets.

Étant donné le contexte géopolitique périlleux et la fragilité de son contrôle politique sur les franges de son domaine, Wahunsenacawh ne pouvait se permettre d'adopter une politique violente en réaction à l'invasion anglaise. L'intégration de la colonie anglaise dans son organisation politique lui permettait à la fois de tenir la violence à distance et de signifier aux Anglais que c'était lui qui dominait la situation politique de la région. Bien entendu, cette tentative d'assujettissement échoua ; le Capitaine Smith ne devint pas un subordonné du Chef suprême. Il eut cependant pour résultat la conclusion d'une paix, qui s'avéra immensément fragile, entre les Amérindiens et les Anglais.

1. 3. Le cuivre comme autre facteur explicatif :

Si les Powhatans sous-estimèrent la menace anglaise, ils virent peut-être dans les colons une aide matérielle, et secondairement militaire⁴⁵, pour parvenir à contenir les incursions amérindiennes ennemies. Les armes des colons (haches en métal, épées, fusils...), en particulier, pouvaient leur donner un net avantage sur leurs adversaires traditionnels (Monacans, Massawomecks...). Finalement, la paix fut aussi pour les Powhatans une affaire purement matérielle. Précisons qu'ils n'obtiennent pas, dans l'immédiat, d'armes à feu, ou seulement de manière détournée. Par exemple, en 1609 des renégats hollandais abandonnent le fort famélique pour aller vivre avec les Powhatans. Mais auparavant, ils auront emporté avec eux un certain nombre de mousquets et de haches. Contrairement à ce que les Anglais suspectaient, les Powhatans ne désiraient pas acquérir des armes pour les anéantir. En fait, ils n'avaient pas besoin d'elles ; si le chef amérindien avait voulu détruire la colonie à cette époque-ci, il aurait pu aisément le faire, et cela par une variété de moyens différents, dont l'un consistait simplement à refuser toute relation commerciale, ce qui aurait inévitablement plongé Jamestown dans un état de famine.

Par ailleurs, s'ils souhaitaient se procurer certaines de leurs armes, ils étaient aussi intéressés par d'autres de leurs marchandises (chaudron, pelle, perles de verre, cuivre...). Beaucoup d'historiens⁴⁶ ont noté comment le cuivre importé par les colons avait joué un rôle central dans l'établissement de

45. Des expéditions communes anglo-powhatan ont été formées contre les ennemis de la Chefferie. Par exemple, des négociations en février-mars 1608 débouchèrent sur une entreprise militaire contre les Monacans. Les forces armées ont été conduites par John Smith et Opechancanough.

46. Voir notamment Hantman (Jeffrey L.), « Between Powhatan and Quirank : Reconstructing Monacan Culture and History in the Context of Jamestown », *American Anthropologist*, New Series, Vol. 92, No. 3, Septembre 1990, p. 676-690.

relations pacifiques entre les Powhatans et les Anglais. La Virginie orientale ne contenant aucun dépôt de cuivre important, les Powhatans allaient, avant l'arrivée des Anglais, s'approvisionner dans les Blue Ridge Mountains (appelé *Quirank* par les Amérindiens), c'est-à-dire en plein cœur du territoire Monacan. Ces mines sont très bien connues, elles ont été activement exploitées à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. La Caroline du Nord étant également une terre riche en cuivre, les Powhatans avaient aussi la possibilité de s'en procurer par le biais du commerce, auprès des peuples iroquoiens du sud-ouest. Les historiens savent que les Powhatans étaient conscients que ce métal abondait dans la région des Grands-Lacs (en particulier les rivages du Lac Supérieur). Toutefois, la distance rendait l'approvisionnement plus difficile.

Par conséquent, si les Powhatans ont pu être dépendants des Monacans, l'établissement de relations commerciales ou politiques avec les Anglais les rendraient superflus⁴⁷. Pour le dire plus brutalement, cette nouvelle relation permettrait à Wahunsenacawh de couper tout lien avec les Monacans, qui, par ailleurs, étaient sans doute les dominants de l'échange. C'est peut-être là que réside l'explication au fait que les Powhatans aient autorisé Jamestown à survivre. Nous nous dispenserons ici de redétailler le rôle crucial joué par le cuivre dans le monde powhatan. Rappelons simplement qu'il était une source de pouvoir politique et un indicateur de statut social. Son accumulation donnait à Wahunsenacawh la possibilité d'accroître sa richesse et son autorité (en achetant la loyauté des tribus, en recrutant des guerriers...) en une phrase ; d'accomplir ses desseins impérialistes.

1. 4. L'espoir d'une disparition par attrition :

Les trois vaisseaux de la « flotte fondatrice » (*founding fleet*)⁴⁸, placés sous les ordres du capitaine Christopher Newport, atteignent les eaux de la baie de Chesapeake le 26 avril 1607. Le 13 mai, les 144 colons de la flotte accostent sur une petite île de la rive gauche de la rivière James. Le groupe y fonde un établissement, qu'il baptise Jamestown en l'honneur du roi. Les colons avaient reçu comme instructions de chercher un site à l'intérieur des terres, le long d'un cours d'eau navigable, où ils seraient moins vulnérables aux attaques ennemies, en particulier espagnoles. Le site de Jamestown répondait parfaitement à ces impératifs stratégiques : les eaux de la rivière étaient suffisamment profondes pour permettre aux vaisseaux de naviguer jusqu'à ses berges, et les colons avaient une vue dégagée sur l'amont et l'aval de la rivière, leurs ennemis ne pourraient donc pas les

47. L'établissement d'une alliance avec la colonie offrirait à Wahunsenacawh un accès au cuivre européen par la voie commerciale, tandis que son intégration lui permettrait de s'en procurer au moyen de l'extorsion tributaire.

48. Cette flotte était composée du *Sarah Constant*, du *Discovery* et du *Goodspeed*.

attaquer par surprise. Enfin, s'il était situé sur le territoire de chasse des Paspaheghs, aucun village amérindien ne se trouvait à proximité du site, et pour cause, il était malsain.

Le 22 juin, le capitaine Newport repart pour l'Angleterre. Il laisse derrière lui 104 colons en bonne santé. Mais Jamestown va rapidement s'ériger en un haut-lieu de mortalité. Lorsqu'il revient avec le premier ravitaillement, en janvier 1608, entre 38 et 40 colons seulement sont encore en vie⁴⁹. Les premiers décès avérés surviennent dès le début du mois d'août. Selon George Percy, « le six août John Asbie mourut de la dysenterie » (*The sixth of August, there died John Asbie of the bloody flix*) et « le neuf, George Flowre mourut d'un œdème » (*The ninth, died George Flowre of the swelling*)⁵⁰. En l'espace d'un seul mois, George Percy enregistra ainsi la mort de 21 personnes. En fait, les colons s'établirent au printemps, une saison bénéfique pour les habitants de l'île. L'été, en revanche, s'avérerait souvent être une période désastreuse au cours de laquelle les taux de mortalités augmentaient drastiquement. Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'entre le printemps et l'été, la situation hydrologique de la région évolue brusquement. Au printemps, le niveau de l'eau et le débit de la rivière atteignent leur maximum en raison des fortes précipitations, d'une faible évaporation et d'un fort ruissellement. Mais, les débits et hauteurs des cours d'eau de la région décroissent quand survient l'été. La zone autour de Jamestown se transforme alors en une immense zone marécageuse, surtout dans sa partie septentrionale. Suivant les saisons, Jamestown occupe donc alternativement une île ou une petite péninsule rattachée au continent⁵¹. Les moustiques et autres organismes pathogènes prolifèrent dans ces eaux dorénavant stagnantes, notamment la *Salmonella typhosa*, une bactérie à l'origine de la fièvre typhoïde et la *Entamoeba histolytica*, une amibe parasite pouvant provoquer la dysenterie⁵². Plus grave encore, jusqu'en septembre, l'eau devient saumâtre et impropre à la consommation. Au printemps, le front de salinité ne remonte pas au-delà de Hog Point, mais en été, la chute du débit permet aux eaux salées de la mer de faire des incursions plus en amont, jusqu'à Jamestown⁵³. Un empoisonnement par le sel peut provoquer l'apparition d'œdèmes, et il peut aussi expliquer l'état d'apathie, ou de léthargie, qui affectait tant les premiers colons de Virginie⁵⁴. Sans le savoir, les colons s'étaient établis dans la zone oligohaline⁵⁵ de l'estuaire de la James, soit la zone où

49. EARLE (Carville V.), « Environment, Disease, and Mortality in Early Virginia », p. 106 dans (Dir.), TATE (Thad W.) et AMMERMAN (David L.), *The Chesapeake in the Seventeenth Century : Essays on Anglo-American Society*, Chapel Hill, N. C., 1979.

50. PERCY (George), *Observations gathered out of a discourse of the plantation of the southern colony in Virginia by the English, 1606*, dans (Dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives : Eyewitness Accounts of the Virginia Colony. The First Decade : 1607-1617*, RoundHouse, Champlain, 1998, p. 99.

51. EARLE (Carville V.), « Environment, Disease, and Mortality in Early Virginia », *op. cit.*, p. 102.

52. EARLE (Carville V.), « Environment, Disease, and Mortality in Early Virginia », *op. cit.*, p. 99, 100.

53. EARLE (Carville V.), « Environment, Disease, and Mortality in Early Virginia », *op. cit.*, p. 102.

54. Voir KUPPERMAN (Karen O.), « Apathy and Death in Early Jamestown », *Journal of American History*, Vol. 66, No. 1, juin 1979, p. 24-40.

55. La zone oligohaline (ou zone d'eau saumâtre) d'un fleuve est la zone où la salinité est comprise entre 0,5 et 3 ‰.

les organismes pathogènes sont les plus nombreux. Pour échapper aux maladies, il aurait fallu qu'ils s'éloignent vers l'ouest, vers la zone d'eau douce. L'autre pilier pour éviter, ou stopper, les épidémies était le dispersement de la population coloniale dans la campagne environnante. Cependant, les colons ne firent pas immédiatement le lien entre l'élévation des taux de mortalité en été, hausse due aux maladies et à l'empoisonnement aux sel, et l'environnement autour de Jamestown.

Il est possible que John Smith l'ait compris. La mortalité chuta brutalement pendant sa présidence, qui s'est étalée entre septembre 1608 et septembre 1609 (mais qui s'est prolongée de manière illégale jusqu'en octobre). En effet, seuls 18 hommes périrent dans cet intervalle de temps (dont 11 accidentellement)⁵⁶. C'est qu'à partir d'août 1609, John Smith fait bâtir des forts le long de la rivière James. L'un en face de Point Comfort⁵⁷, près des Nansemonds et l'autre aux environs des chutes, près des Powhatans⁵⁸. John Smith essaya-t-il de mettre fin à cette hémorragie en vie humaine en éloignant les colons de l'environnement malsain de Jamestown ? On peut se permettre de sérieusement en douter. En effet, les considérations politiques et militaires semblent primer sur les intérêts sanitaires.

Premièrement, il semble que les colons craignaient des représailles espagnoles. En réalité, il n'y avait rien d'improbable à ce que roi d'Espagne décide d'une action massive et immédiate contre la colonie, afin que celle-ci ne deviennent jamais inexpugnable. D'un point de vue militaire, il est beaucoup plus facile de venir à bout d'une population regroupée que d'une population vivant en habitat dispersé. John Smith le savait, c'est pourquoi il imposa à une partie des habitants de Jamestown de se déplacer.

Deuxièmement, il est plus vraisemblable qu'il tenta d'éloigner ses rivaux de Jamestown. Aux yeux de la Compagnie de Virginie, les accomplissements des premiers colons étaient insuffisants. En 1609, elle entreprit donc de réorganiser la colonie et son gouvernement⁵⁹. Le *Treasurer* fut envoyé en éclaireur pour annoncer aux colons l'arrivée prochaine d'une troisième flotte de ravitaillement⁶⁰. Celle-ci apportait à la colonie des centaines d'hommes et de femmes, d'énormes quantités de provisions et de matériel, ainsi que ses nouveaux chefs. En effet, le roi avait approuvé le projet

Elle se situe entre la zone d'eau douce (ou infrahaline), dont la salinité est inférieure à 0,5 ‰, et la zone d'eau salée (qui inclue la mésahaline et la polyhaline), où la salinité est comprise entre 3 et 18 ‰.

Voir EARLE (Carville V.), « Environment, Disease, and Mortality in Early Virginia », *op. cit.*, p. 104.

56. KUPPERMAN (Karen O.), « Apathy and Death in Early Jamestown », *Journal of American History*, Vol. 66, No. 1, juin 1979, p. 25.

57. Aujourd'hui Old Point Comfort.

58. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 138, 139.

59. (Dir.), KUPPERMAN (Karen O.), *Captain John Smith. A Select Edition Of His Writings*, The University of North Carolina Press, Williamsburg, 1988, p. 10.

60. Le capitaine Samuel Argall avait quitté Portsmouth le 5 mai (1609). L'on aperçut les voiles du *Treasurer* à l'embouchure de la rivière James le 13 juillet. La traversée avait donc duré neuf semaines et six jours - un record à l'époque.

d'une deuxième charte. En conséquence, le mandat de Smith prendrait fin avec l'arrivée des navires. À l'exception du *Sea Venture*, tous les bâtiments composant la flotte du Troisième ravitaillement se présentèrent à Jamestown entre le 11 et le 18 août (1609)⁶¹. Le vaisseau amiral, séparé au mois de juin par une tempête dans les Bermudes, n'atteindra les eaux de la rivière James qu'au mois de mai 1610. Étant donné que la liste des membres du nouveau gouvernement était détenue par Thomas Gates, Georges Somers⁶² et Christopher Newport, en route sur le *Sea Venture*, John Smith refusa de quitter ses fonctions. À plusieurs reprises, Gabriel Archer, John Ratcliffe et John Martin⁶³ réclamèrent sa démission. Le président, qui refusait que l'on conteste son autorité plus longtemps, demanda à John Martin de choisir cent vingt colons et d'établir un établissement à 50 kilomètres en aval de Jamestown, en face de Point Comfort. À Francis West, le frère de De La Warr, il le pria d'en emmener autant au niveau des chutes⁶⁴. Cette période de trouble interne prit fin en septembre, quand John Smith fut accidentellement brûlé par de la poudre. Blessé, il dû reprendre le chemin de l'Angleterre le 4 octobre. Jamais plus il ne devait revenir en Virginie. George Percy lui succéda à la présidence du Conseil.

Finalement, les pertes limitées en vies humaines apparaissent comme une conséquence inattendue, une conséquence secondaire, des dispersements. Pour terminer, signalons que ces deux tentatives furent un échec.

Outre la maladie, les colons étaient aussi éprouvés par la mal et la sous-nutrition. Le problème, c'est que « l'état d'esprit des Anglais qui s'établissent à Jamestown n'est pas du tout celui d'agriculteurs, heureux de se livrer aux travaux des champs. Ils entendent travailler le moins possible »⁶⁵, sauf s'il s'agit de chercher de l'or. En conséquence, lorsqu'ils envahirent le continent nord-américain, les colons ne purent se passer de l'aide des Amérindiens ou de la lointaine métropole pour survivre. De nouveau, le capitaine Smith jouera un rôle capital en diminuant, il est vrai, légèrement, cette double relation de dépendance. À l'hiver 1608-1609, il instaure une politique de discipline stricte dans

61. Outre le *Sea Venture*, cette flotte comprenait le *Blessing*, le *Lion*, le *Falcon* et l'*Unity*, le *Diamond*, le *Swallow*, le *Virginia* et le *Catch*.

62. Respectivement lieutenant-gouverneur et amiral (assisté de Christopher Newport). Précisons que Lord De La Warr, le gouverneur général, était pour le moment resté à Londres.

63. John Ratcliffe et Gabriel Archer ont fait partis de l'équipage de la « flotte fondatrice ». Cependant, John Smith les fit renvoyer en Angleterre en 1608, de peur que la garnison ne leur coupe la gorge. Dans une lettre adressée au Trésorier et au Conseil de Virginie, John Smith écrira que « si lui et Archer devaient revenir, cela suffirait pour nous garder éternellement en fractions » (*If he and Archer return again, they are sufficient to keep us always in fractions*). Malgré ces paroles, la Compagnie de Virginie les avait renvoyé à Jamestown.

Voir SMITH (John), *The General History : The Third Book – The proceedings and accidents of the English colony in Virginia, extracted from the authors following by William Simons, Doctor of Divinity*, Londres, 1624 dans (Dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives...*, op. cit., p. 290.

64. Pourquoi est-ce que John Smith voulu éloigner Francis West de Jamestown ? Parce qu'Archer, Ratcliffe et Martin voulait qu'il assure l'intérim présidentiel.

65. KASPI (André), *Les Américains. 1. Naissance et essor des États-Unis (1607-1945)*, Points, Paris, 1986, p. 19.

laquelle « celui qui ne travaillera pas ne mangera pas » (*he that will not work shall not eat*), à moins d'être malade ou infirme. Il impose quatre heures de travail journalier pour tous, maître et serviteurs. Plus tard, de retour à Londres, il réfléchira de nouveau à la question et recommandera six heures. Il fait creuser un puits⁶⁶, édifier des habitations, tisser des filets de pêche, améliorer l'élevage de volaille et de cochons, et surtout, il fait défricher seize hectares de terres en vue de cultiver le maïs. Il comprend que les colons ne pourront survivre s'ils se contentent de cueillir des fruits sauvages et de chasser le gibier. Par ailleurs, les chercheurs ont fait observer que les ressources alimentaires étaient plus variées au niveau des chutes qu'au niveau de Jamestown, d'où l'importance de la culture végétale. Plus généralement, ce qui est vrai pour la James l'est aussi pour les autres estuaires de la baie de Chesapeake. D'ailleurs, cela expliquera pourquoi la partie orientale de la Tidewater était moins densément peuplée que sa partie occidentale. En effet, si l'on procède à une étude de la répartition géographique de la population amérindienne vivant entre la Rappahannock et la James, on s'apercevra qu'elle se concentrait massivement dans la partie occidentale de cette région⁶⁷. Si certains facteurs écologiques ont pu être décelés pour expliquer la particularité de cette distribution, ils ne sont pas les seuls. En effet, certains facteurs historiques ont également leur pertinence. Quoi qu'il en soit, réduire l'inactivité fut essentielle, car la léthargie et l'apathie augmentent le risque de décès (par maladie ou refus alimentaire)⁶⁸.

Les pertes énormes que la colonie connue dans ses premiers temps, conduisit Wahunsenacawh à sous-estimer le danger que représentaient les colons. En 1609, il ne restait que 60 survivants sur les 300 personnes que comptait la colonie à ses débuts. Pour les Powhatans, ils ne pouvaient être qu'une race inférieure. En outre, ils ne pêchaient pas, ne chassaient pas, ne cultivaient pas ; si jamais leurs intentions s'avéraient mauvaises, il suffirait de leur mener une guerre d'usure pour les éradiquer.

Ainsi, les raisons qui poussèrent Wahunsenacawh à tolérer la présence des Anglais sur son territoire

66. On aura deviné que cette construction était fondamentale. Dorénavant, les colons n'étaient plus obligés de boire l'eau de la rivière, celle-là même qui les rendait malade.

67. Plus précisément, les six-septième des Powhatans vivant sur la Middle Peninsula (c'est-à-dire la péninsule entre les rivières Rappahannock et York) et la Virginia Peninsula (entre les rivières York et James) se trouvaient à l'ouest d'une ligne dessinée par Jamestown et West Point (situé à l'embouchure de la York River).

Signalons que les historiens ont pu déterminer assez précisément la population algonquienne de la Tidewater au tout début du XVII^e siècle, soit avant même le début de l'inflexion démographique, car ils ont en leur possession plusieurs sources contenant des données démographiques, dont la *Map and Description of Virginia* de John Smith. Celle-ci est basée sur ses explorations parmi les tribus amérindiennes de 1607, 1608 et 1609. Elle fut publiée en 1612.

Voir MOOK (Maurice A.), « The Aboriginal Population of Tidewater Virginia », *American Anthropologist*, New Series, Vol. 46, N°2, Part 1, Avril-Juin 1944, p. 202.

68. KUPPERMAN (Karen O.), « Apathy and Death in Early Jamestown », *Journal of American History*, Vol. 66, No. 1, juin 1979, p. 27.

peuvent être retracées. Nous avons d'abord constaté que la géopolitique régionale ne lui permettait pas de se montrer ouvertement hostile à la colonie. En effet, le corollaire immédiat d'une guerre avec les Anglais aurait été l'éparpillement de ses forces guerrières, ce qui risquait, à plus long terme, de rendre les frontières de la Chefferie encore moins opaques aux autres raids ennemis (Monacans, Massawomecks...). Mais, le *mamanatowick* avait d'autres motifs de se conduire ainsi. En effet, plutôt que d'annihiler la petite colonie, il aspirait à contrôler et utiliser ses membres et son matériel (fusils, munitions...) pour atteindre ses propres objectifs impérialistes. Enfin, il n'ignorait pas les pertes énormes qu'elle subit à ses débuts. Si jamais les relations se troublaient, cette inimitié pourrait facilement se régler avec une guerre d'attrition. Tournons maintenant notre regard sur la théâtre de la Nouvelle-France.

II. Des sociétés en situation de vulnérabilité :

2. 1. La destruction de la Confédération huronne :

Comme l'explique l'historien Richard White, le monde du Pays-d'en-Haut dans lequel s'enracinèrent les Français à partir du milieu du XVII^e siècle n'est déjà plus le monde de l'époque pré-coloniale⁶⁹. Il avait été détruit par les épidémies d'origine européenne⁷⁰ et les guerres iroquoises. Au cours de cet épisode, les Iroquois, ou Cinq Nations (et plus tard Six⁷¹), effectuèrent de vastes raids dans toute la région des Grands Lacs et jusque dans la vallée de l'Ohio. Toujours selon White, ces guerres menées par les Iroquois ne doivent pas être confondues « avec le déroulement ordinaire des guerres entre Indiens en Amérique du Nord » car elles sont « un effet complexe de l'expansion européenne »⁷².

La tempête des agressions iroquoises débuta avec l'anéantissement de la Confédération huronne. Les raisons qui poussèrent les Iroquois à la détruire et à disperser son peuple semble d'abord être de nature économique⁷³. En effet, il est possible que les Iroquois aient cherché, dans les années 1640, à

69. WHITE (Richard), *Le Middle Ground, Indiens, Empires et Républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, Anachasis, Toulouse, 2012 [1991 pour l'édition originale], p. 35.

70. Celles-ci s'abattent sur la région dès le début des années 1630 ; elles provoquèrent la mort de dizaines de milliers de personnes.

71. Les Tuscaroras sont intégrés à la Confédération en 1722.

72. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 28, 29.

73. Certains historiens pensent que les Iroquois ont d'abord mené leurs expéditions guerrières dans le but de capturer des prisonniers, et de compenser ainsi les pertes humaines causées par les épidémies. Si ce postulat a pu être vrai, il semble néanmoins que la capture, puis l'intégration, de d'ennemis n'était qu'un objectif secondaire.

Voir TRIGGER (Bruce G.), *Les Indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord*, Boréal, Québec, 1992, p. 359-361.

se procurer davantage de marchandises européenne auprès des Néerlandais (ou Hollandais)⁷⁴. Au même moment, les Hurons aspirèrent eux-aussi à obtenir toujours plus de biens européens auprès des Français. Or, ces marchandises s'obtenaient contre des fourrures (de castor principalement). Il semblerait que les Iroquois, au contraire des Hurons qui avaient épuisé leurs ressources en castor dès les années 1630, avaient encore la possibilité, dans les années 1640, de s'en procurer au moyen de la chasse sur leurs territoires tribaux. Néanmoins, le déclin de plus en plus manifeste des populations de castors⁷⁵, combiné à une augmentation des besoins en marchandises européennes, les obligèrent à se procurer des fourrures à l'extérieur de leurs territoires de chasse. Ce qu'il faut comprendre, c'est que les Hurons et les Iroquois mirent en place des tactiques différentes pour parvenir à obtenir davantage de peaux. Alors que les Hurons cherchèrent à parvenir à leurs fins par le commerce, les Iroquois misèrent sur la guerre.

À court terme, l'attaque des Hurons serait bénéfique puisqu'elle permettrait aux Iroquois de s'emparer des fourrures et des marchandises européennes qui se trouvaient dans leurs villages. Ensuite, la destruction de la Huronie permettra aux Iroquois d'étendre leurs territoire de chasse sur tout le centre de l'Ontario. Enfin, elle leur donnera accès aux tribus de chasseurs nordiques qui vivaient dans la partie supérieure des Grands Lacs. Traditionnellement, les Agniers (ou Mohawks), avec l'aide des Onneiouts (ou Oneidas) et des Onontagués (ou Onondagas) s'attaquaient aux peuples algonquiens du Saint-Laurent (Algonquins, Montagnais...) et du nord de la Nouvelle-Angleterre (Abénaquis...). Les Néerlandais incitaient aussi les Agniers à combattre les Andastes (ou Susquehannocks), qui s'étaient alliés aux Suédois. Les tribus du secteur ouest de la Confédération, les Tsonnontouans (ou Sénécas) et les Goyogoins (ou Cayugas), menaient quant à elles des raids contre les Hurons et les Pétuns. Cependant, attaquer les Hurons ou les Pétuns comprenait beaucoup plus de risques qu'attaquer les tribus nomades ou semi-nomades de la vallée du Saint-Laurent et du nord de la Nouvelle-Angleterre. En effet, le lien est fort entre production, démographie et puissance militaire. En pratiquant l'agriculture, les Hurons et les Pétuns pouvaient assurer la subsistance d'une population dense et regroupée. Inversement, les populations algonquiennes vivaient principalement de chasse, de pêche et de cueillette, ce qui les contraignait à vivre en petites bandes dispersées.

Pour obtenir davantage de fourrure, les tribus du secteur est de la Confédération iroquoise

74. Les Provinces-Unies fondèrent la Nouvelle-Néerlande en 1624. Les colons s'implantèrent progressivement le long des fleuves Hudson, Delaware (suite à l'annexion de la Nouvelle-Suède en 1655) et Connecticut (cependant, ce dernier territoire fut perdu dès la fin des années 1630). La Nouvelle-Néerlande a été conquise par les Anglais en 1664, qui la rebaptisèrent New York. Les Néerlandais reprirent le contrôle de la colonie en 1673, mais pour un temps seulement, puisqu'elle fut de nouveau cédée aux Anglais en 1674.

75. Outre l'intensification des pratiques de chasses, les populations de castor ont aussi eu à subir les effets de l'unification microbienne du monde. Il se peut qu'elles ont été touchées par des épizooties, de tularémie notamment.

pouvaient, et se contentèrent effectivement, d'augmenter l'intensité et la fréquence de leurs raids contre les algonquiens vivant au nord et à l'est de leur territoire. Pour parvenir au même résultat, les Tsonnontouans et les Goyogois devaient eux-aussi avoir la possibilité de s'approvisionner auprès de peuples de chasseurs (à la fois parce qu'ils produisent plus de fourrures et parce qu'ils étaient trop faible pour opposer une résistance militaire efficace). Or, ils ne pouvaient en trouver qu'au nord et à l'ouest du territoire huron (Outaouais, Nipissings...). Les Iroquois devaient donc pouvoir traverser le pays huron en toute sécurité. Le moyen le plus efficace pour y parvenir consistait à détruire la Confédération huronne et à en disperser son peuple. En somme, on était passé d'une logique d'exploitation à une logique de destruction.

Cette politique complètement nouvelle à l'égard des Hurons semble avoir émané des Tsonnontouans en 1646⁷⁶. Cependant, ils n'étaient pas aussi bien armés que les tribus du secteur est de la Confédération (plus proches des Néerlandais), c'est pourquoi ils devaient absolument convaincre les autres tribus iroquoises (en particulier des Agniers qui possédaient le plus grand nombre d'armes à feu) de se joindre à eux.

Initialement, les Tsonnontouans prévoyaient d'annihiler la nation huronne à l'été 1647⁷⁷. Leur stratégie consistait à s'attaquer en premier aux villages arendarhonons, situés près du lac Simcoe. Après les avoir détruits, ils s'en prendraient aux établissements attigneenongnahacs et tahontaenrats. Ce n'est qu'après les avoir rasés qu'ils lanceraient une grande attaque contre les Attignaouantans, qui constituaient alors la tribu la plus peuplée de la Confédération huronne. Toutefois, ils durent finalement ajourner leur expédition militaire, notamment en raison du manque de soutien de la part des Goyogois, des Onontagués et des Onneiouts (seuls les Agniers étaient favorables à la guerre). Ils continuèrent toutefois de lancer des raids guerriers en territoire huron. Parallèlement, ils s'attaquèrent aussi aux Neutres, qui étaient pourtant d'anciens alliés.

Après la récolte de l'été 1647, les Arendarhonons, qui se sentaient de plus en plus exposés à la menace iroquoise, décidèrent de se réfugier à Taenhatentaron, un important village attignaouantan, et dans d'autres établissements hurons situés plus à l'ouest.

Au début de l'année 1648, les Onontagués se déclarèrent prêts à combattre les Hurons aux côtés des Tsonnontouans et des Agniers⁷⁸. Seuls les Goyogois et les Onneiouts restaient favorables à la paix. En juillet 1648, une grande armée iroquoise détruisit Teanaostaiaé et Ekhiondastsaan (aussi connus

76. TRIGGER (Bruce), *Les enfants d'Aataentsic. L'histoire du peuple Huron*, Libre Expression, Montréal, 1991 [1976 pour l'édition originale], p. 710.

77. TRIGGER (Bruce), *Les enfants d'Aataentsic...*, op. cit., p. 720.

78. TRIGGER (Bruce), *Les Indiens, la fourrure et les Blancs*, op. cit., p. 366.

sous les noms de Tiondatsae et La Chaudière), deux villages attigneenongnahacs. Très vite, un état de panique générale se propagea à travers toute la Confédération huronne. Comme les Arendarhonons, les Attigneenongnahacs survivants choisirent de se disperser.

En mars 1649, une grande expédition iroquoise composée de plus de 1 000 guerriers (principalement des Tsonnontouans et des Agniers) attaqua Taenhatentaron et les villages voisins de la vallée de la rivière Sturgeon. Après les Arendarhonons et les Attigneenongnahacs, les Attignaouantans survivants préférèrent se disperser dans la forêt en petits groupes.

De nombreux Hurons choisirent de se rendre volontairement aux Iroquois. Parmi eux, on dénombre surtout des Arendarhonons ou des traditionalistes (c'est-à-dire ceux qui s'opposent aux Jésuites et à l'alliance commerciale franco-huronne)⁷⁹. D'autres, notamment ceux qui s'étaient convertis à la foi chrétienne, recherchèrent la protection des Jésuites⁸⁰. Mais la plupart chercha refuge auprès des Pétuns (ou Tionnontatés). Cet afflux massif de réfugiés durant l'été 1649, au moment même où les Pétuns connaissaient une grave sécheresse, provoqua un état de famine durant l'hiver 1649-1650. En tant que point de convergence de nombreux Hurons survivants, les Iroquois se mirent à craindre que le sud de l'Ontario ne devienne une terre dangereuse pour leurs pilleurs et leurs chasseurs qui tenteraient de monter dans le nord du pays, si bien qu'ils prirent la décision de disperser également les Pétuns. En décembre 1649, les Iroquois (surtout des Agniers et des Tsonnontouans) menèrent une vaste opération militaire contre Étharita, l'un de leur plus grand établissement. Dès le printemps suivant, les Pétuns, accompagnés des réfugiés Hurons, abandonnèrent leur terre et entamèrent une longue migration⁸¹.

79. La position des Arendarhonons sur la frontière orientale de la confédération les exposait davantage que les autres aux incursions iroquoises. De fait, beaucoup des captifs détenus par les Iroquois étaient originaires de cette tribu. C'était l'espoir de revoir des proches capturés qui poussa de nombreux survivants arendarhonons à se rendre de plein gré aux Iroquois. La plupart d'entre eux seront assimilés par l'adoption, et finiront par être traités comme des Iroquois de naissance. Quant aux traditionalistes hurons, beaucoup d'entre eux considéraient qu'il était sans doute préférable de s'assimiler à un ennemi qui partageaient la même culture qu'eux, plutôt que de s'unir à un allié qui se démenait pour détruire leur mode de vie traditionnel.

80. Dans un premier temps, ils se rendirent à Sainte-Marie. Mais devant la situation d'insécurité chronique (des petites bandes d'Iroquois continuaient à harceler le centre de l'Ontario, se livrant autant au pillage qu'à la chasse au gibier), les missionnaires prirent la décision d'abandonner Sainte-Marie et de partir s'installer sur l'île de Gahoendoe (ou l'île Christian). L'afflux de réfugiés hurons prit rapidement des proportions considérables, provoquant tout un lot de difficultés (pénurie alimentaire, manque de vêtements et de couvertures...). Une partie non négligeable de la population de l'île succomba à la faim, à la maladie et au froid durant l'hiver 1649-1650. Désespérés et à bout de forces, les Hurons commencèrent dès le mois de mars 1650 à fuir l'île par petits groupes, espérant ainsi échapper aux Iroquois qui rôdaient sur les rives. Malgré ces précautions, la plupart d'entre eux furent tués ou capturés. En juin 1650, les Jésuites et un groupe de 300 hurons abandonnèrent Gahoendoe pour entreprendre le voyage vers Québec. Pendant ce temps, 300 autres hurons décidèrent de rester sur l'île et d'y attendre les moissons. Au printemps 1651, ils montèrent jusqu'à l'île Manitoulin, mais la quittèrent finalement pour se rendre eux aussi à Québec.

81. Celle-ci les mena tout d'abord sur l'île de Michillimakinac. En 1652, on les trouve sur l'île Rock, située à l'embouchure de la baie Verte. Ils y restèrent environ six ans avant de repartir vers l'ouest. Ils remontèrent le cours du Mississippi, pour finalement s'établir sur la partie supérieure de la rivière Black. Là, ils entrèrent en conflit avec les

Seule la tribu des Tahontaenrats survécut aux attaques iroquoises de 1649. Elle prit très vite la décision de se déplacer vers le sud pour rejoindre les Neutres. À part les Tahontaenrats, d'autres Hurons cherchèrent aussi refuge chez les Neutres, notamment des Arendarhonons. Les Neutres devinrent les nouvelles cibles des Iroquois dès que les Pétuns abandonnèrent leur terre tribale au printemps 1650. Les Cinq-Nations déclenchèrent une attaque d'envergure contre les Neutres à l'hiver 1650-1651. Dans celle-ci, une armée de 1 200 hommes parvient à détruire complètement Teotongniaton, le plus grand village de la Confédération⁸². Se voyant incapable de résister à l'assaut des Iroquois, les Neutres se fragmentèrent pour s'intégrer à d'autres nations amérindiennes. On ignore ce qu'il est advenu de la plupart d'entre eux. On suppose que la majorité de la population survivante est partie se réfugiée dans la vallée de l'Ohio, auprès des Ériés, et dans la vallée de la Susquehanna, auprès des Andastes. Certains ont peut-être rejoint le groupe de Tionnontatés-Hurons, partis dans la partie des Grands-Lacs quelques temps avant eux.

Enfin, beaucoup de Hurons prirent la direction du nord, pour s'abriter, soit dans la partie supérieure de la baie Georgienne, soit dans la région des lacs Michigan et Supérieur ; en somme, dans le secteur ouest du Pays-d'en-Haut. L'est du Pays-d'en-Haut avait quant à lui été largement vidé de ses habitants, certains firent néanmoins le choix de partir s'installer dans le centre et l'est de l'Ontario, sans savoir que les Iroquois y menaient d'intenses campagnes de raids contre les populations locales. À la fin de l'été 1651, très peu de Hurons vivaient encore sur les terres qui constituait autrefois la Huronie.

2. 2. Les dispersions continus :

À la suite de leurs victoires sur les Hurons, les Pétuns et les Neutres, les Iroquois prirent pour cibles les chasseurs nordiques (Nipissings, Outaouais, Ojibwés, Crees...). Parallèlement, ils continuèrent de mener des raids dans le Pays-d'en-Haut, et cela jusqu'au milieu des années 1660⁸³. Mais, forts de leurs succès, les guerriers Iroquois tentèrent aussi d'étendre leur domination sur les tribus des vallées de l'Ohio (Ériés, Shawnees...) et de la Susquehanna (Andastes, Lénapes...) ainsi que les Algonquiens du Nord de la Nouvelle-Angleterre (Abénakis de l'Ouest...).

Santees (ou Dakotas orientaux), qui appartiennent à la famille linguistique des Sioux. En 1662, on localise les Pétuns-Hurons sur la rive sud du lac Supérieur, plus précisément autour de la baie Chequamegon. En 1671, les attaques sioux encouragèrent les Pétuns-Hurons à essayer de retourner dans le nord de l'Ontario. Ils y construisirent le village de Saint-Ignace, en face de l'île de Michillimakinac, où ils restèrent jusqu'au début du XVIII^e siècle, vivant aux-côtés des Outaouais et de diverses autres tribus amérindiennes appartenant au groupe linguistique des Algonquiens. Néanmoins, un groupe de Pétuns-Hurons avait déménagé de l'île en 1694 pour aller s'établir le long de la rivière Saint-Joseph, dans l'État actuel du Michigan.

82. TRIGGER (Bruce), *Les enfants d'Aataentsic...*, op. cit., p. 775.

83. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, op. cit., p. 35.

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'il est extrêmement difficile de retracer l'historique de ces attaques. Il a été possible de le faire assez facilement pour les Hurons, les Pétuns et les Neutres parce que des missionnaires jésuites vivaient à proximité de ces peuples. Nous disposons donc de récits qui retracent ces événements. Mais les Iroquois s'abattirent aussi sur des peuples qui vivaient loin vers l'ouest, et donc loin des Européens. Dès lors, ce qui se produit nous apparaît avec beaucoup moins de netteté.

Nous savons que la Confédération iroquoise lâcha aussi ses guerriers sur les Ériés. Nos connaissances sur eux sont très fragmentaires (parce que, et conformément aux propos précédents, ils eurent très peu de contacts avec les Européens). Il s'agit d'une tribu, peut-être d'une confédération, qui appartiendrait au groupe linguistique des Iroquoiens. De 1535 jusque vers 1644-1645, leur territoire s'étendait au sud du lac Ériés, entre les présentes villes de Buffalo (dans l'État de New York), de Toledo (en Ohio) et de Pittsburgh (en Pennsylvanie)⁸⁴. Par la suite, ils durent se retrancher dans la partie occidentale de cette région, afin d'échapper aux pressions croissantes exercées par les tribus du secteur ouest de la Confédération iroquoise⁸⁵. En effet, après avoir dispersé les Hurons, les Pétuns et les Neutres, les Cinq-Nations convoitaient les animaux à fourrure de la vallée de l'Ohio. Seulement, les Ériés (dont la population s'était vue augmentée de nombreux réfugiés hurons et neutres) leur barraient la route⁸⁶. À la fin du mois d'août ou de septembre 1654⁸⁷, une armée de 1 200 à 1 800 iroquois pénétra sur le territoire des Ériés, et brûla leurs villages⁸⁸. Les Ériés prirent la fuite mais réussirent à résister à l'ennemi iroquois jusqu'à leur défaite définitive, vers 1656⁸⁹. La guerre fut facilitée par le fait que les Ériés ne possédaient pratiquement pas d'armes à feu. De même, ils en étaient restés aux armes de pierre alors que les Iroquois s'en procuraient en acier auprès de leurs partenaires européens. Une partie de la nation des Ériés fut capturée par les Iroquois, une autre trouva refuge chez les Andaste, une autre enfin partie s'établir près de la baie de Chesapeake. Ces derniers se rendirent aux Iroquois en 1680. La plupart part d'entre eux furent intégrés à la Confédération iroquoise⁹⁰. En parcourant la vallée de l'Ohio, les Iroquois entrèrent en

84. WHITE (Marian E.), « Erie » dans (sous la direction de) STURTEVANT (William C.), *Handbook of North American Indians*, vol. 11, Government Printing Office, 1978, p. 412.

85. WHITE (Marian E.), « Erie », *op. cit.*, p. 415.

86. TRIGGER (Bruce), *Les enfants d'Aataentsic...*, *op. cit.*, p. 777.

87. WHITE (Marian E.), « Erie », *op. cit.*, p. 416.

88. TRIGGER (Bruce), *Les enfants d'Aataentsic...*, *op. cit.*, p. 780.

89. WHITE (Marian E.), « Erie », *op. cit.*, p. 416.

90. WHITE (Marian E.), « Erie », *op. cit.*, p. 416.

conflit avec des groupes tels que les Shawnees⁹¹, les Illinois⁹², les Miamis⁹³, les Mascoutens⁹⁴.

Dans la vallée de la Susquehanna, les Iroquois s'en prennent surtout aux Andastes (ou Susquehannocks)⁹⁵. Les historiens ont souvent suggéré que les Iroquois étaient à l'origine de la destruction de cet autre peuple iroquoien, qui se produisit en 1675, ou pendant l'hiver 1675-1676. Cependant, notre manque d'informations sur cette nation nous interdit de l'affirmer avec certitude⁹⁶. L'historien Francis Jennings propose une toute autre explication. Quoi qu'il en soit, les Andastes ont longtemps constitué la grande puissance amérindienne de cette région de l'Amérique. La guerre fut longue entre les Cinq-Nations et les Andastes, et ces derniers représentèrent même à une époque une menace critique pour la sécurité de l'Iroquoisie.

Dans la première moitié du XVII^e siècle, les Andastes entretenaient d'importantes relations commerciales avec la Nouvelle-Suède⁹⁷ et les colons anglais de Virginie⁹⁸. En 1652, ils signèrent aussi un traité de paix avec les Anglais du Maryland. Traditionnellement, ils menaient des raids contre les Algonquiens qui vivaient au sud et à l'est de leur territoire (les Piscatawas, les Powhatans, les Lénapes, qui étaient également connus sous le nom de Delawares). Les Andastes s'attaquaient aussi aux Iroquois qui se rendaient à Fort Orange ou à Beverwijck⁹⁹ pour se livrer au commerce des fourrures avec les Néerlandais. Dans un premier temps, les Néerlandais encouragèrent les Agniers¹⁰⁰

91. Les Shawnees sont aussi appelés Chouanons. Ils devinrent les victimes des Iroquois en 1670. Une partie des Shawnees battue prie la fuite vers le sud. Ils apparaîtront dans la vallée de la Susquehanna en 1692 puis dans la partie supérieure de la baie de Chesapeake en 1693.

Voir JENNINGS (Francis), « Indian Trader and Interpreter » dans (sous la direction de) SWEET (David G.) et Nash (Gary B.), *Struggle & Survival in Colonial America*, University of California Press, Berkeley, 1981, p. 359 et JENNINGS (Francis), *Les fondateurs de l'Amérique, depuis les premières migrations jusqu'à nos jours*, Édition du Rocher, Lonrai, 2002 [1993 pour l'édition originale], p. 252.

92. La Confédération des Illinois est composée d'une douzaine de groupes lorsque les Français font leur rencontre en 1673. Cependant, à la fin du XVII^e siècle, leur nombre a été réduit à quatre : les Kaskaskias, les Peorias, les Cahokias et les Tamaroas. Une cinquième tribu, celle des Michigameas, est incorporée à la Confédération aux alentours de l'année 1700.

93. Au XVII^e siècle, la Confédération miamie est composée de quatre tribus : les Miamis (ou Atchatchakangouens), les Kilatikas, les Mengakonkias, les Wéas (connus plus tard dans les sources anglaises comme les Ouiatanons) et les Piankashaw. Précisons qu'au XVIII^e siècle, la Confédération ne sera plus composée que de quatre groupes.

94. Dans les années 1660, les Mascoutens et de nombreux réfugiés miamis s'installèrent aux alentours de Baie Verte. Voir WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 41.

95. Au milieu du XVI^e siècle, les Andastes fréquentaient la branche nord de la rivière Susquehanna. Entre 1570 et 1580, ils auraient déplacé leurs villages sur la partie basse de la vallée de la Susquehanna pour pouvoir se livrer plus facilement au commerce des fourrures avec les Européens qui visitaient la baie du Delaware et de Chesapeake.

Voir JENNINGS (Francis), « Glory, death and transfiguration : the Susquehannock Indians in the Seventeenth Century », *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 112, No. 1, 15 février 1968, p. 16, 17 et TRIGGER (Bruce), *Les enfants d'Aataentsic...*, *op. cit.*, p. 79.

96. La période qui s'étend entre 1673 et 1677 est celle qui nous est la plus obscure.

97. Fondée en 1624.

98. Fondée en 1607.

99. Fort Orange fut construit par les Néerlandais en 1624. Il sera rebaptisé Fort Albany après la conquête anglaise de 1664. Le village de Beverwijck, bâti aux pieds des fortifications de Fort Orange en 1650, prendra le nom d'Albany.

100. L'alliance commerciale avec les Néerlandais permit aux Agniers et aux autres tribus de la Confédération iroquoise

à attaquer les Andastes, car ils avaient l'espoir qu'un tel conflit nuirait à leurs concurrents Suédois¹⁰¹. Dans le but de se procurer d'avantage de pelleteries, les Néerlandais cherchèrent à conclure une alliance commerciale avec les Andastes dès la conquête de la colonie suédoise, en 1655. Privé de leurs partenaires suédois, les Andastes ne purent résister aux pressions croissantes des Néerlandais, et acceptèrent finalement de conclure cette alliance en 1658. Épuisés, les Agniers acceptèrent eux aussi de faire la paix avec les Andastes¹⁰². Les relations entre les deux puissances amérindiennes restèrent amicales jusqu'en 1663. Cette année-là, les Iroquois lancèrent la plus vaste campagne militaire qu'ils ne mèneront jamais contre les Andastes. Une armée de 800 Sénécas, Cayugas et Onondagas s'attaqua au principal établissement andaste¹⁰³, où ils se heurtèrent à une force guerrière plus ou moins égale. De nouveau, les Iroquois ne sont parvenus ni à détruire ni à disperser les Andastes.

Entre temps, Peter Stuyvesant, le directeur-général de la Nouvelle-Néerlande, dut faire face, plus précisément à partir de la fin des années 1650, aux prétentions anglaises. Au sud, le Maryland revendiquait la baie du Delaware. Au nord, les Anglais faisaient valoir leur intention de fonder un nouvel établissement près de la rivière Hudson¹⁰⁴. Les troupes anglaises commandées par le duc d'York, frère du roi Charles II, s'attaquèrent finalement aux possessions néerlandaises et, en 1664, Stuyvesant fut contraint de céder la Nouvelle-Néerlande aux Anglais, qui la rebaptisèrent New York. Dorénavant, l'Angleterre contrôlait toute la côte atlantique, du Maine jusqu'aux Carolines. Privés des Néerlandais, affaiblis par les guerres, décimés par la famine et les épidémies, les Iroquois furent acculés à la paix. Très rapidement, ils concluent une alliance avec Richard Nicolls¹⁰⁵, le premier gouverneur de la colonie de New York. La situation des Iroquois a été extrêmement précaire au cours des années 1650-1660, à tel point qu'ils ont failli disparaître. À la fin des années 1660, les Cayugas immigrent sur la rive nord du lac Ontario pour échapper aux attaques des Andastes. Au début des années 1670, la guerre entre les Iroquois et les Andastes semble être au désavantage des premiers. Pourtant, en février 1675, les Andastes abandonnent leurs villages sur la rivière Susquehanna et partent s'installer dans le Maryland, le long de la rivière Potomac, au-sein

d'acquérir des fusils et des munitions. Les armes à feu néerlandaises ont constitué un avantage militaire décisif dans les guerres contre les Hurons ou plus tard les Ériés.

101. C'est ainsi qu'à l'hiver 1651-1652, les Agniers menèrent, mais sans succès, une vaste expédition militaire en pays Andaste.

102. Cette paix ne s'étend pas aux autres tribus iroquoises.

Voir JENNINGS (Francis), *The Ambiguous Iroquois Empire : The Covenant Chain Confederation of Indian Tribes with English Colonies*, Norton, New York, 1984, p. 124.

103. JENNINGS (Francis), « Glory, death and transfiguration... », *op. cit.*, p. 28.

104. JENNINGS (Francis), « Glory, death and transfiguration... », *op. cit.*, p. 26.

105. Richard Nicolls a été le gouverneur de New York entre 1664 et 1668. Son successeur sera Francis Lovelace.

d'un ancien village palissadé Piscatawas¹⁰⁶, à quelques kilomètres au sud de l'actuelle ville de Washington, D.C. Cette retraite a longtemps été présentée comme la conséquence d'une puissante campagne militaire menée par les Iroquois contre les Andastes. Cependant, aucun document ne vient corroborer cette hypothèse ; nous n'avons ni la preuve qu'une importante bataille opposa les Iroquois aux Andastes, ni la certitude que la ligue des Cinq-Nations était sortie, à ce moment-là, de l'état de détresse dans lequel elle était plongée depuis les années 1650.

Pour Francis Jennings¹⁰⁷, les Iroquois n'ont jamais réussi à venir à bout des Andastes. L'historien suggère plutôt que Charles Calvert, 3^e Lord Baltimore et gouverneur du Maryland, aurait adressé une « invitation » aux Andastes, leur demandant de venir s'installer dans sa colonie. L'expiration de cette « invitation » en forme d'ultimatum aurait été considérée comme un motif de guerre. N'ayant pas les moyens de soutenir un tel conflit, les Andastes acceptèrent donc la proposition de Calvert. Celle-ci se révéla désastreuse. Les conflits avec les colons obligèrent les Andastes à se disperser¹⁰⁸. Certains partirent vivre avec les Lénapes (ou Delawares). En 1676, beaucoup choisirent de se rendre aux Iroquois. Selon Jennings, ils faut cesser de faire porter le chapeau aux Iroquois pour la destruction et le dispersement des Andastes. Il s'agit d'un mythe fondé à posteriori, et qui ambitionnait de faire des Iroquois des despotes¹⁰⁹. Selon ce mythe, qui fut élaboré dans le dernier quart du XVII^e siècle, la recherche insatiable de nouveaux captifs servait à fournir esclaves et serfs à la société iroquoise. Ces insinuations sont profondément fausses ; les Iroquois n'ont jamais été une puissance esclavagiste. L'absorption d'un si grand nombre de prisonniers et d'immigrants volontaires ne devait pas répondre à un déficit de main-d'œuvre mais à un souci de revitalisation de la Confédération iroquoise. L'objectif était de contrer les effets de la dépopulation engendrés par les épidémies, les guerres et la famine. Par ailleurs, au terme du processus d'assimilation, la plupart des étrangers incorporés était considérés comme de véritables iroquois par leur famille adoptive. De la même manière, avec le temps, un véritable sentiment d'appartenance finissait par naître chez eux, au point qu'ils acceptaient souvent de partir en guerre contre leur ancien peuple. Sans rentrer dans les

106. JENNINGS (Francis), « Glory, death and transfiguration... », *op. cit.*, p. 31 et 33.

107. JENNINGS (Francis), « Glory, death and transfiguration... », *op. cit.*, p. 33.

108. En 1675, une querelle liée à la traite des fourrures opposa le commerçant Thomas Mathews à la tribu des Doegs, et se solda par l'assassinat de Robert Hen, le berger de Mathews. Craignant des représailles, les Doegs prirent la fuite vers le Maryland. En juillet 1675, un parti de miliciens virginien dirigé par Nathaniel Bacon, Jr., se lança à leur poursuite, traversa le fleuve Potomac et tuèrent plusieurs Doegs. Pour assouvir leur vengeance, ils massacrèrent aussi plusieurs innocents appartenant à d'autres tribus amérindiennes de la Frontière, dont des Powhatans, des Occaneechees et bien sûr des Andastes. Une foule armée de 1 000 hommes, commandée par John Washington (l'arrière-grand-père de George Washington), assiégea le village palissadé des Andastes pendant six semaines. Six chefs andastes furent assassinés. Cependant, une nuit, les villageois réussirent à s'enfuir. Furieux, des guerriers andastes se vengèrent à leur tour en attaquant des colons isolés dans la forêt. Ensuite, les Andastes se dispersèrent. Ainsi, la Virginie s'était attirée la haine des Andastes, qui avaient pourtant été jusque-là une tribu alliée de la colonie.

Voir JENNINGS (Francis), « Indian Trader and Interpreter », *op. cit.*, p. 351 et 352.

109. JENNINGS (Francis), « Glory, death and transfiguration... », *op. cit.*, p. 40.

détails, les méthodes d'assimilation consistaient à récompenser les nouveaux venus pour leurs bons comportements et à torturer ou punir à mort ceux qui ne plaisaient pas à leur famille d'adoption¹¹⁰. Les Cinq Nations ne sont donc jamais parvenues à conquérir les Andastes, et elles leur ont finalement offert un refuge. Par contre, vers 1670, les Iroquois avaient détruit – comme nous l'avons vu plus haut - et disperser les Shawnees (ou Chouanons), qui vivaient le long de la rivière Ohio, et qui avaient longtemps été des alliés des Andastes.

2. 3. Un univers cosmopolite et erratique :

Pour échapper au massacre, les survivants des peuples anéantis par les Iroquois fuirent vers l'ouest. Ils « se regroupèrent à l'intérieur d'un triangle renversé dont la pointe se situait à Starved Rock, dans le Pays illinois, et dont la base s'étendait de Sault Sainte-Marie et Michillimakinac à l'est, à Chagouamigon à l'ouest. Baie Verte en était approximativement le centre »¹¹¹. Les territoires situés au sud et à l'est de cette région étaient devenus vides d'habitants. Dorénavant, les réfugiés se retrouvèrent pris en étau entre les Cinq-Nations situées à l'est et les différents peuples de langue sioux de l'ouest (que les Jésuites appelaient Iroquois de l'Ouest). La détresse et la guerre incitèrent ces survivants à se rapprocher, voire à vivre ensemble au-sein d'un même village. Au moment des guerres iroquoises, les villages amérindiens du Pays-d'en-Haut possèdent donc une très forte ethnodiversité¹¹². Par exemple, pendant les années 1650 et 1660, « les Renards, les Sauks, les Mascoutens, les Poutéouatamis, les Kicapous, les Noquets, les Atchatchakangouens (ou Miamis), quelques Wéas et des membres d'autres groupes de la Confédération miamie, les Outaouais et des réfugiés pétuns et hurons occupèrent des territoires aux environs de baie Verte précédemment tenus par les Winnebagos et les Ménominis. Réduits en nombre par les épidémies et les guerres avec les autres nations, les Ménominis et les Winnebagos n'eurent d'autres choix que d'accepter les nouveaux venus. Un petit groupe d'Illinois s'installa même dans la région »¹¹³.

À ces lignes, on pourrait penser que le partage d'un territoire et d'un ennemi commun suffisait à éloigner les conflits inter et intra-villageois. Il n'en est rien, la proximité entraînait bien souvent tensions et violences. Certains peuples se haïssaient mutuellement et les meurtres entre réfugiés étaient chose courante. Pourtant, les nations amérindiennes ont rapidement compris qu'elles étaient forcées de travailler ensemble, de s'unir plutôt que de se combattre, si elles voulaient survivre à la

110. TRIGGER (Bruce), *Les enfants d'Aataentsic...*, op. cit., p. 816.

111. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, op. cit., p. 47.

112. C'est-à-dire qu'ils sont peuplés de réfugiés appartenant à des groupes ethniques différents.

113. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, op. cit., p. 50.

guerre, à la famine et à la maladie. Ce qui conduit Richard White à s'interroger sur les pratiques sociales et politique adoptées par les réfugiés pour, d'une part maintenir la cohésion sociale à l'intérieur des villages, et d'autre part, pour établir une cohésion politique entre les divers centres de réfugiés. En somme, il s'agit de comprendre comment cette pluralité de nations amérindiennes a cherché à fonder une alliance et à ordonner ce nouveau monde.

Richard White constata clairement que les réfugiés se mirent, à mesure des attaques iroquoises, à pratiquer massivement le mariage et l'adoption intertribale. Il nous explique comment ces liens de parentés, effectifs ou symboliques, qui se tissèrent entre les survivants des différentes nations, garantissaient la paix et l'entraide en temps de guerre ou de famine.

Dans une veine plus ouvertement politique, les chefs s'habituaient à recourir au rituel du calumet pour décréter la paix et la solidarité entre leur groupe. Le calumet, cet objet sacré qui prenait généralement la forme d'une longue pipe, était apparu dans les Grandes Plaines du centre, chez les Pawnees. Puis, « il s'était diffusé chez les Sioux et les Illinois avant d'être adopté, vers le milieu du XVII^e siècle, par les peuples de la région des Grands Lacs »¹¹⁴. Contrairement à la croyance commune, le calumet ne doit pas être uniquement relié à la paix, il en existait d'autres (dont un pour la guerre) ; « chacun se distinguait par la couleur des plumes qui le décoraient »¹¹⁵.

Toutefois, l'instauration de ces relations sociales et politiques entre groupes différents s'effectua surtout dans le cadre des villages eux-mêmes, ou entre centres de réfugiés voisins. En d'autres termes, le réseau d'alliance entre les concentrations de réfugiés restait peu étendu (nous reviendrons ultérieurement sur ces alliances locales), perpétuant du même coup la nature chaotique de l'organisation politique au Pays-d'en-Haut.

En fait, il faudra attendre les années 1680 et 1690 pour voir s'établir cette alliance panindienne. En outre, elle ne sera pas seulement « algonquienne » mais franco-amérindienne. D'où vient alors cette inaptitude, cette incapacité, chez les autochtones à générer une telle alliance, dans cet intervalle de temps qui s'est écoulé entre la chute de la Huronie et le début des années 1680 ?

Si la menace iroquoise demeura forte dans le Pays-d'en-Haut tout au long des années 1650 et 1660, la situation s'améliora à partir de la paix de 1667, lorsque les guerriers iroquois concentrèrent leurs attaques contre les nations situées à l'est et au sud de leurs positions. À partir de ce constat, on peut émettre l'hypothèse que c'était l'absence d'un danger massif et immédiat qui empêchait la multitude de nations amérindiennes du Pays-d'en-Haut de fonder une alliance de grande envergure. Richard

114. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, op. cit., p. 59.

115. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, op. cit., p. 58.

White constata même que des querelles inter-tribales réapparurent durant ce temps de répit¹¹⁶. Autrement dit, les relations entre les réfugiés pouvaient aller de l'amitié la plus sincère à l'hostilité la plus totale. Cependant, la pression iroquoise ne tarda pas à de nouveau se faire sentir dans le Pays-d'en-Haut. Dès lors, la question fondamentale est de savoir si la réapparition du danger iroquois suffi à faire oublier aux réfugiés leurs rivalités et leurs divergences pour présenter un front uni face à l'ennemi.

Avant de continuer, revenons un bref instant sur la situation des Iroquois. Ces derniers reprirent, après s'être débarrassé de la menace représentée par les Andastes, leurs hostilités contre les nations amérindiennes du Pays-d'en-Haut. La seconde phase des guerres iroquoises débuta avec l'attaque de la Confédération Illinoise¹¹⁷. En septembre 1680, une armée de 500 guerriers tsonnontouans et onontagués parvenaient à détruire le Grand Village des Kaskaskias¹¹⁸. L'année suivante, les Iroquois tournèrent leur bellicosité contre les Miamis¹¹⁹ et les tribus installées à Baie Verte. Par contre, ils n'entrèrent pas en guerre contre les Outaouais et les Hurons-Pétuns de Michillimakinac¹²⁰. Les Iroquois avaient ainsi progressivement découpé la région du Pays-d'en-Haut occupée par les réfugiés en deux zones distinctes : grosso-modo, une zone de conflit dans les régions méridionale et centrale et une zone de paix dans sa partie septentrionale. Cette stratégie, qui consistait à n'ouvrir qu'une seule zone de raids, était une façon pour eux de s'assurer qu'ils ne seraient en guerre qu'avec un nombre limité de nations. On rappelle que la position des Iroquois avait été extrêmement précaire dans les années 1650 et 1660. Depuis, ils n'avaient eu de cesse d'essayer de revitaliser leur ligue ; ils connaîtront d'ailleurs une spectaculaire renaissance à partir du milieu des années 1670. Il semblerait que c'était toujours dans ce souci de rebondir que les Iroquois se lancèrent de nouveau dans la guerre contre les nations des Grands Lacs. Alors qu'auparavant ils agissaient au nom du commerce des fourrures, l'apparition des bandes de guerriers iroquois dans le Pays-d'en-Haut était désormais synonyme de guerre de capture. Les Cinq Nations avaient désespérément besoin de guerriers ; or, c'est dans la guerre et l'adoption, qu'elle vit le moyen le plus rapide de s'en procurer.

116. Par exemples, entre Illinois et Miamis, ou entre les Renards et les différentes nations installés à baie Verte.

Voir WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 69.

117. Les Illinois étaient des Algonquiens qui vivaient au sud des Grands Lacs, le long des rivières Illinois et Kaskaskia. Leur confédération était composée de dix tribus ; celles des Kaskaskias, Péorias, Tapouearoas, Moingouenas, Coiracoentanons, Chinkoas, Chepousseas, Maroas, Kaoskias et des Tamarois.

Voir HAVARD (Gilles), *Empire et métissages, Indiens et Français dans le Pays-d'en-Haut (1660-1715)*, Les Édition du Septentrion, Paris, 2003, p. 135, 136.

118. HAVARD (Gilles), *Empire et métissages...*, *op. cit.*, p. 212.

119. Au début des années 1680, les Miamis avaient abandonné la baie Verte pour retourner s'implanter au sud du lac Michigan.

120. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 60.

Ce qu'il faut bien saisir, c'est que les réfugiés restèrent globalement désunis face à cette reprise des raids iroquois ; la plupart de ceux qui étaient épargnés par la guerre ne souhaitaient pas nécessairement apporter un soutien militaire à leurs voisins, ni même à mettre leurs querelles en sourdine. Par conséquent, l'alliance régionale qui s'établit dans les années 1680 ne saurait être, à elle seule, un produit des guerres iroquoises. Nous verrons qu'elle fut aussi le fruit de l'expansion française dans l'intérieur du continent.

Chapitre 1 - Conclusion :

Que ce soit en Virginie Tidewater ou en Nouvelle-France, le paysage politique international avait subi un remodelage important avant même que les colonisateurs européens ne viennent s'y implanter. Si cette période, qui précède immédiatement ou chevauche les premiers contacts, fut un véritable cauchemar pour les peuples de Nouvelle-France, ce fut loin d'être le cas pour les Powhatans de Virginie. En effet, alors que les premiers (Hurons, Pétuns, Neutres, Ériés...) avaient connu un processus de désintégration, mais plus vraisemblablement de désarticulation politique, entre les années 1650 et 1675, les seconds s'étaient progressivement organisés en une chefferie afin de prévenir les dangers qu'ils voyaient venir du nord et de l'ouest depuis la fin du XVI^e siècle.

En vérité, il est difficile de dire si cette structure politique était véritablement inédite en Tidewater. Il est en revanche parfaitement établi que Wahusenacawh l'avait considérablement élargi. Par ailleurs, en intégrant par la force et la diplomatie les tribus voisines dans son organisation politique, il avait fait accéder les Powhatans à une position de domination. Pour le dire plus brutalement, les Powhatans étaient dorénavant capables de rivaliser avec les autres puissances amérindiennes de la région (Monacans, Massawomecks...). En outre, lorsque les premiers colons débarquèrent à l'emplacement de la futur Jamestown, le chef amérindien cherchait toujours à dilater son domaine.

Une première explication de la dégradation des relations anglo-amérindienne résiderait donc dans ces environnements contemporains très différents. Le fait est simplement que les colons virginiens se heurtèrent à une puissance en plein élan expansionniste alors que leurs homologues français pénétrèrent dans un univers déjà en déclin. Pour les réfugiés comme pour les Français, une alliance générale présenterait des avantages évidents : elle augmenterait leur poids militaire et politique, peut-être même suffisamment pour redéfinir à leur avantage la géographie politique de la région. Bref, il n'était pas dans leur intérêt de se révolter.

Ce qu'il nous paraît maintenant judicieux de montrer, c'est que les Powhatans étaient familiarisés

avec l'intégration ou l'incorporation, au contraire des populations plus septentrionales qui n'allèrent jamais au-delà du simple processus d'union. En outre, nous verrons que les Powhatans développèrent des institutions et des habitudes de gouvernance très inusitées pour cette partie de l'Amérique.

Chapitre 2

Analyse comparative des organisations socio-politiques amérindiennes

Ce second chapitre consistera en un exercice d'anthropologie politique, et plus précisément dans une perspective comparative, puisqu'on sera amené à comparer l'organisation socio-politique des peuples de Nouvelle-France avec celle des Powhatans.

Au demeurant, il s'agira de se demander si les systèmes politiques et sociaux étaient tous pareillement sophistiqués. Clairement, la réponse est non ; et les Powhatans constituaient une remarquable exception. Les concernant, ils mirent sur pied une structure si poussée, si sophistiquée, que certains historiens n'hésitent pas à la qualifier d'impériale. Si nous formulerons un jugement moins abrupt, nous verrons que la forme et le fonctionnement de leur organisation leur donna une série d'avantages par rapport aux peuples plus septentrionaux. Nous tâcherons aussi de montrer qu'elle était la seule puissance unifiée.

I. La Chefferie powhatan : forme et fonctionnement :

1. 1. Les Powhatans, une puissance impérialiste ?

Les Powhatans créèrent un système politique, que nous avons déjà assimilé à celui d'une chefferie, complexe et sophistiqué, qui comportait plusieurs niveaux hiérarchiques. Dans ce travail, et alors que les chercheurs en parlent parfois ainsi, je refuse d'employer les termes de « confédération » ou d'« empire »¹²¹ pour décrire la construction politique des Powhatans. Disons-le crûment, les sociétés amérindiennes d'Amérique du Nord-Est ne sont pas des États. Au mieux, ce sont des constructions pré-étatiques. Ce chapitre n'a pas pour objet de s'interroger sur les conditions qui auraient été nécessaires aux Powhatans pour qu'ils puissent accéder à la catégorie-État ; signalons seulement qu'un État se caractérise par quelques traits essentiels. En particulier, il est inhérent à l'existence d'un pouvoir coercitif, c'est-à-dire que les États ont l'aptitude, la capacité, d'exercer un pouvoir de commandement sur des hommes. Concrètement, pour pouvoir parler d'État powhatan, d'État iroquois ou encore d'État andaste, il aurait fallu que chacune de ces populations

121. Parmi les auteurs qui parlent parfois d'empire, citons J. Frederick Fausz ou James Axtell. Ce dernier a écrit un ouvrage intitulé *The rise and fall of the Powhatan Empire* (soit « L'accession et la chute de l'Empire Powhatan »). Cependant, on pourrait reprocher à l'auteur d'utiliser ce terme sans jamais chercher à démontrer qu'il existait un véritable « Empire Powhatan ».

Voir AXTELL (James), *The Rise & Fall of the Powhatan Empire : Indians in Seventeenth-Century Virginia*, Colonial Williamsburg Foundation, Williamsburg, 1995, 42 pages.

soit assujettie, c'est-à-dire soumise, à un tel commandement. Or, il n'en est rien ; si les sociétés amérindiennes n'étaient pas des structures amorphes, leurs autorités ne disposaient pas d'un pouvoir coercitif qui était à la fois fort et continu.

Malgré tout, s'il fallait vraiment procéder à une opération de catégorisation étatique de leur organisation, je serais d'avis d'effectuer un rapprochement avec les structures impériales¹²². Quels étaient alors les éléments qui pouvaient faire ressembler leur organisation à un empire, et comment la distinguer des constructions confédérales ? Précisons avant toute chose qu'il n'existe pas de définition absolue pour cette forme d'organisation du pouvoir étatique qu'est l'empire. Cette nébulosité s'explique, entre autres choses, par le fait que chaque empire contenait ses propres particularités, ses propres spécificités. En d'autres mots, il n'existe pas de concept d'empire. Néanmoins, plusieurs caractéristiques doivent impérativement être réunies pour qu'une entité politique puisse accéder à la catégorie des empires.

Tout d'abord, tout empire est doté d'une volonté expansionniste, doublée d'une phase de conquête effective qui leur assura une vaste dimension territoriale. Sur ce point, le rapprochement est tout à fait pertinent, et ne peut faire l'objet d'une équivoque. En effet, précédemment nous disions que Wahunsenacawh était finalement parvenu à conquérir un territoire de plus de 10 000 m², élevant du même coup les Powhatans aux rangs des puissances majeures de cette région de l'Amérique du Nord-Est¹²³.

Inversement, les confédérations, dans leur être intrinsèque, ne sont pas dotées de cette logique expansionniste. L'idée première derrière l'établissement d'une entité confédérale est la mise en place de mécanismes de solidarité et de sécurité collective en vue de répondre à des menaces et à des agressions extérieures. En d'autres mots, les confédérations ne sont originellement que des alliances organisées destinées à lutter contre un ou plusieurs ennemis communs. Certes, nous avons vu que la Confédération iroquoise connue une période d'expansions spectaculaires au XVII^e siècle, mais celle-ci ne survint que trois siècles après sa formation¹²⁴. Fondamentalement, c'était l'état de guerre endémique entre Iroquois et Hurons qui favorisa la création de la Ligue¹²⁵ des Cinq-Nations d'un côté et de la Confédération huronne¹²⁶ de l'autre. Il est vrai que Wahunsenacawh était lui aussi

122. Précisons que certains spécialistes refusent de considérer les entités confédérales comme des États.

123. Signalons au passage que cette vaste territorialité implique nécessairement un développement des voies et moyens de communications. La recherche archéologique en Virginie a bien montré qu'un ample réseau de pistes quadrillait la région. Et même si les rivières constituaient la voie privilégiée pour les déplacements, ces sentiers étaient régulièrement empruntés par des messagers chargés de faire circuler l'information entre les différents groupes powhatans.

124. Si la date exacte de sa création n'est pas connue, la plupart des archéologues la font remonter au XIV^e siècle.

Voir JENNINGS (Francis), *Les fondateurs de l'Amérique, depuis les premières migrations jusqu'à nos jours*, Édition du Rocher, Lonrai, 2002 [1993 pour l'édition originale] p. 79.

125. Ce terme de « ligue » a le même sens que celui de « confédération ».

126. La tradition orale huronne fait remonter sa naissance aux alentours de 1440.

motivé par des impératifs de défense et de contention de l'ennemi. Mais, n'oublions pas, qu'en deçà de cela, une forte logique d'enrichissement par l'expansion l'imprégnait. Et c'est justement cette diversité des motifs expansionnistes qui rapprocherait davantage la Chefferie des empires que des constructions confédérales.

En outre, les empires comportent une forte dimension guerrière - dénotée par leurs activités expansionnistes et leur rapport particulier à la frontière¹²⁷ -, avec cette conséquence qu'ils imposent une fiscalité énorme. Wahunsenacawh exigeait un tribut de ses *weroances* (en maïs, peaux, colliers, cuivre...), à la fois pour soutenir les dépenses liées aux occasions diplomatiques mais aussi pour lever des forces armées imposantes lorsque les temps l'exigeaient. Nous savons que les chefs suprêmes de la Chefferie étaient capables de mobiliser des forces considérables en l'espace de très peu de temps. De nouveau, ces éléments contribuent à rapprocher la Chefferie powhatan des structures impériales.

Du fait de leur vaste territorialité, les empires ne prétendent pas représenter un seul et même peuple. Les structures confédérales ont, quant à elles, tendance à liguer entre eux des groupes qui partageaient déjà certaines affinités culturelles, religieuses et linguistiques. Sur ce point, l'organisation politique des Powhatans évoquerait davantage une construction de type confédérale plutôt qu'impériale ; car ils firent toujours le choix d'incorporer des tribus appartenant à la même famille linguistique qu'eux. Néanmoins, serait-il vraiment déraisonnable de postuler que si les Anglais n'étaient pas venus déchirer la trame de leur histoire, ils auraient finalement incorporé une large diversité d'ethnies dans leur organisation ? En d'autres termes, qu'il y aurait eu transition d'un territoire ethniquement homogène à un territoire ethniquement hétérogène. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler que Wahunsenacawh s'efforça, à plusieurs reprises, d'intégrer Jamestown dans le réseau de villages qu'il contrôlait. Nous l'avons vu, l'exemple le plus évident quant aux efforts du chef amérindien pour étendre sa domination sur les Anglais se produisit en janvier 1608 lorsqu'il tenta de « vassaliser » John Smith. Parallèlement, Wahunsenacawh enjoignit aussi John Smith à abandonner le site de Jamestown pour venir s'établir à proximité de l'un de ses villages, sur un site bordant l'actuelle rivière York¹²⁸ :

« Il me demanda d'abandonner Paspalieggh [Paspahegh] et de vivre avec lui sur sa

Voir ENGELBRECHT (William), « New York Political Development » dans (Dir.) FITZHUGH (William W.), *Cultures in Contact...*, *op. cit.*, p. 177.

127. Puisqu'un empire a vocation à s'étendre, les frontières étaient pensées comme temporaires.

128. PUGLISI (Michael J.), « Capt. John Smith, Pocahontas and a Clash of Cultures : A Case for the Ethnohistorical Perspective », *The History Teacher*, Vol. 25, N°1, novembre 1991, p. 98.

rivière, dans un pays appelé Capa Howasicke [Capahowasick] ; il promet de me donner du maïs, des venaisons, ou tout ce que je voulais pour nous nourrir ; en retour, nous lui ferions des hachettes et des objets en cuivre, et personne ne nous dérangerait »¹²⁹.

Ces tentatives viennent corroborer l'hypothèse selon laquelle Wahunsenacawh n'était pas opposé à l'idée que son territoire connecte des aires culturelles différentes. Rien ne nous interdit de penser que le chef amérindien n'avait pas non plus projeté d'étendre sa domination impériale sur des peuples iroquoiens ou sioux. Théoriquement, la notion d'empire postule également que l'incorporation de différentes populations n'engendre pas nécessairement une uniformisation culturelle. En somme, les empires respectent la différence. Malheureusement, l'inflexion brutale de leur histoire - dû à la survenance des colonisateurs - nous rendra à jamais cet éventuel processus d'incorporation inaccessible ; il nous est impossible de savoir si les Powhatans auraient imposé ou non leur identité culturelle aux diverses populations assujetties.

Il existe un autre critère prégnant pour savoir si l'organisation politique développée par les Powhatans doit être privilégiément placée sur la grille du confédératif ou de l'impérialisme : celui du mode d'adhésion de ses parties. Brièvement, les confédérations supposent un ralliement volontaire de la part de ses membres. La formation des confédérations huronnes et iroquoises se conforment ainsi parfaitement à ce principe d'intégration. À l'origine, l'alliance huronne ne réunissait que les Attignaouantans et les Attigneenongnahacs¹³⁰. Puis, en 1590, les Arendarhonons s'intégrèrent, de leur plein gré, à l'organisation, suivis des Tahontaenrats en 1610. Malheureusement, nous sommes peu renseignés sur la naissance de la Ligue des Cinq-Nations. À l'inverse de son homologue huron, il est possible que sa formation ne fut pas un phénomène graduel, en ce sens où elle aurait rassemblé dès son origine les cinq nation-membres qui la constituera jusqu'au début du XVIII^e siècle¹³¹. D'aucuns pensent néanmoins que la Confédération n'aurait compté, ni les Mohawks ni les Sénécas, parmi ses membres fondateurs¹³². Les empires peuvent aussi s'étendre sans actions militaires, par intégration volontaire des peuples, comme ils peuvent recourir à la force brute et à la

129. *He desired me to forsake Paspaliagh and to live with him upon his river, a country called Capa Howasicke ; he promised to give me corn, venison, or what I wanted to feed us ; hatchets and cooper we should make him, and none should disturb us.*

Voir SMITH (John), *A True Relation of such Occurrences and Accidents of Note as hath hap'ned in Virginia since the First Planting of that Colony which is now resident in the South Part thereof, till the Last Return* dans (Dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives...*, op. cit., p. 162.

130. TRIGGER (Bruce), *Les enfants d'Aataentsic. L'histoire du peuple Huron*, Libre Expression, Montréal, 1991 [1976 pour l'édition originale], p. 41.

131. On rappelle qu'en 1722, les Tuscaroras viennent « s'arrimer » à la Confédération.

132. ENGELBRECHT (William), « New York Political Development » dans (Dir.) FITZHUGH (William W.), *Cultures in Contact...*, op. cit., p. 177.

diplomatie musclée. Dans les pages qui précèdent, nous avons clairement montré que la conquête de la Virginie Tidewater par les Powhatans fut souvent le fruit d'actes guerriers. Les Powhatans firent la guerre à certaines tribus, nous avons mentionné les Kecoughtans et les Chickahominies, mais l'expansion de la Chefferie fut aussi le fait d'actes d'intimidation. En clair, chaque fois qu'il rencontrait l'hostilité d'une nation, Wahunsenacawh céda à la diplomatie coercitive ; en usant de la pression militaire, c'est-à-dire en menaçant de lancer ses guerriers, il forçait ses adversaires à accepter de s'intégrer dans son organisation. C'est ce mode d'intégration plus ou moins pacifique et plus ou moins volontaire qui nous conduit à penser que l'on est davantage en face d'une configuration impériale que confédérale.

On pourrait doter la société powhatan d'autres caractéristiques qui la rapprocherait des empires ; d'ailleurs nous en verrons d'autres. Mais, même s'il semble que la Chefferie powhatan rassemble plus de traits impériaux que confédéraux, elle n'en échappe pas moins à la catégorie des empires. Qu'est-ce qui empêche la Chefferie powhatan d'accéder à cette qualité, et *a fortiori*, à celle des États ?

1. 2. Un espace politique d'échange entre gouvernants et gouvernés :

Avant de rentrer dans le vif du sujet, revenons quelques instants sur la stratification politique de la nation powhatan et sur le pouvoir de ses chefs. Les Powhatans mirent sur pied une organisation politique parfaitement structurée et hiérarchisée qui comportait trois grands niveaux d'autorités.

L'unité politique de base était le village (on parle parfois d'établissement). Il était lui-même composé d'un ou plusieurs hameau, un regroupement assez modeste de familles, et était conduit par un chef appelé *weroance* ou *werowance* (*weroansqua* ou *werowancequa* au féminin). Comme dans beaucoup d'autres nations amérindiennes d'Amérique du Nord, ces chefs disposaient d'un pouvoir assez limité. Leur pouvoir était souvent plus nominal qu'effectif et ils suggéraient plus qu'ils n'ordonnaient. Néanmoins, ils n'en détenaient pas moins une influence certaine auprès de leurs sujets.

L'autre élément important de leur organisation était la tribu (ou district). Elle consistait en un groupement plus ou moins important de villages. Les historiens estiment aujourd'hui qu'une trentaine de tribus peuplaient les terres de la Chefferie au début du XVII^e siècle. Elles étaient dirigées par un chef (*weroance*) qui siégeait dans la principale ville du district. John Smith désignait

ces capitales au moyen de l'expression « maisons des rois » (*kings hows*). Ponctuellement, ses chefs tenaient des conseils collectifs¹³³ avec l'ensemble de leurs sous-chefs (c'est-à-dire les chefs de village). Des sujets importants qui les concernaient tous étaient alors abordés. Comme les chefs de villages, les chefs tribaux étaient, en définitif, assez peu puissants.

Enfin, l'ensemble des dirigeants, villageois et tribaux, appartenant à la Chefferie Powhatan étaient subordonnés à un chef suprême (*mamanatowick*). En parallèle de leurs activités, les leaders tribaux étaient parfois amenés à jouer un rôle sur la scène politique nationale (voire internationale)¹³⁴. En effet, les Powhatans concevaient parfaitement que certains enjeux étaient de nature pan-tribale. Les questions de sécurité en particulier, ou de lutte contre les nations ennemies, ne pouvaient être prises en charge isolément par les tribus, car elles concernaient la Chefferie dans son ensemble. Ponctuellement, le chef suprême pouvait réunir auprès de lui, tout ou partie de ces chefs, pour tenir des conseils de grande envergure au-cours desquels ces questions étaient évoquées et débattues.

Précisons que si la hiérarchie était stricte entre les composantes locales, régionales et nationale, elle semblait inexistante à l'intérieur même de ces différents niveaux. Autrement dit, on avait une égalité des acteurs tribaux ou villageois. Par exemple, Wahunsenacawh avait placé plusieurs de ses fils - Pochins, Parahunt et Tatahcoops - à la tête des districts de Kecoughtan, de Powhatan et de Quiyoughcohannock¹³⁵. Malgré leur relation privilégiée avec le Chef suprême de la Chefferie, ces leaders tribaux ne bénéficiaient pas d'une position supérieure par rapport aux autres *weroances* de tribus¹³⁶. Bien évidemment, cela ne signifie aucunement qu'il n'existait pas entre eux des inégalités en termes de puissance ou de richesse.

Les propos qui précèdent appellent à des précisions, en particulier sur le comportement des responsables locaux et régionaux. On ne sait, malheureusement, pas grand-chose de la façon dont les *weroances* géraient leur territoire au quotidien. Selon Gabriel Archer, un *weroance* de tribu était

133. Précisons que les prêtres, les guerriers remarquables et les anciens (*cawcawwasoughs* ou cockarouses) participaient aussi à ces conseils, qu'ils soient locaux, régionaux ou nationaux. Tous ces acteurs étaient certainement soumis aux *weroances* et au *mamanatowick*.

134. Des conseils collectifs étaient parfois tenus avec les alliés de la Chefferie powhatan. Signalons que les relations entre les Powhatans et les Monacans connurent une évolution importante au fur et à mesure que les contacts avec les Anglais dégénéraient. Plus encore, il apparaît que ces deux nations se soient unies en 1611 pour combattre les colons de Jamestown. Malgré le manque de sources, on peut raisonnablement supposer que cette union ne s'est pas créée spontanément, mais qu'elle a fait suite à la tenue d'un conseil bi-nationale.

Voir HANTMAN (Jeffrey L.), « Powhatan's Relations With The Piedmont Monacans » dans (Dir.) ROUNTREE (Helen C.), *Powhatan Foreign Relations, 1500-1722*, University Press of Virginia, Charlottesville, 1993, p. 110.

135. TURNER (E. Randolph), « Socio-Political Organization within the Powhatan Chiefdom and the Effects of European Contact, A. D. 1607-1646 » dans (Dir.) FITZHUGH (William W.), *Cultures in Contact..., op. cit.*, p. 197.

136. S'il n'existait pas de hiérarchie formelle entre les tribus, il faut bien avoir conscience que leur système était informellement hiérarchisé. En fait, les clivages entre les tribus étaient déterminés par leur rapport avec le pouvoir suprême (incarné par le *mamanatowick*). Les tribus des rivières James, Pamunkey et Mattaponi, du fait de leur proximité historique et géographique avec le centre, avaient une influence plus grande que celles des marges territoriales.

« puissant comme un prince sur son propre territoire » (*potent as a prince in his own territory*)¹³⁷. Il s'avère que ces paroles sont très discutables. Certes, les chefs pouvaient sembler puissants aux yeux des Anglais, car certains d'entre eux pratiquaient la polygamie restreinte¹³⁸, parce qu'ils s'entouraient de gardes du corps¹³⁹ ou parce qu'ils habitaient d'imposantes maisons¹⁴⁰. Néanmoins, leur pouvoir officiel restait souvent assez limité. Un événement qui se produit au mois de décembre 1607 constitue un excellent exemple. Alors qu'il explorait la Chickahominy River avec un villageois d'Apocant, John Smith tomba nez à nez sur un Opechancanough fortement escorté¹⁴¹. Après un violent affrontement, le capitaine anglais fut fait prisonnier, mais auparavant, il aura réussi à tuer l'un de ses assaillants¹⁴². Dans un premier temps, la petite troupe rejoignit Rasawek, un camp de chasse. Là-bas, une tentative de meurtre fut perpétrée sur la personne de John Smith. Son auteur s'avérait être le père de l'homme que le capitaine anglais avait tué plus tôt dans les marais. Opechancanough ne pouvait ni punir, ni contraindre ce père endeuillé à cesser de chercher à se venger. Ce qu'il faut savoir, c'est qu'il existait deux catégories de meurtres pour les Amérindiens : « les meurtres perpétrés de la main des ennemis et les meurtres perpétrés par les alliés »¹⁴³. Si la première situation exigeait une réparation par le sang, dans la seconde, le mort devait être « relevé » ou « couvert »¹⁴⁴. John Smith, en tant qu'intrus, n'était certainement pas considéré comme un allié. Par conséquent, ce père avait légitimement le droit d'exiger sa mise à mort ; et Opechancanough lui-même ne pouvait le lui la refuser. De manière générale, les *veroances* ne pouvaient intervenir dans des litiges qui ne les concernaient pas. En pareille circonstance, la seule marge de manœuvre dont disposait Opechancanough pour sauver son hôte consistait à l'éloigner de Rasawek et de ce père plein de ressentiments. C'est dans cette intention qu'ils prirent la direction de Topahanocke (ou Tappahannock), la capitale des Rappahannocks, et finalement de celle de Werowocomoco, qu'ils

137. ARCHER (Gabriel), *A Brief Description of the People* dans (dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives...*, *op. cit.*, p. 122.

138. TURNER (E. Randolph), « Socio-Political Organization within the Powhatan Chiefdom... » dans (Dir.) FITZHUGH (William W.), *Cultures in Contact...*, *op. cit.*, p. 198.

139. TURNER (E. Randolph), « Socio-Political Organization within the Powhatan Chiefdom... » dans (Dir.) FITZHUGH (William W.), *Cultures in Contact...*, *op. cit.*, p. 203.

140. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 22.

141. Cette rencontre n'était probablement pas due au hasard, et la capture de Smith certainement délibérée. Après avoir eu vent des mouvements du colon dans la région, le *veroance* aurait entrepris de le capturer afin d'obtenir des informations sur les intentions des Anglais. D'ailleurs, Smith concède qu'Opechancanough ne cessa de l'interroger durant tout le temps que dura son séjour à Rasawek. Mais en l'absence d'un interprète, Opechancanough dû se résoudre à cesser ses questions.

142. Le site de l'enlèvement a pu être localisé assez précisément. Il se trouverait dans une zone marécageuse, à 3 ou 4 kilomètres au nord de l'actuel Bottom's Bridge (soit à une quinzaine de kilomètres d'Apocant).

Voir ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 67.

143. WHITE (Richard), *The Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 132.

144. Pour réparer un meurtre, les fautifs disposaient de deux possibilités : « relevé » le mort, c'est-à-dire le remplacer en donnant un esclave à ses proches ou le « couvrir », autrement dit, compenser sa disparition en offrant des présents à ses parents.

Voir WHITE (Richard), *The Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 128.

atteignirent le 30 décembre (1607)¹⁴⁵.

Avant de poursuivre, précisons que pour les Anglais (comme pour les Français), l'accusation de meurtre n'était pas valable si un homme tuait un ennemi au-cours d'un combat. À leurs yeux, il s'agissait d'un acte de guerre. Or, agir en belligérant n'exigeait aucune compensation, à l'inverse du meurtre. En résumé, pour les Anglais et « pour les Français, tout meurtre exigeait que l'on verse le sang pour le venger » alors que pour les Amérindiens, « ce n'était le cas que pour le meurtre perpétré par l'ennemi »¹⁴⁶. Les Amérindiens restaient souvent médusés lorsqu'ils apprenaient que la loi anglaise ou française exigeait, lors d'une affaire de meurtre, la mise à mort de l'assassin et de ses complices. Encore une fois, les compensations par une autre mort étaient, sauf cas extrême, contraire à la logique amérindienne, du moins lorsque les protagonistes étaient des alliés. Une fois à Werowocomoco, John Smith fut immédiatement conduit auprès de Wahunsenacawh. Le colon fit aussi la rencontre de sa fille chérie, Pocahontas, lors de ce fameux simulacre d'exécution que nous avons déjà abordé. Après un séjour de deux jours, le capitaine Smith fut finalement raccompagné à Jamestown¹⁴⁷ :

« Deux jours plus tard, Powhatan, après s'être vêtit de la manière la plus effrayante qu'il put, fit conduire le capitaine Smith dans une grande maison dans les bois, où il fut laisser seul sur une natte près du feu [...]. Puis Powhatan, plus démon qu'humain, accompagné de plus de deux cents individus aussi noirs que lui, vint jusqu'à lui et lui dit qu'ils étaient désormais amis, et qu'il devait sur le champ retourner à Jamestown pour lui envoyer deux puissantes armes à feu et une meule, pour lesquels il lui donnait le pays de Capahowosick, et qu'il l'estimerait à jamais comme son fils¹⁴⁸ Nantaquoud. Ainsi, Powhatan le renvoya à Jamestown avec 12 guides »¹⁴⁹.

Si cet exemple est significatif, c'est parce qu'il permet de montrer que les rapports *weroances-*gouvernés s'articulaient autours de relations d'autorités, et non de pouvoirs. Il convient de distinguer

145. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 73.

146. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 133.

147. Le voyage de retour a pu être réalisé en six ou sept heures. Ainsi, John Smith arriva le 2 janvier 1608 à Jamestown, soit seulement quelques heures avant que le capitaine Christopher Newport ne ravitaille la colonie.

Voir ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 84.

148. Un lien de parenté fictif, ou métaphorique, liait le *mamanatowick* et tous ses *weroances*.

149. Two days after, Powhatan, having disguised himself in the most fearfullest manner he coul, caused Captain Smith to be brought forth to a great house in the woods, and there upon a mat by the fire to be left alone [...]. Then Powhatan more like a devil than a man, with some two hundred more as black as himself, came unto him and told him now they were friends, and presently he should go to James town to send him two great guns and a grindstone, for which he would give him the country of Capahowosick, and forever esteem him as his son Nantaquoud.

So to James town with 12 guides Powhatan sent him.

Voir SMITH (John), *The General History...*, *op. cit.* dans (Dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives...*, *op. cit.*, p. 240.

ces deux notions, qui ne sont pas tout à fait connexes. L'autorité peut être définie comme la capacité d'un acteur à influencer sur le comportement d'autres acteurs sans recourir à la force et à la coercition ; alors que le pouvoir désigne l'aptitude d'un individu à imposer, par la menace de sanctions ou, éventuellement par la force, un comportement à un autre individu¹⁵⁰. En somme, l'autorité repose sur la persuasion et le consentement alors que le pouvoir suppose le recours à la contrainte et aux actes brutaux. De manière générale, les *weroances* ne statuaient pas, ils suggéraient, c'est-à-dire qu'ils dirigeaient leur communauté en prodiguant des conseils, des recommandations, et non en donnant des ordres ou des consignes. En corollaire, ils n'avaient pas la possibilité d'infliger des sanctions si leurs recommandations n'étaient pas appliquées¹⁵¹. Il s'agissait donc d'autorités sans pouvoir. Théoriquement, les *weroances* ne pouvaient annoncer une recommandation à leur peuple sans avoir d'abord consulté leur conseil (composé de conseillers, prêtres et guerriers remarquables)¹⁵². Dans la pratique, ils s'en passaient souvent. Et s'ils en tenaient un, les suggestions qu'ils y formulaient étaient souvent acceptées et adoptées sans plus de difficulté. Ainsi, le *weroance* était souvent le seul preneur de décisions, bien que la règle voulait, qu'en cette matière, ce soit l'unanimité qui prime. Pour le dire autrement, le consensus était souvent limité au *weroance*, les autres participants n'avaient que très peu d'influence sur les choix politiques.

Ce qu'il faut retenir, c'est que le pouvoir décisionnel des chefs n'était pas, comme dans nos sociétés, associé à un pouvoir coercitif. Et c'est justement cela qui nous conduit à dire qu'ils étaient moyennement puissants. Toutefois, il importe de nuancer quelque peu cette affirmation. Il semblerait qu'ils pouvaient parfois se saisir d'un véritable pouvoir de commandement, et même avoir recours à la violence (châtiments corporels...) pour soumettre les dissidents¹⁵³. Dans le fond, la nature de leur pouvoir pourrait sembler ambivalente, en ceci qu'il était tour à tour fort et faible. Mais il s'agit là d'un paradoxe en apparence seulement, car cette inconstance dans leur degré d'autorité est facilement compréhensible dès lors qu'elle est connectée à l'arrière-fond politique. Au quotidien, les *weroances* étaient des chefs nominaux, c'est-à-dire qu'ils n'usaient pas d'un pouvoir coercitif, qu'ils jugeaient contraire à leur logique culturelle. Ils avaient surtout la tâche de se comporter en arbitre et de représenter leur village ou leur tribu lors des grands conseils politiques

150. FRIED (Morton H.), *The Evolution of Political Society. An Essay in Political Anthropology*, Random House, New-York, 1967, p. 13.

151. Dans la pratique, il semblerait que leurs recommandations étaient généralement appliquées. Sachant qu'ils ne risquaient pas d'être châtiés, on pourrait se demander pourquoi est-ce que les Powhatans obéissaient à leur *weroance*, tant bien même qu'ils trouveraient leurs conseils désagréables ou contraires à leurs intérêts ? On peut parler de soumission volontaires. Par tradition, on acceptait l'autorité des chefs et des anciens ; parce que c'était dans la nature des choses.

152. Les Powhatans n'instaurèrent jamais un système d'élaboration des recommandations qui soit collectif : tous les adultes de la communauté n'étaient pas autorisés à participer à ces conseils.

153. TURNER (E. Randolph), « Socio-Political Organization within the Powhatan Chiefdom... » dans (Dir.) FITZHUGH (William W.), *Cultures in Contact...*, op. cit., p. 208.

(en somme, d'agir en porte-parole). Mais lors de situations d'une gravité particulière (lorsque le groupe était menacé par une intrusion ennemie, en cas de catastrophe naturelle...), on pouvait assister à une poussée autoritaire, en ce sens où ils pouvaient se prévaloir d'un réel pouvoir de commandement. Ainsi, leur pouvoir oscillait dans le temps, en fonction des circonstances. On le constate clairement avec l'assaut du 26 mai 1607¹⁵⁴ contre les palissades du Fort James. Ce mardi-là, les Powhatans décidèrent de tester les Anglais par la force des armes. Le Chef suprême ne conduisit pas personnellement l'attaque¹⁵⁵. Il confia cette responsabilité à Wowinchopunk, le *weroance* des Paspaheghs¹⁵⁶. Des combattants Weanocs, Quiyoughcohannoc, Chiskiaks et Appomattocs vinrent aussi prêter main forte aux Paspaheghs, dont la force guerrière était somme toute assez réduite (une quarantaine d'hommes). Finalement, entre deux et quatre cents guerriers se ruèrent sur les fortifications anglaises, tuant deux colons et en blessant une dizaine d'autres. Durant toute l'opération, Wowinchopunk détint un grand pouvoir sur les guerriers de la coalition (il leur assigna un rôle, décida de la manière dont l'attaque se déroulerait...).

1. 3. L'organisation politique des Powhatans : une structure partiellement centralisée :

Après cet éclaircissement sur la forme et le fonctionnement du système politique powhatan, tachons maintenant de répondre à la problématique que nous énoncions quelques pages plus haut : qu'est-ce qui distingue la Chefferie powhatan d'un empire au sens européen du terme ?

Tout empire est liée à l'idée d'une structure centralisée. Dans ce modèle, la prise de décision est unique et émane du sommet de la hiérarchie. Précédemment, nous disions que plusieurs niveaux d'autorités coexistaient dans la Chefferie powhatan. En d'autres termes, on avait un espace politique morcelé. En soi, ce n'est pas tant cet état d'émiettement politique qui entre en contradiction avec l'idée de centralisation, mais plutôt le fait que les entités locales et régionales disposaient d'une réelle autonomie, voire d'une quasi-indépendance. Pour le dire autrement, si les Powhatans avaient réellement créé un système politique totalement centralisé, les *weroances* n'auraient disposé que d'un pouvoir d'exécution des décisions prises par le *mamanatowick*. Or, il est évident qu'ils bénéficiaient d'un grand pouvoir décisionnel. De fait, la nature du système politique des Powhatans

154. Soit seulement deux semaines après l'arrivée des Anglais en Virginie.

155. À cette date, le Fort James était encore inachevé. Les Anglais ne le termineront que le 15 juin 1607.

156. Si Wahunsenacawh remit la conduite de l'opération entre les mains de Wowinchopunk, c'était sans doute en raison de la position géographique du Fort James. En effet, ce dernier se situait sur le territoire de chasse de son peuple : les Paspaheghs.

Voir FAUSZ (J. Frederick), « An « Abundance of Blood Shed on Both Sides »... », *op. cit.*, p. 14-15.

apparaît beaucoup plus complexe et abstraite ; car il combinait la centralisation et la décentralisation. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que l'échelle décisionnelle dépendait de la globalisation ou non du problème ou de la situation. En effet, les Powhatans inventèrent un système qui permettait aux *weroances* de gérer - de manière autonome - un grand nombre de politiques, mais toujours sur des sujets locaux ou régionaux. Par exemple, un *weroance* de village pouvait prendre diverses décisions¹⁵⁷ relatives au déplacement du campement, à l'érection de palissades ou à la construction de sentiers inter-hameau, et sans qu'il lui soit nécessaire d'obtenir le consentement de son supérieur hiérarchique. Le solutionnement des problèmes qui intéressaient directement l'avenir et les intérêts de l'ensemble de la nation incombait, quant à lui, au niveau national, c'est-à-dire au Chef suprême (citons la collaboration militaire inter-tribale, la politique commerciale avec les nations étrangères ou la signature de traités avec la colonie anglaise).

Par ailleurs, dans un mode d'organisation centralisé, l'autorité suprême, en plus de détenir l'ensemble des pouvoirs de décisions, dispose d'un pouvoir coercitif pour garantir le respect de ses choix politiques. Or, comme nous l'avons déjà vu, chez les Powhatans le pouvoir était rarement coercitif. Du reste, l'absence d'un appareil bureaucratique¹⁵⁸ et d'armées permanentes les empêchaient aussi d'accéder à la qualité d'empire.

Finalement la Chefferie powhatan ne coïncide pas totalement avec notre conception moderne de l'État-impérial. Fondamentalement, c'est l'autonomie des entités politiques locales et régionales qui la distinguait d'un empire au sens européen du terme, ajouter au fait que les décideurs ne disposaient pas toujours d'un pouvoir coercitif pour garantir le respect de leurs choix politiques. À la limite, ce qu'il paraît parfaitement réalisable, c'est de transposer aux Powhatans la conclusion que Pekka Hämäläinen¹⁵⁹ a formulé à propos des Comanches. À travers son ouvrage, cet historien américain défend la thèse selon laquelle les constructions impériales ne sont pas intrinsèquement étrangères aux sociétés amérindiennes d'Amérique du Nord. Cependant, il insiste bien sur le fait que l'Empire Comanche échappe à toute catégorisation dans la mesure où il combinait des traits purement autochtones à des éléments moins spécifiques qui peuvent le rattacher au modèle européen¹⁶⁰. De la

157. On parle bien ici de décision, mais il restait au *weroance* la tâche de convaincre son peuple.

158. Sous certains aspects, on pourrait considérer que les *weroances* jouaient le rôle de bureaucrate. Cependant, à la différence des bureaucrates des États, les *weroances* avaient des rôles généraux (récolter le tribut, organiser les travaux collectifs...) plutôt que spécifiques.

159. HÄMÄLÄINEN (Pekka), *L'Empire comanche*, *op. cit.*

160. Cette interprétation de Pekka Hämäläinen apparaît comme une réévaluation totale puisqu'elle vient contredire la conception traditionnelle – qui est encore largement en vigueur aujourd'hui – selon laquelle l'organisation politique des Comanche (et plus largement les organisations politiques des Amérindiens) n'était pas du tout sophistiquée. Cependant, beaucoup d'historiens éprouvent des difficultés à distinguer cette structure politique centralisée. Gilles Havard, par exemple, trouverait préférable que l'on se contente d'évoquer l'existence d'une « confédération plus ou moins lâche qui aurait reposé sur un pacte de non-agression interne ». Christophe Giudicelli n'est pas non plus persuadé que la structure politique des Comanches peut être assimilée à celle d'un empire. Selon lui, le problème est principalement d'ordre

même manière, on pourrait dire que les Powhatans avaient élaboré un modèle d'empire tout à fait atypique et exceptionnel, car il mêlait des éléments pouvant le rapprocher des empires au sens européen du terme (volonté expansionniste, vaste espace géographique, paix intérieure, non-égalité des acteurs, politique étrangère commune¹⁶¹...) avec des traits qui l'en éloignait (il n'est pas un système de pur centralisation, il n'a ni armée permanente, ni bureaucratie impériale...). En un mot, l'organisation politique des Powhatans était hybride, ou protéiforme.

En définitive, on pourrait dire qu'au début du XVII^e siècle, l'organisation politique des Powhatans était une construction impériale imparfaite, loin d'être achevée. Mais peut-être était-elle en train de glisser vers un système de pur centralisation ? Certains historiens vont extrêmement loin, voire trop loin, en postulant que les Powhatans auraient finalement inventer une structure aussi sophistiquée que celles des sociétés amérindiennes d'Amérique du Sud si les Anglais n'étaient pas venus perturber la trame de leur histoire. Mais revenons à quelque chose de plus substantiel, on doit se demander en quoi cet exercice de catégorisation, cet essai de typologie, est-il impactant pour notre sujet ? Ce développement et le suivant vont en fait permettre de montrer toute la spécificité de la construction politique des Powhatans par rapport aux sociétés amérindiennes plus septentrionales.

II. L'avantage organisationnel des Powhatans sur les groupes de Nouvelle-France :

Après avoir longuement étudié la forme et le fonctionnement de la Chefferie powhatan, il est

méthodologique. Il craint (sans en être certain) que le choix d'analyse préférentiellement macroscopique de l'auteur, biaise la réalité ; qu'il favorise *a posteriori* la vision d'un fonctionnement centralisé, là où dans la réalité, c'étaient les logiques locales qui étaient déterminantes. En bref, c'est parce que les entités politiques locales et régionales de l'empire comanche conservaient une souveraineté partielle, voire totale, que les historiens émettent quelques réserves à l'assimiler à un empire proprement dit, et ceux malgré le fait que cette souveraineté était hiérarchisée. Gilles Havard critique également l'inclination qu'ont actuellement les ethnohistoriens nord-américains « à retrouver chez les « autres » des formes culturelles et politiques dont l'Occident n'aurait pas l'apanage ». Le fait est, qu'en adoptant cette propension, les auteurs risquent de se scotomiser, de ne « voir » que certaines choses et pas d'autres, et donc de déformer la réalité. Gilles Havard craint même que la poursuite de cette voie ne mène à une recrudescence de l'ethnocentrisme (c'est-à-dire l'attitude qui consiste à considérer que sa propre culture est clairement supérieure à celle des autres). En usant des concepts tels que l'État ou l'empire pour traiter des Comanches, Pekka Hämäläinen donne aussi l'impression qu'il se force à diminuer l'écart différentiel entre les sociétés occidentales et amérindiennes. On peut se demander si cet effort a encore réellement du sens aujourd'hui, dans la mesure où la notion de relativisme culturel (soit l'idée selon laquelle toutes les cultures se valent et qu'aucune ne peut se prétendre supérieure ou universelle) est maintenant partagée par le plus clair de la communauté scientifique. En d'autres termes, on a plus à prouver aujourd'hui que les cultures amérindiennes ne sont pas inférieures aux cultures occidentales.

Voir HAVARD (Gilles), « Empire indien et rénovation historiographique : à propos de Pekka Hämäläinen... », *op. cit.*, p. 1-6 et GIUDICELLI (Christophe), « Pekka Hämäläinen, *L'Empire comanche*, Toulouse, Anacharsis, 2012, 608 p. ; *El imperio comanche*, Madrid, Editorial Peninsula, 2013, 728 p. », *op. cit.*, pp. 1-6.

161. On considère généralement que seul un système de pur centralisation permet d'assurer un ordre politique homogène. Malgré sa centralisation partielle, le système politique powhatan n'était pas dénué de toute unité et logique interne. Nous y reviendrons ultérieurement, mais les Powhatans parvinrent effectivement à dessiner et à soutenir une politique étrangère commune.

maintenant grand temps de revenir sur le théâtre de la Nouvelle-France. S'il ne saurait être question d'étudier dans le détail l'organisation socio-politico-économique des très nombreuses sociétés amérindiennes occupant la région, nous tâcherons, dans un premier temps, d'en saisir toute la diversité. L'objectif suivant consistera à mettre en relief le caractère particulier du système politique des Powhatans. En clair, il s'agira de montrer qu'il constituait la construction politique de loin la plus sophistiquée de toute l'Amérique du Nord-Est.

2. 1. Des sociétés humaines très diverses :

Le spectre des sociétés humaines était très large dans la Nouvelle-France du début du XVII^e siècle. Schématiquement, on pourrait détecter deux grandes catégories : les bandes et les tribus (ou nations).

Les bandes sont des groupes de petites tailles (entre 4 et 100 individus), qui comprennent une famille élargie ou plusieurs familles élargies apparentées (par la naissance ou le mariage). Elles sont toujours composées de chasseurs-cueilleurs nomades plutôt que d'agriculteurs sédentaires. Les Ojibwés, les Nipissings, les Outaouais, les Abénaquis, les Montagnais (ou Innus), les Malécites et les Algonquins sont quelques-unes de ces populations qui évoluaient en petites bandes mobiles. Il faut savoir que l'effectif des bandes changeaient au fil des saisons. Prenons l'exemple des Algonquins¹⁶². Pendant la saison froide, le manque des ressources disponibles contraignait les bandes à se fractionner en groupes uni- ou multifamiliaux (de 4¹⁶³ à 30 individus) et à se disséminer dans les bois. Ces groupuscules comptaient alors presque entièrement sur les ressources animales pour assurer leur subsistance (caribou, élan, castor...). Au début du printemps, le fort accroissement des vivres disponibles permettait à la bande de se regrouper. Le début des processus de reproduction des poissons leur permettait, en particulier, de vivre dans une relative abondance.

Il importe de préciser que ces dénominations, celles d'Algonquins, d'Outaouais ou d'Ojibwés, doivent être maniées avec précaution. Elles font références à une certaine unité culturelle et linguistique plutôt que politique. Chacune de ces bandes ne vivait évidemment pas dans un isolement total, elles interagissaient avec les bandes voisines, mais elles pouvaient aussi bien être impliquées dans des relations¹⁶⁴ de guerre que d'alliance avec elles, que ces voisins fussent de même

162. Les Algonquins, dont le territoire était séparé de celui des Montagnais par le Saint-Maurice, étaient répartis en une dizaine de petites bandes : celle des Weskarinis (ou Oueskarinis ou Ouaouechkairinis), des Kichesipirinis, des Otagottouemis (ou Otaguottouemins ou Kotakoutouemis), des Kinouchipirinis (ou Kinouchepirinis ou Keinouches), des Matoueskarinis (ou Matououeskarinis ou Matouckairinis), des Onontchataronnons (ou Ononchataronnons ou Arontrataronnons), des Ounchatarounoungas, des Sagnitaouigamas, des Témiscamingues et des Abitibis.

163. Une famille était généralement composée de 4 à 6 personnes.

164. Des relations qui étaient, de surcroît, plus mouvantes que constantes. Cette remarque peut s'appliquer à toutes les

langue ou non. Bref, il n'y avait aucune unité politique parmi les diverses bandes d'une même aire culturelle ou linguistique.

Certains groupes de populations autochtones se dotèrent d'une structure tribale. À cet égard, on pourrait citer les Hurons, les Illinois, les Pétuns, les Neutres, les Miamis ou encore les Ériés et peut-être les Wenronons¹⁶⁵. La tribu diffère de la bande en ce qu'elle est attachée au sol et possède une population plus large (elle rassemble des centaines de personnes, plutôt que des dizaines). En outre, elles possèdent un système clanique. Du fait de leur effectifs plus nombreux, les habitants de la tribu ne sont pas tous apparentés par la naissance ou le mariage. Ceux qui le sont appartiennent au même clan. En fait, il faut concevoir les tribus comme un assemblage de diverses familles étendues non apparentées : les clans. On compte par exemple huit clans chez les Hurons : celui de la Tortue, celui du Loup, celui de l'Ours, du Castor, du Chevreuil, de l'Aigle, du Porc-épic et du Serpent. Précisons bien que les membres d'un même clan sont considérés comme apparentés, quelle que soit la tribu huronne à laquelle ils appartenaient. Ainsi, un membre du clan de l'Ours de la tribu attignaouantans et un membre du clan de l'Ours de la tribu attigdeenongnahacs étaient considérés comme parents. Par ailleurs, les Hurons pratiquaient l'exogamie, c'est-à-dire qu'ils se mariaient en dehors de leur clan. Nous verrons plus tard que les clans constituaient la base de leur organisation politique.

Contrairement aux bandes, certaines tribus parvinrent à s'unir politiquement parlant pour former une confédération (ou ligue). De nouveau, la liste est longue, et reprend en grande partie les noms qui ont été cités à l'instant -, mais les concernant, l'exemple le mieux documenté reste encore une fois celui des Hurons. Avant d'être dispersé par les Iroquois, les Hurons formaient une confédération de quatre tribus occupant l'étroite bande de terre sise entre le lac Simcoe et la Baie Georgienne¹⁶⁶. Ces quatre tribus étaient les Attignaouantans, les Arendarhonons, les Attigdeenongnahacs et les Tahontaenrats.

Dans les années 1600, on remarque que les bandes se concentraient surtout dans la partie septentrionale de la Nouvelle-France, tandis que les latitudes plus basses virent aussi l'essor de tribus. Comment expliquer ces développements divergents ? Qu'est-ce qui fait obstacle au processus de formation tribale dans la partie septentrionale de la Nouvelle-France ? Bruce Trigger suggère que

sociétés amérindiennes, pas uniquement celles qui s'étaient dotée d'une organisation en bandes.

165. Nos connaissances sur les Wenronons sont très fragmentaires. Il est possible qu'ils en soient restés au stade du village.

Voir TRIGGER (Bruce), *Les enfants d'Aataentsic*, op. cit., p. 79.

166. Cette étroite bande de terre ne mesurait pas plus plus d'une cinquantaine de kilomètres d'est en ouest et une trentaine de kilomètres du nord au sud.

les motivations derrière l'établissement des structures tribales sont les mêmes que celles derrière les mouvements de confédéralisations¹⁶⁷. À chaque fois, les groupes s'assignaient comme but la défense contre un ennemi commun et la paix entre tous ses membres. Cette proposition fonctionne parfaitement dans le cas des Hurons. Par des systèmes d'alliances, leurs villages s'étaient progressivement organisés en tribus au cours des temps préhistoriques ; et ces efforts d'unification étaient effectivement nés du désir de mieux lutter contre les Iroquois, alors ennemi commun. Si cette hypothèse a pu être vraie pour les Hurons, elle ne l'est plus lorsque l'on se penche sur les bandes des régions nordiques. Les Algonquins, par exemple, avaient pareillement les Iroquois comme ennemis communs, pour autant ils ne se rassemblèrent jamais derrière une union politique. Sans entrer totalement en désaccord avec l'hypothèse de Trigger, il convient toutefois de la préciser. Le nœud du problème réside dans les conditions environnementales. Pour dire les choses brièvement, la création d'une union politique réclame du temps et de l'effort, or ces bandes évoluaient dans des régions où les conditions environnementales ne leur permettaient pas de produire des excédents alimentaires. C'était leur difficile économie de subsistance qui les empêchaient de se consacrer à des activités politiques. Arrêtons-nous un instant sur le détail des mécanismes. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'il y a un lien de corrélation entre production alimentaire¹⁶⁸ et variation en termes d'organisation socio-politico-économique (bande, tribu, chefferie...). Nous allons voir qu'il est également possible d'ajouter un facteur démographique dans l'équation. Il faut prendre l'environnement comme point de départ. Le fait est simplement que la culture des « trois-sœurs » (le maïs, les courges et les haricots)¹⁶⁹ devient difficile au nord de la Huronnie¹⁷⁰ en raison des climats plus froids et de la saison de croissance plus courte qui y prévalaient. Par conséquent, les habitants des latitudes les plus hautes de Nouvelle-France n'eurent d'autres solutions que de conserver leur mode de vie de chasseurs-cueilleurs nomade ; à cause du potentiel agricole extrêmement limité de leurs terres. La recherche montre que la plupart des populations pourvues de terres potentiellement cultivables finissent, après un délai plus ou moins

167. ENGELBRECHT (William), « New York Political Development » dans (Dir.) FITZHUGH (William W.), *Cultures in Contact...*, *op. cit.*, p. 175.

168. Dans nos propos, la production alimentaire ne concerne que la production végétale, car les Amérindiens d'Amérique du Nord-Est ne passèrent jamais à la domestication des animaux (pour ce qui est de la période des pré-contacts).

169. On parle parfois de « trinité mexicaine » car deux de ces cultures - le maïs et les haricots - sont originaires du Mexique. Le maïs se serait d'abord répandu dans le sud des États-Unis (entre l'an 1 et l'an 200 de notre ère) et n'aurait atteint le Nord-Est de l'Amérique qu'après l'an 900. Quant aux haricots, ils arrivèrent dans cette même région vers l'an 1100. Certaines plantes locales continuèrent d'être cultivées en sus de la trinité mexicaine, en particulier la courge, et de manière secondaire le tournesol (pour ses graines riches en huile) et la gourde (qui pourvoyait les Amérindiens en petits récipients et en graines comestibles).

Voir DIAMOND (Jared), *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Gallimard, 2000 [1997 pour l'édition originale], Paris, p. 224.

170. TRIGGER (Bruce), *Les enfants d'Ataentsic*, *op. cit.*, p. 13.

long, par passer à la production végétale¹⁷¹. C'est exactement ce qui s'est passé pour les peuples de Nouvelle-France méridionale où l'agriculture finit par éclipser les autres activités de subsistance, telles que la pêche, la chasse et la cueillette de plantes sauvages, de fruits de mer et de crustacés¹⁷². Assez logiquement, cette intensification de l'économie agricole s'accompagna d'une conversion à un mode de vie semi-sédentaire. Les sociétés productrices de vivres agricoles connurent une hausse très nette de leur apport nutritionnel, « car la domestication des plantes produit plus de calories comestibles par arpent que la chasse et la cueillette »¹⁷³. Cette hausse provoqua à son tour une forte croissance démographique. Si le lien entre production alimentaire et démographie ressort ici clairement, il reste à savoir comment une bande tend à passer à une forme tribale avec l'augmentation de sa production. Ce qu'il faut ajouter, c'est que la production végétale permit aux sociétés agricoles de générer des excédents alimentaires. C'est un point absolument essentiel, dans la mesure où ces surplus vont permettre à ceux qui les ont constitués de consacrer une partie de leur temps à des activités de non-subsistance, telle que la politique, la religion ou l'économie. Ce n'est pas le cas quand on monte vers le nord, où les populations de chasseurs-cueilleurs doivent consacrer toute leur énergie à la recherche de nourriture. Chez les Powhatans, cette capacité à constituer des stocks de vivres avait atteint des points tels qu'il était même devenu possible à une fraction de la population d'être entièrement dispenser des activités de subsistance. Outre le *mamanatowick*, les prêtres et peut-être les *weroances*, se consacraient ainsi entièrement à leurs activités respectives¹⁷⁴.

En définitive, ce sont surtout des barrières d'ordres environnementales qui empêchèrent les processus de formation tribale de se déclencher en Nouvelle-France septentrionale. Si on parle en termes généraux, on peut dire que la Nouvelle-France n'était organisée qu'en bandes et en tribus – du moins jusqu'à la date de 1649 et l'amorce des guerres iroquoises. Dans *Le Middle Ground*,

171. En vérité, il est un peu excessif de prétendre, comme on vient de le faire à l'instant, que c'était l'absence de terres cultivables qui contraignait les hommes à nomadiser. Sur certains territoires particulièrement riches en ressources naturelles, des chasseurs-cueilleurs ont pu se sédentariser sans jamais passer à la production agricole, et ceux malgré la forte disponibilité de sols arables. Les Kwakiutl, les Nootka et les Tlingit de l'actuelle Colombie-Britannique ont ainsi pu, grâce à l'exploitation des eaux richement poissonneuses de leurs rivières, s'attacher à la terre sans jamais la cultiver. Néanmoins, le résultat prédominant n'est pas celui-là ; mais bien celui d'un passage de la vie de chasseurs-cueilleurs nomade à celle d'agriculteur sédentaire.

Voir DIAMOND (Jared), *De l'inégalité parmi les sociétés*, op. cit., p. 406.

172. Néanmoins, jamais aucune société agricole d'Amérique du Nord-Est ne bascula entièrement vers une économie « pure », c'est-à-dire fondée exclusivement sur la production végétale. Quelque soit le peuple considéré, son économie restait mixte – ou hybride –, c'est-à-dire que ses membres continuaient à avoir recours aux aliments sauvages (fruits de mer, poissons, oiseaux, fruits à écale...). Cette économie hybride leur conférait certains avantages nutritionnels, car leur régime alimentaire était rarement déficitaire en protéine ou en glucide. À l'inverse, celui des chasseur-cueilleurs nordiques était parfois excessif en protéine et insuffisant en glucide, ce qui pouvait s'avérer dangereux pour la santé (en particulier pour celle des femmes enceintes) et entraîner des maladies telles que l'acidocétose.

173. DIAMOND (Jared), *De l'inégalité parmi les sociétés*, op. cit., p. 161.

174. TURNER (E. Randolph), « Socio-Political Organization within the Powhatan Chiefdom... » dans (Dir.) FITZHUGH (William W.), *Cultures in Contact...*, op. cit., p. 207.

Richard White insiste bien sur le fait que les tribus se sont désintégrées en entités politiques plus petites, les villages, lorsqu'elles furent submergées par les Cinq-Nations. Certes, les désignations tribales peuvent continuer à être utilisées, car les habitants du Pays-d'en-Haut restèrent familiers à l'idée de nation longtemps après les dispersements. Un même sentiment d'appartenance, perpétué par le partage d'une langue, d'une religion ou encore de coutumes communes unissait toujours les groupes diasporés. Néanmoins, elles doivent être maniées avec précaution pour au-moins deux raisons. Premièrement, les distinctions ethniques tendent parfois à disparaître, ou tout au-moins à s'effriter, au fur et à mesure des fusions de populations. Par exemple, nous avons vu qu'un certain nombre de Pétuns et de Hurons se rassemblèrent pour former la « nouvelle » nation des Pétuns-Hurons. Deuxièmement, il importe dorénavant de considérer ce concept de nation exclusivement dans sa dimension culturelle, et non plus politique. Pour résumer, la guerre, la famine et la maladie désorganisèrent ou simplifièrent l'organisation politique des sociétés amérindiennes du Pays-d'en-Haut. Les tribus, en tant qu'entités politiques nationales, disparurent en même temps que l'ancien monde, et il en est de même pour le maillon confédératif¹⁷⁵. Ainsi, un seul niveau d'autorité avait survécu aux dispersements, celui du village, avec cette conséquence que les divers établissements d'une même nation menaient des politiques indépendantes. Traditionnellement, la culture politique amérindienne laissait déjà une place importante, voire une quasi-indépendance, aux entités locales, et cela bien avant le début des dispersements. Cependant, l'existence d'un échelon tribal permettait auparavant d'assurer une certaine cohésion politique entre les nombreux villages d'une même nation. En disparaissant¹⁷⁶, ce maillon supprima la seule autorité nationale qui aurait été en mesure d'assurer l'harmonisation des politiques de la nation. Il conviendra de garder à l'esprit que c'était donc le village, et non plus la tribu, qui constituait l'organisation politique incontournable au Pays-d'en-Haut dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

3. 2. Des organisations socio-politiques plus ou moins complexes :

La gamme des sociétés humaines en Nouvelle-France était donc très large, mais elles manquaient toutes de complexité politique et sociale, surtout en comparaison des Powhatans, et cela avant même leur désarticulation par les incursions iroquoises. Avant toute chose, précisons qu'une société « complexe » correspond, dans nos propos, à une société socialement stratifiée et politiquement hiérarchisée.

175. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, op. cit., p. 52, 53.

176. Il est peut-être exagéré de dire que les nations et les confédérations avaient complètement disparues (d'un point de vue politique). Ces ensembles existaient toujours, mais ils n'étaient plus, « finalement que de vagues réunions de villages ».

Voir WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, op. cit., p. 53.

Commençons par consacrer quelques lignes au système social des peuples que nous étudions. Là encore, les Powhatans se distinguaient assez sensiblement de leurs voisins de Nouvelle-France, car leur société avait connu un processus de stratification. En réalité, les sociétés humaines sont toutes stratifiées même les plus simples, en l'occurrence, celles de Nouvelle-France parce qu'elles présentent toutes des inégalités sociales.

Les bandes et les tribus sont souvent qualifiées d'« égalitaires », car les différences entre les membres, à part l'âge et le sexe, tendent à être éphémères. Par exemple, aucun membre ne saurait se doter d'une richesse ou d'un pouvoir disproportionné par rapport au reste du groupe¹⁷⁷. Seulement, si ces sociétés approchent l'égalité sociale, elles ne l'atteignent pas. D'où proviennent alors les inégalités entre les individus ? Comme les chefferies, les bandes et les tribus avaient elles aussi généré des statuts sociaux. Par exemple, des hommes pouvaient accéder au statut de guerrier remarquable par leurs prouesses militaires, quand d'autres pouvaient atteindre celui de chef par leur charisme, et d'autres encore celui de chaman par leur intelligence. Ces positions permettaient à ceux qui les exerçaient de jouir d'un certain prestige. Il y avait donc des distinctions, des inégalités, non pas en termes de pouvoir ou de richesse, mais en termes de prestiges entre les individus. Fondamentalement, ce qui distinguait ces sociétés des Powhatans, c'était que leurs constructions sociales étaient fondées, non pas sur l'absence de toute stratifications sociale, mais sur l'absence de toute stratification sociale formelle.

La société powhatan s'organisait donc selon une stratification strictement définie en rangs¹⁷⁸ supérieurs et inférieurs. Mais ici, les clivages étaient moins basés sur le prestige que sur la parenté. Comme les sociétés tribales, la société powhatan consistait en un ensemble de lignées héréditaires. Cependant, tandis que les clans tribaux étaient tous de rang égal, dans la Chefferie, tous les membres de la lignée du *mamanatowick* occupaient le sommet de l'organisation sociale. Le rang inférieur était constitué des familles des hommes ou des femmes, qui avaient acquis le titre de *weroance* (ou de *weroansqua*). Enfin, la base de leur organisation était constituée de tous ceux qui n'avaient aucun lien de parenté avec un chef. Pour résumé, on pourrait dire qu'il y avait trois groupes de statuts différents : celui de *mamanatowick*, celui de *weroance* et celui de non-chef. Ce dernier était en outre divisé en prêtres et chamanes, en conseillers et guerriers distingués, et finalement en gens ordinaire. On remarquera que les couches supérieures de la société powhatan

177. L'économie des bandes et des tribus reposait sur les échanges réciproques. Or, le mécanisme du contre-don empêchait les inégalités, en termes de richesse, de croître au-sein des sociétés humaines. De la même manière, les inégalités de pouvoir politique étaient quasiment inexistantes, car le recours à la contrainte et aux actes brutaux étaient contraire à leur logique culturelle.

178. Si nous employons le terme de « rang » pour désigner les groupes de statuts présents dans la société powhatan, et non celui de « classe », c'est parce que les catégories n'étaient pas fondées sur des valeurs de richesses.

s'étaient accaparées les tâches politiques. Pour le dire autrement, l'élite sociale se confondait avec l'élite politique.

Outre le fait qu'elle s'était davantage stratifiée, la société powhatan différait des bandes et des tribus par sa relative immobilité sociale. Traditionnellement, les statuts avaient tendance à être héréditaires : c'était certain pour celui de chef (*mamanatowick* et *weroance*), vraisemblable pour celui de prêtre et plausible pour celui de conseiller¹⁷⁹. Dans la pratique, les règles étaient souvent flexibles, car ceux qui ne bénéficiaient pas du lien de parenté approprié pouvaient parfois s'élever, par le biais de ses mérites personnels. Regardons de plus près les statuts de *mamanatowick* et de *weroance*. Lorsque le pouvoir était transmis de manière héréditaire, il passait par la voie matrilinéaire. Conformément à ce principe, Wahunsenacawh reçut sa charge de sa mère et la légua à Opichapam, le plus âgé de ses frères cadets. Soulignons bien, que la position de chef de district pouvait aussi être reçue en héritage, y compris lorsque les acteurs impliqués n'entretenaient pas de lien de parenté avec le chef suprême. Un exemple nous est donné avec la *weroansqua* des Appamattucks. Opossunoquonuske hérita, par son frère, de ce district, sans qu'il n'y ait effectivement de liens de parenté entre eux et le *mamanatowick*¹⁸⁰. Si cette pratique ne constituait pas la norme, un *mamanatowick* ou un *weroance* pouvait parfois placer l'un de ses proches, qu'il lui soit apparenté ou non, à la tête d'un district ou d'un village. On dit alors que le statut ou, au moins la position, fut gagnée. Wahunsenacawh avait ainsi placé plusieurs de ses fils, Pochins, Parahunt et Tatahcoops, à la tête des districts de Kecoughtan, de Powhatan et de Quiyoughcohannock¹⁸¹. Si les leaders powhatans avaient autorité pour désigner des chefs subalternes, ils devaient, au préalable, s'assurer que le candidat possédait les qualifications requises pour assumer correctement une telle position politique. Ce mode d'accès témoigne d'un certain attachement de la société powhatan à une culture méritocratique. Pour accéder, ou conserver, son statut et son autorité, un chef devait montrer certaines qualités. La société powhatan, et les sociétés amérindiennes en générale, accordaient une grande importance aux qualités d'orateur et de médiateur des chefs. En ce sens les chefs amérindiens étaient souvent des figures très charismatiques. En outre, ils devaient avoir acquis un certain savoir (en termes d'écologie, de médecine...). Les Powhatans attendaient aussi de la part de leurs chefs qu'ils aient prouvé leur valeur au combat. La générosité, enfin, faisait aussi partie de ces vertus essentielles qu'on s'attendait à retrouver chez un chef. Nous l'avons déjà souligné, les leaders des cultures amérindiennes tiraient leur autorité de l'accumulation et de la redistribution de certaines ressources (cuivre, perles...). Les chefs powhatans n'échappaient pas à

179. TURNER (E. Randolph), « Socio-Political Organization within the Powhatan Chiefdom and the Effects of European Contact, A. D. 1607-1646 » dans (Dir.) FITZHUGH (William W.), *Cultures in Contact...*, op. cit., p. 204.

180. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, op. cit., p. 24.

181. TURNER (E. Randolph), « Socio-Political Organization within the Powhatan Chiefdom and the Effects of European Contact, A. D. 1607-1646 » dans (Dir.) FITZHUGH (William W.), *Cultures in Contact...*, op. cit., p. 197.

cette règle et devaient faire preuve de munificence s'ils voulaient accéder ou conserver leur statut. Précisons que les chefs pouvaient déposer leurs sous-chefs et le remplacer par d'autres prétendants lorsqu'ils estimaient qu'ils s'étaient discrédités. En effet, un chef était nommé à vie, mais il pouvait être libéré de ses obligations en cas de maladie ou de déshonneur (s'ils avaient accumulé les défaites militaires, si leur comportement n'était plus conforme aux idéaux powhatan...). En somme, lorsqu'il ne possédait plus un certain crédit au-sein de sa hiérarchie. Il est beaucoup plus difficile de trouver des exemples de fils succédant à leurs pères au rang de chef ou de chamane dans les bandes et les simples sociétés tribales ; car la conception commune était que les status devaient se gagner, et non s'hériter. En somme, elle était l'exacte opposée de celle qui prévalait chez les Powhatans. Les chefs hurons, les chamanes ojibwés ne devaient ainsi leur statut qu'à leur seul mérite. Ici aussi il restait révocable, c'est-à-dire que le risque de régression sociale était toujours plausible si les conduites n'étaient plus approuvées par le plus grand nombre.

Chez les Powhatans, l'accès à la sphère politique était donc limité à quelques individus (car les postes politiques étaient le plus souvent assumés à titre héréditaire). Inversement, il était totalement impossible de limiter le nombre de personnes capables d'exercer le pouvoir dans les bandes et les tribus. Tous ceux qui possédaient certaines qualités pouvaient acquérir le titre de chef. C'est pourquoi, les concernant, on parle d'autorités informelles. En outre, les tribus partageaient avec les bandes une organisation horizontale du pouvoir. Dans ce modèle, les décideurs politiques étaient tous égaux entre eux. La situation de leurs homologues powhatans étaient exactement l'inverse de la leur, car certains individus pouvaient se prévaloir d'une supériorité sur le plan hiérarchique. Ainsi, on rappelle que les *weroances* de village étaient hiérarchiquement inférieurs aux chefs de districts, qui étaient eux-mêmes inféodés au *mamanatowick*. La société powhatan se distinguait donc des sociétés plus septentrionales par le plus haut degré de hiérarchisation de son organisation politique. Cette particularité des constructions politiques septentrionales est véritablement impactante, car sans hiérarchisation, la prise de décision repose inévitablement sur le principe du consensus. Ce mode de décision n'était évidemment pas sans poser problème, mais nous y reviendrons plus longuement dans le chapitre suivant.

Enfin, les Powhatans différaient des bandes et des tribus à un autre titre. Au risque de nous répéter, réinsistons sur le fait que leurs chefs n'étaient que moyennement puissants. À travers les pages qui précèdent, on aura deviné, sans doute, que les dirigeants politiques en Nouvelle-France n'étaient que des pseudo-autorités, des autorités impuissantes.

Censément, les bandes et les tribus présentaient une organisation socio-politique beaucoup moins

complexe qu'une chefferie. Toutefois, ce genre de typologie peut rester assez contestable, surtout parce qu'elle ne prend pas en compte les stratégies d'alliances politiques qui se sont nouées entre un certain nombre de tribus et qui aboutirent à la création d'unions qui peuvent être très puissantes. La Confédération huronne est un bon exemple, mais on en a d'autres (la Ligue iroquoise, la Confédération comanche...).

Il nous faut donc comparer la Chefferie powhatan et les tribus ayant inventé une structure confédérale (Hurons, Iroquois...). D'ores et déjà, on peut dire que les confédérations amérindiennes de l'Est de l'Amérique du Nord, même les plus sophistiquées, n'atteignirent jamais le niveau de puissance de la Chefferie Powhatan. Il serait maintenant intéressant d'essayer d'expliquer d'où proviennent ces disparités en termes de puissances ? Une bonne partie de l'explication résiderait dans la notion de transfert de souveraineté.

2. 3. Un monde de souveraineté autochtone :

Le point de départ de notre discussion est l'idée que la Nouvelle-France était un monde de souverainetés autochtones. Affirmer d'une bande ou d'une tribu qu'elle est souveraine signifie qu'on ne trouve au-dessus d'elle aucune autorité. Certes, ces souverainetés étaient parfois reliées par des unions politiques de grandes envergures, les confédérations, mais s'il y a bien un terme qui caractérise au mieux leur fonctionnement, c'est celui de « lâche », tant les tribus membres gardaient entière leur indépendance. Pour le dire autrement, les efforts de confédéralisations ne furent jamais accompagnés d'un transfert de souveraineté des entités tribales vers l'échelon confédéral.

La situation en Virginie Tidewater était très différente. Nous avons vu que les Powhatans avaient inventé une structure partiellement centralisée. Concrètement, cela signifie que les villages et les tribus se comportaient souvent en unités politiques quasi-indépendantes, qui prenaient des décisions, de manière autonome, sur des sujets locaux ou régionaux. Le niveau central gisait, quant à lui, les affaires nationales, c'est-à-dire celles d'intérêts générales. En somme, la souveraineté était partagée entre les tribus et le chef suprême. Dès lors, la question est de savoir pourquoi est-ce que les tribus de Nouvelle-France, notamment huronnes, ont créé une union politique sans jamais concéder une partie de leur souveraineté ?

Pour répondre à cette question, nous nous devons d'insister encore sur la fonction première derrière l'établissement de ces confédérations. Leur but était avant tout de lutter contre un ennemi commun et de prévenir les conflits, c'est-à-dire de garantir la paix, entre tous ses adhérents. Jamais elles

n'avaient ambitionné de devenir des autorités centrales. Elles étaient non pas fondées sur l'intégration, mais sur la coopération inter-tribale. Or, ce mode de fonctionnement ne nécessitait pas la concession de parcelles de souveraineté. Pour autant, il serait erroné de penser que l'échelon confédéral était une création inutile. Prenons l'exemple des Hurons, habituellement le conseil de la confédération se réunissait une fois par an - généralement au printemps -, cette entité servait surtout à raviver les amitiés entre les tribus-membres et à solutionner des différends inter-tribaux susceptibles de nuire à la Ligue (en organisant des festivités, des parties de crosses et des cérémonies...)¹⁸².

La Chefferie powhatan s'était moins formée par agglomérat volontaire de tribus que par conquête pure et simple. Nous avons vu que l'usage de la force, ou la menace de son emploi, avait joué un rôle prédominant dans l'expansion de la Chefferie. Ce qu'il faut intégrer, c'est qu'une situation de soumission produit elle-même un transfert de souveraineté (du vaincu vers le vainqueur). Ces transferts peuvent être plus ou moins complets, selon que l'entité dominante utilise ou non les élites locales. Au moment des premiers contacts, la Chefferie powhatan avait adopté un mode de gestion qui n'était pas du tout autoritaire ; en clair, Wahunsenacawh échangeait et dialoguait avec ses *veroances*. Le transfert de souveraineté était donc existant bien qu'incomplet.

Pour résumer, en Nouvelle-France, les unions politiques résultaient de fusions volontaires, qui furent elles-mêmes opérées sous la menace d'être détruites par une force extérieure, alors que la formation de la Chefferie powhatan fut le fait de conquêtes. Ce sont ces différences en termes de constitution qui expliquent pourquoi les souverainetés étaient reliées plutôt que partagées en Nouvelle-France. Tâchons maintenant de répondre à la question que nous énoncions quelques lignes plus haut : comment expliquer la prépondérance powhatan en terme de puissance ? En fait, le non-transfert de souveraineté ne peut manquer d'avoir sur le plan politique des conséquences majeures, conséquences que nous examinerons dans un chapitre troisième, mais ce sont elles qui rendaient les ligues moyennement puissantes.

Chapitre 2 - Conclusion :

Sur le plan de l'organisation sociale comme sur le plan de l'organisation politique, les sociétés amérindiennes couvraient toute la gamme des possibles. Tandis que la Nouvelle-France avait les sociétés les plus simples et les plus égalitaires, la Virginie Tidewater vit émerger quelque chose de plus complexe. Dans ce chapitre, nous avons cherché à rendre compte que les Powhatans

182. TRIGGER (Bruce), *Les enfants d'Aataentsic, op. cit.*, p. 41.

atteignirent des sommets inégalés en termes de centralisation politique et de stratification sociale. Mais en quoi est-il important - pour notre sujet - de savoir que les sociétés amérindiennes d'Amérique du Nord-Est n'étaient pas toutes pareillement sophistiquées ? Nous allons maintenant tâcher de montrer que ces différences organisationnelles impactèrent les relations euro-amérindiens, que ce soit en bien ou en mal.

Tableau récapitulatif

	Nouvelle-France		Virginie Tidewater
	<i>Bande</i>	<i>Tribu</i>	<i>Chefferie</i>
SYSTÈME POLITIQUE			
Hiérarchisé	non	non	oui
Décision	collective	collective	partiellement centralisée
Pouvoir coercitif	non	non	oui, en certaines occasions
SYSTÈME SOCIAL			
Formellement stratifié	non	non	oui
Critère qui hiérarchise les groupes sociaux	le prestige	le prestige	la parenté
Mobilité sociale	possible	possible	faible
Indicateurs de statut	non	non	oui (biens de luxe)
ÉCONOMIE			
Production végétale	non	oui	oui
Division du travail	non	non	oui

DEUXIÈME PARTIE

DES COMPORTEMENTS FAÇONNÉS PAR LES TEMPS ET L'EXPÉRIENCE

Dans un premier chapitre, nous étudierons comment les différences conjoncturelles et organisationnelles, que nous aurons tour à tour mis en évidence au cours des deux premiers chapitres, impactèrent les relations euro-amérindiennes, que ce soit en bien ou en mal.

Le dernier point que nous souhaiterions aborder concerne l'Irlande. À partir des années 1560, les Anglais modifient de manière spectaculaire leurs relations avec les Irlandais. Ce changement d'attitude est un élément des plus importants, dans la mesure où ses implications seront largement visibles au moment de la colonisation de l'Est de l'Amérique du Nord par la Couronne d'Angleterre.

Chapitre 3

Des attitudes affaires de pragmatisme plus que de conviction

Nous en arrivons enfin, avec ce chapitre à la question centrale de notre travail Elle peut se poser ainsi : en quoi ces disparités conjoncturelles et organisationnelles que nous avons mis en évidence impactèrent les relations euro-amérindiennes ?

Notre thèse est la suivante : seuls les Powhatans étaient en mesure de sérieusement contrecarrer les projets de conquête des Anglais. En effet, pour être véritablement efficace, une lutte contre un empire a besoin d'unité dans la décision et d'unité dans le commandement. Clairement, les sociétés amérindiennes de Nouvelle-France n'avaient pas développé un *modus operandi* capable de répondre à ces exigences. Bien évidemment, ces différences en termes de capacité ne furent pas sans répercussions sur leurs interactions avec les colonisateurs. De surcroît, ils étaient confrontés à une géographie du pouvoir extrêmement différente.

I. La capacité à formuler une politique extérieure commune et à agir collectivement :

1. 1. Les freins à l'apparition d'une véritable contestation :

Précédemment, nous nous sommes entendu sur le fait que la partie septentrionale de la Nouvelle-France était une région marquée par l'absence de grandes unités politiques. Les multiples bandes qui parcouraient ce territoire n'avaient que des liens ténus les unes avec les autres. Difficile, dans ces conditions, de lutter contre la présence des Français - ou de celle des Iroquois d'ailleurs. Certes, à y regarder de plus près, des amorces de tribalisation peuvent être mis en exergue. En effet, les contacts avec les Français, et surtout l'intensification des échanges, poussèrent certaines bandes à s'organiser en tribu. Cependant, s'ils commencent à poindre, ces phénomènes restaient encore amplement limités au XVII^e siècle. Plus tard, en revanche, les « populations algonquiennes se regrouperont à proximité des postes de traite pour établir des relations économiques privilégiées avec les commerçants. Les bandes entretiendront désormais entre elles des rapports non plus saisonniers mais permanents »¹⁸³. En somme, le commerce des fourrures réorientera leur mobilité et entraînera leur tribalisation.

183. VIAU (Roland), *Enfants du néant et mangeurs d'âmes : guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*, Boréal, Montréal, 2000 [1997 pour l'édition originale], p. 64.

Plus au sud, nombre de tribus réussirent à s'unir en immenses confédérations, mais elles restèrent toujours totalement indépendante de l'échelon confédéral. On en revient à cette fameuse question du transfert - ou de perte - de souveraineté. Pour le formuler clairement, chaque unité confédérée restait souveraine. Affirmer de ces membres qu'ils sont souverains signifie qu'on ne trouve au-dessus d'eux aucune autorité. Autrement dit, une confédération est une association de membres souverains, mais elle n'a pas, elle-même, la souveraineté. Ce principe comporte un corollaire immédiat ; que la prise de décision repose sur le principe du consensus. En clair, aucun membre ne pouvait se voir imposer une règle sauf s'il y consentait lui-même, s'il y adhérait.

Dans la pratique, le consensus est un type de fonctionnement décisionnel qui conduit souvent à des blocages. En effet, plus les chefs sont nombreux, plus il est difficile d'en dégager un. Or, les confédérations amérindiennes étaient indéniablement composées d'une mosaïque d'autorités locales. Revenons sur l'exemple des Hurons ; les quatre tribus huronnes, les Attignaouantans, les Arendarhonons, les Attigeeenongnahacs et les Tahontaenrats, revêtaient toute un corps politique assez semblable. À l'intérieur de chacune d'elle, on trouvait un ensemble de village, et chaque village comptait plusieurs segments de clan, c'est-à-dire un ensemble de « familles matriarcales¹⁸⁴ qui habitaient dans un même endroit et se réclamaient d'une même ancêtre maternelle ». Ces segments étaient dirigés par deux chefs ; « l'un s'occupait des affaires civiles et veillait au maintien de l'ordre. L'autre, le chef de guerre, s'occupait exclusivement des questions guerrières »¹⁸⁵. Comme dans le cadre de la Chefferie powhatan, des conseils de grande envergure se réunissaient à chaque échelon de l'organisation politique (au niveau du village, de la tribu et de la confédération¹⁸⁶). Le conseil villageois réunissait les chefs civils de tous les segments de clans du village. Précisons au passage que les anciens du village participaient aussi à ces assemblées. Le conseil tribal était quant à lui composé des dirigeants civils de tous les villages de la tribu. Pour terminer, le conseil confédéral était formé de tous les chefs civils du pays huron¹⁸⁷.

Certainement, l'existence d'un conseil inter-tribal permettait une forme minimale de cohésion en terme de politique extérieure. Mais, on peut raisonnablement douter qu'il permettait aux Hurons de définir une politique extérieure commune qui soit à la fois forte et ambitieuse ; et cela même à cause de la nécessité de former un consensus, et du nombre extrêmement important des participants.

Outre la Huronnie, l'Iroquoisie était aussi et indéniablement un monde de souveraineté tribale.

184. Les Hurons formaient une société matriarcale, ce qui signifie que l'identité était transmise par les femmes. L'appartenance au clan était transmis de la mère à l'enfant.

185. TRIGGER (Bruce), *Les enfants d'Aataentsic, op. cit.*, p. 36, 37.

186. TRIGGER (Bruce), *Les enfants d'Aataentsic, op. cit.*, p. 39, 40.

187. On remarquera que c'était toujours les mêmes acteurs qui intervenaient au-sein des processus décisionnels.

Jamais son maillon confédéral ne fut doté d'un pouvoir souverain, pourtant elle réussit mieux que son homologue huron à mettre en place des politiques unifiées. Nous avons jusqu'à présent parlé en termes généraux, comme si toutes les sociétés rangées dans la même catégorie étaient identiques. Ce n'était évidemment pas le cas, et la Ligue des Cinq-Nations peut apparaître comme la plus structurée des confédérations amérindiennes. Il ne paraît donc pas incongru de lui consacrer quelques lignes, bien qu'elle sorte des cadres stricts de notre étude¹⁸⁸.

Les Iroquois et les Hurons présentaient bien des similitudes sur de nombreux aspects de leurs organisations sociales et politiques. Les deux disposaient d'un système clanique divisé en huit clans¹⁸⁹ ; et tous deux avaient désigné deux chefs pour les conduire. L'un, le chef civil, s'occupait des affaires courantes tandis que l'autre, le chef de guerre, s'occupait exclusivement des questions guerrières. C'était aux mères de clans (*ikotiá:ner*) qu'incombaient la responsabilité de choisir les nouveaux chefs, ou de les destituer. Chaque chef civil (*roiá:ner*) était chargé de représenter son clan au-sein du conseil tribal, et sa nation au-sein du Grand conseil des Haudenosaunee¹⁹⁰. Les nations comptaient un nombre différent de *rotiá:ner* : les Agniers et les Onneiouts en avaient neuf, les Onontagués en avaient quatorze, les Goyogois dix et les Tsonnontouans huit. Au total, le conseil confédéral réunissait donc cinquante chefs. Si, comme chez les Hurons, le nombre des participants était important, les Iroquois surent élaborer une méthodologie de prise de décision qui facilitait l'adoption d'un consensus. Lors des séances du conseil confédéral, l'assemblée se séparait en trois groupes. Le premier était composé des chefs Tsonnontouans et Agniers (les « vieux frères »), le second des chefs Goyogois et Onneiouts (les « jeunes frères ») et le troisième des chefs Onontagués (les « gardiens du feu »). Les chefs Tsonnontouans et Agniers fixaient la question à débattre puis la transmettait aux chefs Onneiouts et Goyogois. Après en avoir délibéré entre eux, les « jeunes frères » formulaient une proposition qu'ils renvoyaient aux chefs des nations

188. Le cœur de leur territoire était situé à l'extérieur de la Nouvelle-France ; plus précisément à l'est du lac Érié et au sud du lac Ontario, jusqu'à la vallée de la Mohawk à l'Est.

Les Agniers (ou Mohawks ou *Kanien'kehá:ka*) étaient considérés comme les « Gardiens de la Porte de l'Est ». Ils partageaient avec les Tsonnontouans (ou Sénécas ou *Shotinontowane'á:ka*) la responsabilité de garder les marges du territoire de la Confédération. En raison de leur position stratégique à l'est, les Agniers furent la première des nations iroquoise à établir des relations diplomatiques et économiques avec les Européens. Les nations Goyogoin (ou Cayuga ou *Kaion'kehá:ka*) et Onneiout (ou Oneida ou *Oneniote'á:ka*) étaient appelées « jeunes frères » au sein du Grand conseil haudenosaunee. Ils semblent avoir été responsable des relations avec les Amérindiens établis au sud de la Confédération. Les Onontagués (ou Onondagas ou *Ononta'kehá:ka*) étaient appelés les « Gardiens du feu ». Leurs villages étaient situés au centre du territoire confédératif. Le conseil de la confédération se tenait dans leur village le plus peuplé : Onondaga.

189. On trouvait le clan de l'Ours, du Loup, du Cerf, de la Tortue, de l'Anguille, du Castor, de la Bécasse et de l'Aigle chez les Iroquois. Chaque nation était composée d'un nombre différent de clans. Par exemple, les Agniers et les Onneiouts étaient à proprement parlé composés du clan du Loup, de l'Ours et de la Tortue.

190. Les Iroquois se nommaient eux-mêmes Haudenosaunee, ce qui signifie le « Peuple des maisons longues ». Ce nom fait référence à leurs habitations. En effet, les Iroquois vivaient dans de longues maisons qui mesurait d'une dizaine à quelques soixante mètres. Il s'agissait de bâtiments rectangulaires très allongés qui abritaient plusieurs familles du même clan. Le terme « Haudenosaunee » est analogue au mot « Wendat », nom que se donnaient les Hurons.

Tsonnontouan et Agnier pour qu'ils puissent l'examiner à leur tour. De tels allers et retours se poursuivent tant qu'il existait un désaccord entre les deux parties. Quand les chefs Tsonnontouans-Agniers et Onneiouts-Goyogoins parvenaient à un accord, la décision était présentée aux « gardiens du feu », qui la validait ou l'infirmait. En cas de rejet, les chefs Onontagués émettaient une nouvelle proposition qu'ils renvoyaient aux « vieux frères ». Le mouvement de va-et-vient reprenait alors jusqu'à ce qu'un accord soit finalement trouvé entre les trois partis.

Grâce à son fonctionnement particulier, la Confédération iroquoise réussit mieux que sa voisine huronne à se rassembler derrière des politiques unifiées. Il lui permit aussi de mettre sur pied d'importantes campagnes militaires et d'écraser les communautés indigènes de Nouvelle-France. Toutefois, cette particularité de leur organisation politique ne saurait expliquer à elle-seule leur accession à la domination. Il convient de prendre d'autres facteurs en considération. L'un d'entre eux consiste en la possession d'armes à feu. À y regarder de plus près, les Iroquois étaient victorieux à l'Ouest mais vulnérables à l'Est et au Sud. Leur situation devint même extrêmement précaire au mitant du XVII^e siècle. Les groupes de ces régions, en particulier les Mahicans¹⁹¹, les Sokokis¹⁹² et les Andastes, purent acquérir des fusils, beaucoup plus que les tribus alliées des Français. Grâce à eux, ils préservèrent leur indépendance et leur territoire jusque dans les années 1675-1677, date à laquelle ils furent finalement défaits par les colons anglais et leurs alliés indiens¹⁹³. À coup sûr, l'absence de missionnaires parmi ces groupes fut aussi tout à leur avantage. Disons simplement que la destruction rapide de la Huronnie n'était pas uniquement dû à la supériorité politique et militaire des Iroquois. La présence des Jésuites instaura, chez les Hurons, un climat de dissension qui favorisa à son tour l'apparition de factions plus ou moins disposées envers les Français et leur religion. Est-il besoin de préciser que ces conflits internes facilitèrent du même coup aux Cinq-Nations leur conquête ? Bref, si les Iroquois portèrent le coup fatal à la Confédération huronne, ils ne furent néanmoins pas à l'origine de leur déclin.

Par ailleurs, sans être une pure fiction, il importe toutefois de nuancer cette homogénéité des politiques invoquée quelques lignes plus haut. En réalité, les Iroquois arrivèrent rarement à se rassembler derrière des politiques unifiées de guerre ou de paix. Une étude plus attentive suggère que leurs opérations militaires massives étaient moins pan-tribales que bi- ou multi-tribales. Par exemple, les guerres iroquoises furent surtout l'affaire des Tsonnontouans et des Agniers. À plusieurs reprises, les Onontagués, les Goyogoins et les Onneiouts avaient déclaré qu'ils étaient prêts à vivre en paix avec les Hurons. En mars 1649, ce sont donc les Tsonnontouans et les Agniers qui portèrent le coup fatal à la Confédération huronne. En décembre de la même année, ils

191. Les Mahicans vivaient dans les environs de la ville moderne d'Albany, le long de la rivière Hudson.

192. Le territoire des Sokokis se situait sur la haute vallée du Connecticut.

193. JENNINGS (Francis), *The Ambiguous Iroquois Empire...*, *op. cit.*, p. 102.

frappèrent de nouveau ensemble, mais cette fois contre les Pétuns. Autre exemple : à l'automne 1663, une expédition combinée d'Agniers, d'Onontagués et d'Onneiouts attaqua, sans succès, la tribu des Sokokis¹⁹⁴. Cette fois, ce sont les Goyogoins qui ne leur apportèrent guère de soutien. Si les Iroquois ne parvenaient pas à s'accorder pour former une coalition militaire pan-tribale, ils n'arrivèrent pas non plus à agir collectivement dans l'arène diplomatique. Un exemple parmi d'autres : alors que les Agniers observent une paix avec les Andates entre 1658 et 1662, les autres tribus iroquoises continuèrent de leur mener une guerre féroce durant toutes ces années.

Il est impératif de préciser qu'au XVII^e siècle, la Confédération n'était pas simplement dans une situation de divergences d'opinions et d'aspirations. Elle dut lutter contre des tensions internes bien plus graves. Certainement, les querelles entre membres étaient aussi anciennes que la Ligue elle-même¹⁹⁵, car le principe de souveraineté, et donc d'égalité, ne saurait effacer les inégalités de puissance entre les nations, ou plutôt d'influence puisque, conformément aux propos qui précèdent, leur société ignorait la coercition. Traditionnellement, ce sont les Onontagués qui constituaient le membre le plus influent de la Confédération iroquoise¹⁹⁶, et les Agniers les plus jaloux de leur prépondérance. Néanmoins, par ses efforts, le conseil confédéral était toujours parvenue à juguler ces forces centrifuges, à apaiser les tensions. À la période du contact, cette tâche s'avéra de plus en plus difficile. Il s'ensuit logiquement un certain effritement de la Ligue. D'où proviennent alors ces terribles différends qui opposaient les tribus iroquoises ?

À l'instar de Francis Jennings, beaucoup d'historiens considèrent que ce phénomène de dissensions internes trouverait son explication dans la compétition pour l'acquisition d'un monopole commercial¹⁹⁷. À la suite du contact, les tribus iroquoises se firent concurrence pour tenter d'accaparer à leur profit exclusif les marchandises européennes. De part leur position géographique stratégique, ce furent finalement les Agniers qui s'accaparèrent la part du lion dans ce commerce. En clair, ils jouèrent le rôle d'intermédiaires entre les marchands européens et les autres tribus de la Ligue. À défaut, ils extorquaient des droits de péages à leurs compatriotes qui désiraient traverser leur pays pour se rendre aux comptoirs. Finalement, le contrôle serré exercé sur la circulation des biens européens leur permit d'accumuler rapidement de grandes quantités d'armes et de munitions, tant et si bien qu'ils marginalisèrent militairement les autres tribus de la Confédération. Ainsi, on estime qu'en 1641, seulement 36 agniers « sur un groupe de 500 étaient équipés d'arquebuses. Deux ans plus tard, 300 guerriers mohawks [ou agniers] sur 700 possédaient des armes à feu, et leur nombre atteindra 400 en 1644. Si l'on considère que durant cette période, les Mohawks totalisaient

194. JENNINGS (Francis), *The Ambiguous Iroquois Empire...*, *op. cit.*, p. 129.

195. La Ligue des Cinq-Nations s'est constituée et consolidée entre 1450 et 1600.

196. Leur positionnement sur la carte – leur territoire était au centre de l'Iroquoisie – et leur importante population leur confédéraient un avantage certain sur les autres tribus membres.

197. JENNINGS (Francis), *The Ambiguous Iroquois Empire...*, *op. cit.*, p. 85.

probablement 700 guerriers, cela signifie qu'en l'espace de trois ans ils seraient parvenus à armer d'arquebuses et de mousquets plus de la moitié de leur effectif militaire »¹⁹⁸. Ce qu'il faut intégrer, c'est que cette captation des technologies européennes les incitèrent à reconsidérer leur place dans la « hiérarchie » tribale. Pendant ce temps, les autres tribus de la Confédération voyaient d'un très mauvais œil cette croissance des Agniers, ainsi que leur conduite de plus en plus insolente et arrogante. Finalement, leur volonté de briser ce monopole, et ainsi d'accéder à ces biens, suscita des conflits qui contribuèrent à l'effritement graduel de la Ligue après les années 1650. Pour terminer, précisons que l'ordre des rapports se modifia une dernière fois au siècle suivant. Protégés des guerres et des épidémies par leur isolement géographique, les Tsonnontouans furent les derniers à subir les effets de la dépopulation. Corrélativement, ils firent progressivement ombres aux Agniers au cours du XVIII^e siècle.

Si le commerce eut des effets néfastes sur la stabilité de la Ligue, il ne menaça pas véritablement sa paix intérieure. Liés par une langue commune, par des liens de parentés et par un même fond de croyances religieuses et de pratiques rituelles, les Iroquois continuèrent à agir de manière plus ou moins collective. Du moins jusqu'à la fin du XVII^e siècle, ensuite, la Ligue implosa véritablement. Divisés en trois fractions rivales – les anglophiles, les francophiles et les neutres, les Iroquois ne parvinrent alors plus à mener une politique cohérente. Il n'en reste pas moins vrai que les ambitions commerciales des nations levèrent des tensions et érodèrent les solidarités inter-tribales dès la période du contact. Pour résumer d'une formule, les Iroquois rejetèrent l'indispensable impulsion à l'unité nécessaire à la lutte contre l'envahisseur. Notre hypothèse est que les Powhatans, contrairement aux Iroquois, contrairement aux Hurons et contrairement aux autres groupes de Nouvelle-France, réussirent à demeurer unis après la période du contact. Contrairement aux seconds, les premiers développèrent suffisamment leur organisation politique pour pouvoir lutter efficacement contre les propensions à la scission, mais nous ré-aborderons ce sujet dans un petit moment. Avant cela, signalons que les confédérations huronne et iroquoise sont intéressantes à un autre titre : elles ont toutes les deux cultivé une dichotomie du pouvoir. À plusieurs reprises, nous avons vu qu'il existait deux types de chefs chez eux : les chefs civils et les chefs de guerre. Cet aspect bicéphale de leur organisation ne favorisait pas non plus l'émergence d'un front commun. En effet, même à supposer que les chefs civils du conseil confédéral étaient parvenus à fabriquer une politique à l'unanimité, qu'elle soit de paix ou de guerre, ils leur fallait encore convaincre les chefs de guerre de respecter leurs décisions. Investie d'aucun pouvoir coercitif, l'autorité civile ne pouvait garantir l'exécution de ses choix politiques. En somme, elle ne pouvait que proposer une ligne

198. VIAU (Roland), *Enfants du néant et mangeurs d'âmes : guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*, Boréal, Montréal, 2000 [1997 pour l'édition originale], p. 52.

d'action aux chefs de guerre. Ces derniers étaient parfaitement libres de s'accorder ou au contraire de se dissocier des directions prises par le conseil inter-tribal.

Si la Ligue iroquoise peut apparaître comme la plus sophistiquée des confédérations amérindiennes, celle des Illinois¹⁹⁹ peut apparaître comme la plus lâche, ou la plus vague. À la fin du XVII^e siècle, elle était composée d'une dizaine de tribus (dont celles des Kaskaskias, des Kaoskias, des Péorias, des Tamarois ou des Moingouenas), mais la concernant, on peut émettre quelques réserves à lui apposer le terme de confédération. En effet, leur unification politique présente un aspect très rudimentaire. Jamais les Illinois ne créèrent un conseil confédéral, encore qu'il y ait parfois doute à ce sujet. Mais même s'il y avait des réunions inter-tribales, elles devaient nécessairement se limiter au stricte minimum. En fait, leur formation politique s'était avant tout forgée autour du principe de la paix interne ; il n'y avait aucun embryon de politique commune.

1. 2. Un *modus operandi* de la puissance :

La formulation d'une politique extérieure commune était, en Virginie, une opération infiniment plus facile qu'en Nouvelle-France même, car le processus de décision ne reposait pas nécessairement sur le principe du consensus. Il faut bien se souvenir que, dans le cadre de la Chefferie powhatan, les tribus n'étaient pas souveraines, car elles étaient soumises à un pouvoir politique supérieur. Au moment de leur intégration, elles avaient consenti, plus ou moins sciemment, à abandonner une part de leur souveraineté au profit du chef suprême. En vérité, ce transfert de souveraineté était incomplet, existant mais loin d'être suffisamment abouti pour pouvoir concevoir l'organisation politique développée par les Powhatans comme un système de pur centralisation et, *a fortiori*, comme un empire²⁰⁰. Au risque de nous répéter, les tribus bénéficiaient souvent d'une large autonomie, presque d'une indépendance, et elles ne devaient se plier aux ordres émanant du sommet de la hiérarchie qu'en certaines occasions. Ainsi, le solutionnement des problèmes communs à l'ensemble de la Chefferie incombait au *mamanatowick*, tandis que les *weroances* répondaient plutôt à des situations locales ou régionales.

199. Leurs villages étaient éparpillés le long de l'Illinois et du Mississippi (plus précisément sur sa portion comprise entre les actuels États Arkansas et Iowa).

200. Au début de ce chapitre, alors que nous énoncions les principaux éléments distinctifs entre les empires et les constructions confédérales, nous avons volontairement omis celui de la souveraineté, afin d'éviter des redites inutiles. Dans les entités confédérales, l'idée de la souveraineté de ses membres est fondamentale, et c'est là aussi l'une de leurs grandes singularités par rapport aux constructions impériales. Bien qu'un peu écorné, la présence de ce principe de transfert, ou de perte, de souveraineté rapprocherait davantage la Chefferie powhatan des constructions impériales que confédérales.

Est-ce que le Chef suprême pouvait vraiment se vanter de détenir un monopole de la décision dans le domaine des relations étrangères ? En réalité, il semblerait qu'il hésitait souvent à user de ce pouvoir, surtout lorsque les questions touchaient au domaine militaire. Par manque de sources, il nous est extrêmement difficile de préciser les limites réelles de ses compétences. Néanmoins, il apparaîtrait qu'il ne pouvait pas déclarer une guerre sans avoir préalablement obtenu l'assentiment de son conseil et de ses prêtres²⁰¹. Il était donc question de consentement plus que de consensus. En fait, il semblerait que les *mamanatowick* cherchaient, dans la mesure du possible, à générer un consensus - avec ses conseillers, ses *weroances...*-, mais en cas de blocage ou d'atermoiement, il pouvait se contenter de la majorité, voire même, trancher les différends. Bien que cela semble difficile à vérifier, on peut aussi avancer l'idée qu'il existait un lien de corrélation entre le contexte situationnel et le temps imparti à la formulation d'un consensus. Lorsque le paysage politique n'était pas menaçant, on peut supposer que le Chef suprême appliquait un processus de prise de décision aussi informel, ou consensuel, que possible. Dans ces moments-là, la hiérarchie était aplanie, si bien que les conseillers pouvaient aussi jouer un rôle important dans les rouages décisionnels. Quant au Chef suprême, il assurait surtout un rôle d'arbitrage des différends. C'est parce que les problèmes s'aggravaient que le système décisionnel se formalisait. Plus la conjoncture était tendue, plus la prise de décision était dominée par les préférences du *mamanatowick* et des personnalités situées au sommet de la hiérarchie. Pour le dire plus brutalement, le consensus était alors limité au *mamanatowick* et à quelques participants. Si le système décisionnaire était donc beaucoup moins participatif, il n'atteignait jamais, toutefois, un très haut niveau d'autoritarisme.

Finalement, ce mode de décision, qui oscillait entre le consensus, la majorité et l'« autoritarisme », permettait aux Powhatans d'élaborer assez facilement une politique étrangère commune. De plus, en ne reposant pas uniquement sur le principe du consensus, le conseil inter-tribal évitait les possibilités de scission, les pièges de la fragmentation. Au contraire, le retour au morcellement était toujours possible chez les peuples de Nouvelle-France. Ainsi que nous l'avons suggéré au développement précédent, c'est le fonctionnement trop rigide de la Ligue iroquoise qui finit par saper son unité politique. De manière générale, les Powhatans demeurèrent unis après la période du contact²⁰². Par ailleurs, le mode de décision collégial permettait au Chef suprême de maintenir la loyauté de ses subordonnées. En clair, d'éviter les rébellions à son encontre (on rappelle que l'« autoritarisme » était contraire à leur logique culturelle).

201. TURNER (E. Randolph), « Socio-Political Organization within the Powhatan Chiefdom and the Effets of European Contact, A. D. 1607-1646 » dans (Dir.) FITZHUGH (William W.), *Cultures in Contact...*, *op. cit.*, p. 203.

202. Néanmoins, nous verrons que certaines tribus récemment intégrées à l'organisation s'efforcèrent de recouvrer leur indépendance en se rapprochant des Anglais.

Enfin, nous formulons l'hypothèse que la fusion des souverainetés, telle qu'elle s'est effectuée chez les Powhatans, favorisa l'émergence d'une politique étrangère commune. En fait, nous sommes d'avis qu'il existerait un lien de corrélation entre intégration et identité.

Parce qu'elles ne transférèrent jamais aucune parcelle de leur précieuse souveraineté, les tribus iroquoises restèrent toujours rivées sur leurs intérêts propres. Et ceci est valable quelque soit la confédération considérée. Ce qu'il faut mettre en avant, c'est que la création de structures inter-tribales ne favorisait pas, à elle seule, le développement d'une identité commune. Nous ne disons pas qu'il manquait à la construction iroquoise le sentiment d'appartenance²⁰³, ni qu'elle fut totalement incapable de dépasser les clivages tribaux, ce serait d'ailleurs contraire à tous ce que nous avons écrit jusqu'ici. Nous affirmons simplement que certaines régions avaient des identités nationales plus fortes que d'autres, et il nous semble que c'était le cas des Powhatans. L'explication de ce phénomène repose au-moins en partie sur le mouvement d'unification. Celui-ci aurait des effets plus prononcés sur l'approfondissement d'une identité supra-tribale que le simple processus d'union. Par voie de conséquence, les Powhatans réussirent mieux que les peuples confédérés à mener une défense de leurs intérêts nationaux. Pour résumé, le transfert des souverainetés mène au renforcement du sentiment d'appartenance, qui conduit à son tour à une homogénéisation des politiques étrangères.

À l'instar des autres formations politiques amérindienne de l'est de l'Amérique du Nord, la société powhatan du début du XVII^e siècle accordait une grande importance à la prise collective des décisions. Cependant, elle seule pouvait procéder de la majorité en cas d'échec à la formulation d'un consensus. En outre, lorsque la Chefferie était menacée, d'une manière grave et immédiate, le Chef suprême pouvait user d'un pouvoir d'arbitrage et prendre les mesures exigées par les circonstances dans les moindres délais. Cette souplesse de fonctionnement garantissait l'avancée du groupe. Si les Powhatans réussirent mieux que les groupes de Nouvelle-France à énoncer une politique extérieure commune, ils réussirent aussi mieux à agir collectivement. Contrairement aux confédérations huronne et iroquoise, la Chefferie avait adopté la solution du monocéphalisme. En clair, l'autorité civile se confondait avec l'autorité guerrière, ce qui permettait un meilleur passage des mots aux actes. De plus, elle savait, lorsque les temps l'exigeaient, se charger d'un véritable pouvoir coercitif. En ces temps de crise, ses décisions revêtaient donc un caractère obligatoire, ce qui garantissait

203. Il est plus que certain que les Iroquois étaient familiers à l'idée de nation. En clair, les Agniers, les Onneiouts, les Onontagués, les Goyogois et les Tsonnontouans avaient tous conscience d'être iroquois. La familiarité culturelle et linguistique, ainsi que les clans - ce tissu très complexe de liens familiaux qui reliait les différentes tribus - donna une identité nationale aux Iroquois.

l'exécution de ses choix politiques (auxquels cas, elle pouvait condamner).

En définitive, les Powhatans développèrent des institutions et des habitudes de gouvernances très inusitées pour cette partie de la prime Amérique. Toutefois, elles seules étaient compatibles avec la conduite d'une guerre de longue haleine. Le grand nombre des décideurs, l'importance du consensus et l'absence de pouvoir de commandement dessinèrent, chez les peuples de Nouvelle-France, un *modus operandi* qui n'était pas celui de la puissance.

II. Des attitudes affaires de conjoncture plus que de conviction :

2. 1. Une situation contextuelle globalement stable :

Vu de manière macroscopique, Anglais et Powhatans entretenaient des relations confuses, diverses voire même incohérentes. Dans la mesure où une politique étrangère vise précisément à orienter les comportements, on peut, par inférence, en déduire que la nation powhatan constituait une entité sans politique extérieure commune. Cela est évidemment contraire à tout ce que nous avons pu écrire jusqu'ici. En réalité, une politique unique à l'égard des colonisateurs a simplement mis du temps à être formulée. Quoique là encore, les attitudes restèrent bien loin d'être uniformes. Cette section a plusieurs objectifs intimement liés : il s'agira de définir à quel moment de leur histoire les Powhatans adoptèrent une stratégie globale vis-à-vis des colonisateurs, d'examiner les détails de cette politique, et de comprendre pourquoi certains s'y soustrayèrent délibérément.

Dans un premier chapitre, nous nous sommes intéressés à l'élargissement de la Chefferie powhatan. Nous avons montré que cette explosion expansionniste fut diversement motivée par des intérêts commerciaux, d'extorsion de tributs, et surtout, par des questions de défense et de sécurité. En effet, la grande finalité de l'unification était de faire barrage à la menace, apparemment imminente, des Iroquois et des Sioux. En dilatant son domaine, Wahunsenacawh permit aux Powhatans de se hisser aux rangs des grandes puissances de la région, tant et si bien qu'un certain équilibre des forces amérindiennes s'instaura dans cette partie de la prime Amérique. Si Wahunsenacawh avait conscience que cet équilibre s'avérait encore immensément fragile au moment des premiers contacts, il méjugea la capacité des colons à l'ébranler. Conformément aux propos qui précèdent, la gestion des relations avec les Anglais relevait donc de la compétence des *veroances*. Pour le dire autrement, le *mamanatowick* les laissa juger de l'attitude qu'ils devaient adopter face à ces

tassantassas (« étrangers »). Il suffit d'examiner l'historique des relations pour vérifier l'exactitude de cette affirmation. Toute étude minutieuse révélera que Wahunsenacawh ne s'impliqua personnellement avec les nouveaux venus qu'à partir du mois de juin 1607, soit plus d'un mois après l'arrivée des hommes blancs. À mon sens, l'existence de ce délai ne devient compréhensible qu'à partir du moment où il est connecté aux modalités de fonctionnement de leur organisation politique : c'est parce que les colons commencent à inquiéter que l'on assiste à un renforcement de l'autorité suprême. Avant de poursuivre, revenons quelques instants sur la chronologie des contacts.

Les Anglais franchissent les eaux de la Chesapeake le 26 avril 1607. Entre le 30 et le 27 mai, ils visitèrent les tribus Kecoughtan, Paspahugh, Quiyoughcohannoc, Weanoc, Appomattoc, Arrohattec et Powhatan. Les rencontres furent généralement tolérantes, si ce n'est amicales. La plupart des tribus en vinrent à considérer ces nouveaux venus comme des êtres racialement et culturellement inférieurs²⁰⁴. Toutefois, ces visiteurs pouvaient aussi s'avérer potentiellement utiles en raison des biens qu'ils avaient à offrir (armes à feu, hachettes en métal, pelles...). Quoi qu'il en soit, personne ne considérait que leur présence risquait d'hypothéquer l'avenir de la *Tsenacommacah*. Rapidement, la popularité des Anglais déclina auprès de certaines tribus. Des escarmouches eurent même occasionnellement lieu avec les Paspaheghs, car c'est sur leur territoire de chasse que les colons s'étaient installés. Par ailleurs, rien n'indique qu'ils aient demandé à Wowinchopunk, le *weroance* des lieux, la permission de s'établir sur ses terres²⁰⁵. Le 26 mai, alors qu'une large partie de la compagnie explore encore la James River, une importante opération réunissant entre deux et quatre cents Amérindiens, probablement un raid mené conjointement par les Paspaheghs, les Weanocs, les Quiyoughcohannocs, les Chiskiaks et les Appomattocs, déferla sur Jamestown. Si l'initiative de l'attaque revient probablement à Wowinchopunk, il ne fait guère de doute que Wahunsenacawh ait autorisé et coordonné cette première offensive contre la colonie anglaise. Au cours des semaines qui suivirent, les colons restèrent exposés aux agressions des Paspaheghs et des Quiyoughcohannocs qui rôdaient alentours, prêt à fendre le crâne des colons assez présomptueux pour s'enfoncer dans la forêt. Encerclés, les colons n'eurent d'autres solutions que de se terrer à l'intérieur de leur fort. La confrontation du 26 mai fut brève, un peu plus d'une heure, mais violente : deux colons furent tués et des dizaines de personnes furent blessés des deux côtés²⁰⁶. Cette attaque a surtout dû servir à tâter la force de la défense. Cependant, il est nécessaire d'en parler dans la mesure où elle décida Wahunsenacawh à s'impliquer davantage dans les relations anglo-powhatans. S'il les considère toujours incapables d'ébranler son hégémonie politique, il comprend aussi qu'il va être difficile de

204. FAUSZ (J. Frederick), « An « Abundance of Blood Shed on Both Sides » ... », *op. cit.*, p. 13.

205. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 56.

206. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 60.

les déloger. Leurs armes à feu, leurs épaisses armures en métal et leurs navires lourdement armés leur donnaient un fort potentiel défensif, qui venait contrebalancer leur infériorité numérique²⁰⁷. C'est pour éviter de se retrouver pris en étau entre plusieurs fronts qu'il décida d'offrir l'hospitalité aux envahisseurs. Ainsi, le 14 juin, deux powhatans, dont un dénommé Navirans, se présentèrent aux portes de Jamestown pour y rencontrer les officiels anglais. Ils l'écoutèrent expliquer qu'ils avaient été envoyés par Wahunsenacawh pour faire une offre de paix. Comme le confirme le témoignage de Gabriel Archer, les Anglais s'étaient déjà attirés l'antipathie d'un certain nombre de tribus :

« Ceux-ci nous confirmèrent qui étaient nos amis et qui étaient nos ennemis, en disant que le Roi Pamaunke [Pamunkey], le Roi Arahatec [Arrohattec], le Roi de Youghtamong [Youghtanund], et le Roi de Matapoll [Mattaponie] pourraient soit nous aider soit nous conclure une paix avec Paspeiouk [Paspahagh], Tapahanauk [Quiyoughcohannock], Wynauk [Weyanock], Apamatecoh [Appamattuck], et Chescaik [Chiskiack], nos ennemis contractés »²⁰⁸.

On peut observer que les tribus qui accueillirent le plus favorablement les colons faisaient partie du noyau original, tandis que celles qui désiraient les détruire étaient, soient celles situées au plus près de Jamestown, soient celles des régions où les Espagnols avaient précédemment provoqué leur hostilité en kidnappant un ou plusieurs de leurs membres²⁰⁹.

C'est donc la résistance dont firent preuve les Anglais lors de l'attaque du 26 mai qui induisit Wahunsenacawh à s'investir davantage sur le « dossier » anglais. Cela ne signifie pas pour autant que les Anglais devinrent une menace possiblement fatale aux yeux des Powhatans. Au contraire, Wahunsenacawh persistait à poser en principe que la colonie ne le menaçait guère ni militairement

207. FAUSZ (J. Frederick), « An « Abundance of Blood Shed on Both Sides » ..., *op. cit.*, p. 16.

208. *These certified us who were our friends and who foes, saying that King Pamaunke, King Arahatec, the King of Youghtamong, and the King of Matapoll would either assist us or make us peace with Paspeiouk, Tapahanauk, Wynauk, Apamatecoh, and Chescaik, our contracted enemies*

Voir ARCHER (Gabriel), *A Relation of the discovery of our river from James Fort into the main, made by Captain Christofer Newport, and sincerely written and observed by a gentleman of the colony* dans (dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives...*, *op. cit.*, RoundHouse, Champlain, 1998, p. 117.

209. Par exemple, en 1559 ou 1560, les Espagnols enlevèrent un jeune paspahagh du nom de Paquinquineo et le baptisèrent Don Luis de Velasco. À cette époque, les Espagnols avaient tenté de mettre en place un programme d'évangélisation dans la Bahia de Santa Maria (la futur baie de Chesapeake). En 1570, Don Luis fut renvoyé sur sa terre natale avec un groupe de jésuites. En février 1571, il organisa lui-même l'attaque de la mission et le massacre des jésuites. En juillet 1572, le gouverneur de Floride, Pedro Menéndez de Avilés se rendit personnellement dans la baie de Chesapeake pour venger le meurtre des jésuites. Il prit huit Amérindiens en otages et les fit prendre aux vergues de son navire.

Voir VAN RUYMBEKE (Bertrand), *L'Amérique avant les États-Unis (1497-1776)*, *op. cit.*, p. 82.

ni politiquement. D'autant plus depuis le 22 juin, date à laquelle le Capitaine Newport était reparti pour l'Angleterre avec une partie de la garnison. En conséquence, la centralisation restait assez faible. Powhatan se contenta de mettre fin à la violence en ordonnant aux Paspaheghs et aux Quiyoughcohannocks de cesser leurs hostilités contre les colons. L'autonomie des tribus ne fut donc pas restreinte de manière drastique.

L'offre de paix fut acceptée par les Anglais. Elle initia une période d'accommodation qui fut finalement assez brève. Ce qu'il faut intégrer, c'est que le *mamanatowick* s'était contenté de nouer une paix : les Anglais n'étaient ni véritablement des alliés ni des ennemis déclarés. En guise de bonne foi, il leur fit apporter de nombreux présents de nourritures. Grâce à eux, les colons assurèrent leur survie jusqu'à l'automne (1607). Ensuite, la sécheresse tarit le flot des distributions de cadeaux de nourritures. La faim était sur le point de faire s'effondrer la colonie, lorsqu'un des colons, un certain John Smith, se présenta chez les Kecoughatans avec quelques compagnons pour négocier l'obtention de provisions. En échange de verroteries, ils se procurèrent plusieurs boisseaux de maïs. Des échanges similaires eurent lieu chez les Quiyoughcohannocks et les Paspaheghs²¹⁰. La petite troupe continua ensuite de remonter la rivière Chickahominy pour essayer de faire du troc avec les villageois d'Apocant. C'est dans ses environs que John Smith fut capturé au mois de décembre 1607 et amené auprès de Wahunsenacawh. Commença alors une alliance entre les Powhatans et les Anglais. Nous ne reviendrons pas sur les motivations qui poussèrent le Chef suprême à forger cette alliance, nous lui avons consacré suffisamment de temps dans un chapitre premier. Rappelons simplement qu'elle répondait à des motivations distinctes. En premier lieu, elle avait une dimension éminemment stratégique : aux yeux du *mamanatowick*, l'attaque des Anglais par les Powhatans risquait de transformer la *Tsenacommacah* en une proie facile pour les Iroquoiens ou les Sioux. L'alliance lui permettait donc d'esquiver cette menace. Ensuite, elle avait des motivations purement matérielles. Wahunsenacawh pu certes avoir pensé qu'il fallait éviter un conflit, l'un des objectifs de l'alliance n'en demeurait pas moins aussi commercial : il voulait se procurer leurs armes à feu afin de les utiliser contre ses adversaires traditionnels (Monacans, Massawomecks...), mais aussi du cuivre et d'autres marchandises européennes (hachette, pelle,

210. C'est également à cette période-ci que les colons interagirent pour la première fois avec les Chickahominies. En effet, lorsqu'ils comprirent que les échanges avec les Powhatans ne suffiraient pas à subvenir aux besoins de la garnison, le petit groupe décida d'organiser une expédition commerciale chez les Chickahominies. Il faut bien se souvenir que ce peuple était encore indépendant en 1607. Au début, les rencontres furent enjouées et les échanges cordiaux. Les Anglais obtinrent suffisamment de nourriture pour charger entièrement leur chaloupe. Cependant, John Smith n'était pas satisfait. En l'espace de quelques jours, il revient près de trois fois, exigeant toujours plus de maïs. Comme on pouvait s'y attendre, les Amérindiens se montrèrent de moins en moins enclins à échanger leurs provisions. Pour eux comme pour les Powhatans, la récolte de maïs avait été faible en raison de la sécheresse.

Voir ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, op. cit., p. 65.

perles de verre...).

Il faut bien avoir conscience que chaque partie considérait cette alliance comme un accord conclu entre des acteurs non-égaux. En d'autres termes, chacun concédait que cette alliance était verticale plutôt qu'horizontale. Pour Wahunsenacawh, l'alliance avait placé les Anglais dans une situation de vassal et de tributaire. Bien entendu, et contrairement à ce qu'espéraient les Amérindiens, jamais les colons ne devinrent des sujets du *mamanatowick*. La suite des événements le prouvera tragiquement. De leur côté, les officiels anglais ne considéraient pas non plus les Amérindiens comme des pairs, et eux aussi prirent des mesures pour imposer leur suzeraineté à la Chefferie powhatan. Par exemple, à l'automne 1608, les colons gratifièrent Wahunsenacawh du titre d'empereur et procédèrent à son couronnement. Cette mission avait été remise à Christopher Newport en août 1608, alors qu'il se préparait à embarquer pour Jamestown à bord du *Mary & Margaret*. Dans l'esprit des gentilshommes de la Compagnie de Virginie, cette cérémonie ferait du chef indien un prince subordonné au roi Jacques I^{er} (*James I* en anglais). La Compagnie avait aussi chargé le vaisseau de nombreux présents destinés au *mamanatowick*. Parmi eux, une aiguière, un lit avec sa literie, des anneaux en cuivre, des vêtements et une couronne de cuivre agrémentée de faux bijoux²¹¹. L'ordonnance de la cérémonie du couronnement faisait l'objet d'instructions très précises. En particulier, il fut demandé qu'elle ait lieu à Jamestown et que Wahunsenacawh s'agenouillât pour recevoir la couronne. Dès qu'il prit connaissance des instructions de la Compagnie²¹², John Smith se mit en marche vers Werowocomoco afin de convaincre Wahunsenacawh de venir au fort recevoir les présents du roi d'Angleterre. La réponse du Chef suprême fut ont ne peut plus catégorique :

« Si votre roi m'envoie des présents, [sachez que] je suis aussi un roi et que ceci est ma terre. Huit jours je resterai pour les recevoir. [C'est à] votre père [Newport] de venir à moi, non à moi d'aller vers lui ou dans votre fort [.]. Je ne mordrai pas à votre appât »²¹³.

Ainsi, Newport fut contraint d'aller couronner Wahunsenacawh à Werowocomoco. En outre, il se fourvoya complètement en pensant que le chef amérindien accepterait docilement de s'agenouiller pour recevoir sa couronne. Dans ses écrits, John Smith blâme les Powhatans pour leur ignorance des rites protocolaires européens. En fait, les Anglais n'ont jamais considéré qu'ils puissent avoir

211. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 113.

212. Christopher Newport accoste les berges de Jamestown le 29 septembre.

213. *If your king have sent me presents, I also am a king and this is my land. Eight days I will stay to receive them. Your father is to come to me, not I to him nor yet to your fort, neither will I bite at such a bait.*

Voir SMITH (John), *The Generall Historie of Virginia, New-England and the Summer Isles, 1624* dans (dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives...*, *op. cit.*, p. 281.

saisi la véritable signification de cette posture. Depuis, les ethnohistoriens ont complètement réenvisagé cet épisode. Pour eux, il ne fait guère de doute que Wahunsenacawh ait compris que la prosternation était une posture de soumission dans la culture anglaise, et qu'en s'exécutant, il reconnaît formellement la suzeraineté de Jacques I^{er}. Tout ce que les Anglais purent obtenir de lui, c'est qu'il baissât légèrement la tête pour aider le poseur de couronne²¹⁴. On peut soupçonner que la cérémonie avait irrité Wahunsenacawh, de la même manière que la politique impérialiste des Powhatans avait irrité les Anglais. En somme, la confrontation des politiques impérialistes de chacun augmentèrent les tensions inter-culturelles.

Christopher Newport reprit une nouvelle fois le chemin de l'Angleterre à la fin du mois de décembre 1608. Un an était passé depuis qu'à Werowocomoco, Wahunsenacawh avait tissé une alliance avec les colons. Celle-ci se délita en 1609, quand les colons adoptèrent un comportement de plus en plus violent à l'égard de leurs voisins indiens. Comment expliquer cette évolution ? Pourquoi les colons se montrèrent-ils brusquement plus belliqueux ?

À partir de janvier 1609, Wahunsenacawh est dorénavant convaincu que les Anglais étaient venus pour conquérir ses terres et soumettre son peuple. En réaction, il interdit formellement aux tribus de commercer avec les Anglais. En fait, Wahunsenacawh espère l'emporter en usant la colonie par une guerre d'attrition plutôt que par un conflit armé. En agissant ainsi, le *mamanatowick* inaugura un mode de gestion plus centralisé. Cette injonction eut pour conséquence une intensification brutale des déprédations anglaises. En effet, quand Newport repart, il reste aux 200 colons trente jours de ravitaillement²¹⁵. Par paresse, les colons n'avaient pratiquement pas essayé de faire pousser du maïs ; une incurie qui risquait maintenant de leur être fatale. D'une ère de rareté, ils allaient à coup sûr basculer dans une ère de pénurie si les Powhatans faisaient la sourde oreille à leurs demandes de nourritures. La survie exigeait de se procurer du maïs, quoi qu'il en coûte. John Smith décida donc de passer à la manière forte. Avec un large parti, il se rendit chez les Nansmonds, mais la tribu refusa obstinément de remplir de grain leur chaloupe. John Smith fit alors pointer les mousquets vers les hommes, les femmes et les enfants de la tribu. Finalement, les villageois se séparèrent de la moitié de leurs réserves de maïs. Une séquence similaire se déroula chez les Appamattucks. La troupe espérait ensuite dépouiller les tribus Quiyoughcohannock et Weyanock. Mais déjà, leurs

214. En outre, après la cérémonie, Wahunsenacawh donna ses chaussures et son manteau à Newport. Smith vit ce geste comme un simple acte de réciprocité, mais il put aussi indiquer que Wahunsenacawh ne considérait pas sa position dans cette cérémonie comme celle d'un subalterne. Peut-être aussi donne-t-il ses vêtements afin de se moquer de la présomption des Anglais dans cette affaire. Quoi qu'il en soit, à aucun égard on ne peut considérer Wahunsenacawh comme un dupe ou un simple-d'esprit - contrairement à ce que certains observateurs anglais semblent indiquer.

215. FAUSZ (J. Frederick), « An « Abundance of Blood Shed on Both Sides » ... », op. cit., p. 54.

habitants avaient eu vent des événements qui s'étaient déroulés chez leurs voisins. En prévision de l'arrivée des Anglais, ils avaient caché leurs provisions et s'étaient enfuis dans la forêt²¹⁶. Finalement, les Anglais n'avaient respecté la paix qu'aussi longtemps qu'on leur avait procuré des « présents » de nourritures.

Pendant ce temps, Wahunsenacawh avait fait envoyer des guerriers à Jamestown avec ce message :

« [...] s'il [John Smith] lui envoyait des hommes pour lui construire une maison, [et s'il] lui donnait une meule, cinquante épées, quelques pièces, un coq et une poule, avec une bonne quantité de cuivre et de perles, il remplirait leur chaloupe de maïs »²¹⁷.

L'espace d'un instant, John Smith songea à ne pas s'y rendre. L'atmosphère de tension lui faisait craindre un piège - les événements prouveront qu'il avait raison -, mais pour le moment, cette rencontre signifiait une chance de plus d'obtenir du maïs, et cela lui suffit pour se mettre en route. Il se présenta à Werowocomoco le 12 janvier (1609). Après une conversation tendue avec le Chef suprême²¹⁸, les Anglais furent donc victimes d'une tentative d'assassinat. Mais ces derniers, bien armés, parviennent à s'enfuir. Par ailleurs, il est possible que Pocahontas ait prévenu les colons du projet d'embuscade de son père. Avant de rentrer à Jamestown, la troupe décida de se rendre chez le frère de Wahunsenacawh, Opechancanough. Encore une fois, c'est la recherche de nourriture qui les poussèrent à agir de la sorte. Les vents avaient été si défavorables qu'ils mirent deux ou trois jours à rejoindre le territoire des Pamunkeys. Il faut croire qu'entre temps, des coureurs de Wahunsenacawh avaient averti Opechancanough, car la quinzaine de colons fut accueillie par six ou sept cents guerriers (dont trois cents Pamunkeys)²¹⁹. Smith saisit alors le *weroance* par les cheveux et pointa un pistolet sur sa poitrine, tout en criant aux guerriers rassemblés, qu'Opechancanough allait mourir s'ils ne jetaient pas tous à terre leurs arcs et leurs flèches. Quand ils eurent obéi, le capitaine fit promettre au peuple Pamunkey qu'il se comporte pacifiquement envers les Anglais et qu'il leur livre régulièrement un tribut de maïs. Jamais un leader Pamunkey n'avait eu à subir un tel traitement. De

216. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 117.

217. [...] *if he would send him but men to build him a house, give him a grindstone, fifty swords, some pieces, a cock and a hen, with much copper and beads, he would load his ship with corn [...]* .

Voir SMITH (John), *The Generall Historie of Virginia, New-England and the Summer Isles*, 1624 dans (dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives...*, *op. cit.*, p. 294.

218. Au cours de cette conversation, Wahunsenacawh essaya d'intimider les Anglais en leur présentant un certain nombre de scalps pris aux Piankatanks. Pour rappel, la conquête des Piankatanks par les Powhatan remonte à l'automne 1607.

Voir FAUSZ (J. Frederick), « An « Abundance of Blood Shed on Both Sides » ... », *op. cit.*, p. 20 et ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 45, 46, 119.

219. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 124, 125.

ce jour, il gardera une profonde haine des Anglais. C'est aussi à cette période que Wahunsenacawh abandonna Werowocomoco pour établir sa nouvelle capitale à Orapax. Grâce à ces exactions, les Anglais purent finir tranquillement l'hiver - seuls huit colons trouvèrent la mort²²⁰. Malgré les déprédations, la guerre n'avait pas encore éclatée.

À partir d'août 1609, John Smith fait bâtir des forts le long de la rivière James. L'un en face de Point Comfort²²¹, près des Nansemonds et l'autre aux environs des chutes, près des Powhatans²²². Si cette décision eut des conséquences positives - elle a permis d'éviter une crise politique, de soulager temporairement la pression exercée sur les maigres ressources disponibles au fort et d'esquiver un autre été meurtrier -, elle s'est également avérée désastreuse pour les relations avec les Amérindiens. En effet, les colons s'aliénèrent complètement les peuples Nansemond et Powhatan en pillant systématiquement leurs ressources²²³. Pourtant, ces tribus n'étaient, jusque-là, pas ouvertement hostiles aux étrangers. Peu après, John Smith se blessa gravement avec de la poudre et fut contraint de retourner en Angleterre se faire soigner. Dans les semaines qui suivirent, les Powhatans lancèrent des offensives pour éradiquer ces nids d'intrus. Lorsqu'ils eurent réduit une grande partie de la population - environ 50 hommes de chaque côté -, les colons survivants se retirèrent précipitamment derrière les palissades de Jamestown. Ces menaces détruites, Wahunsenacawh encourage ses *weroances* à porter un coup fatal à l'établissement. À ses yeux, l'approvisionnement massif dont ont bénéficié les colons signifia sans doute la fin de tout espoir de victoire par attrition. Il comprend qu'il ne peut plus refuser le combat. Pourtant, il n'avait pas voulu de cette guerre ; il n'avait pas tenu à combattre les Anglais. En janvier précédent, il avait affirmé devant Smith qu'il était vieux et qu'il avait suffisamment connu la guerre pour ne plus la vouloir :

« Capitaine Smith, sachez que j'ai vu mourir trois générations de mon peuple, et aucune personne de ces trois générations n'a survécu [,] à part moi – je connais la différence entre la paix et la guerre mieux que personne dans ce pays. Mais maintenant je suis vieux et je devrai mourir d'ici peu, mes frères Opichapam, Opechancanough et Kekataugh, [et] mes deux sœurs et leurs deux filles me succéderont tour à tour [...]. Pourquoi prendre par la force ce que vous pouvez tranquillement acquérir par l'amour ? Et pourquoi détruire ceux qui vous procurent de la nourriture ? Que pouvez-vous

220. FAUSZ (J. Frederick), « An « Abundance of Blood Shed on Both Sides » ..., *op. cit.*, p. 54.

221. Aujourd'hui Old Point Comfort.

222. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 138, 139.

223. Par exemple, entre septembre et décembre, les capitaines John Martin et George Percy contraignent Wehohomo, le *weroance* des Nansemonds, à leur fournir 500 boisseaux de maïs.

Voir FAUSZ (J. Frederick), « An « Abundance of Blood Shed on Both Sides » ..., *op. cit.*, p. 22.

obtenir par la guerre quand nous pouvons cacher nos provisions et nous enfuir dans les bois ? Vous mourriez alors de faim pour avoir fait du tort à vos amis »²²⁴.

Mais, la balance entre accommodement et antagonisme avait depuis trop penché du côté de ce dernier pour pouvoir espérer autre chose que la guerre. Dorénavant, la reconquête de son territoire passera par l'annihilation pure et simple de ces envahisseurs.

Alors que le capitaine Percy s'apprête à prendre la tête de la colonie, une attaque de l'ennemi fut résolue à la mi-octobre (1609). Pour attirer les colons dans son embûche, Wahunsenacawh promit artificieusement à George Percy de commercer du maïs. Croyant à la feinte amitié, le président se jeta tout droit dans le piège. Cette décision regrettable conduisit à la mort du capitaine Ratcliffe et de trente-trois de ses hommes, en fait, les deux tiers de l'expédition²²⁵. Si Wahunsenacawh ne doute plus de la nécessité de la guerre, il hésite encore sur la manière dont elle devait être conduite. Malgré le succès de l'embuscade, une guerre offensive lui paraît finalement trop risquée, et il préfère se contenter d'assiéger Jamestown. Pendant six mois - de novembre 1609 à mai 1610 -, il va empêcher toute sortie des assiégés. Cette tactique portera ses fruits puisque la famine²²⁶, la rigueur de l'hiver et l'absence d'hygiène causeront la mort de cent dix personnes²²⁷. En outre, trente-trois colons furent tués par les Powhatans alors qu'elles rodaient imprudemment au-dehors du fort. Gabriel Archer, l'un des vieux ennemis de Smith, ne survécut pas à cette période que l'historiographie euro-américaine a retenu sous le nom du « Temps de la Faim » (*Starving Time*). Le capitaine anglais avait alors 34 ans.

224. *Captain Smith, you may understand that I having seen the death of all my people thrice, and not anyone living of those three generations but myself – I know the difference of peace and war better than any in my country. But now I am old and ere long must die, my brethren, namely, Opitchapam, Opechancanough, and Kekataugh, [and] my two sisters and their two daughters are distinctly each other's successors [...]. What will it avail you to take that by force you may quickly have by love ? Or to destroy them that provide you food ? What can you get by war when we can hide our provisions and fly to the wood ? Whereby you must famish by wronging us, your friends.*

Voir SMITH (John), *The Generall Historie of Virginia, New-England and the Summer Isles*, 1624 dans (dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives...*, *op. cit.*, p. 299.

225. John Ratcliffe n'est pas mort sur le champ de bataille. Il fut capturé et torturé à mort par les femmes Pamunkeys. Voir FAUSZ (J. Frederick), « An « Abundance of Blood Shed on Both Sides » ... », *op. cit.*, p. 25.

226. À Jamestown, la situation vira à la famine dès le début du mois de décembre 1609. Dans ses écrits, George Percy évoque « un monde de misère » (*a world of miseries*) dans lequel les colons étaient obligés de manger les chevaux, les rats, les serpents puis les semelles de chaussures et enfin les morts pour survivre. Ces comportements cannibales ont depuis été confirmés par la recherche archéologique. En outre, certains ne se contentèrent pas de prélever des morceaux de corps déjà morts. En deux occasions au-moins, l'épisode cannibale fut précédé d'un meurtre.

Voir PERCY (George), *A True Relation of the proceedings and occurrents of moment which have hap'ned in Virginia from the time Sir Thomas Gates was shipwrack'd upon the Bermudes, anno 1609, until my departure out of the country, which was in anno Domini 1612*, dans (dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives...*, *op. cit.*, p. 505 et FAUSZ (J. Frederick), « An « Abundance of Blood Shed on Both Sides » ... », *op. cit.*, p. 26.

227. FAUSZ (J. Frederick), « An « Abundance of Blood Shed on Both Sides » ... », *op. cit.*, p. 55.

À l'est, la garnison du Fort Algernon s'en sortait beaucoup mieux. Peu après le départ de Smith, George Percy avait ordonné au capitaine Ratcliffe d'établir les défenses de la colonie en vue de parer à la menace espagnole. C'est ainsi que les colons avaient construit le fort Algernon, à Point Comfort. De ce côté du fleuve, les Anglais pouvaient survivre grâce à la pêche, et il y avait dans l'eau de nombreux mollusques (huîtres, palourdes...). En outre, cette garnison ne subit aucune attaque de la part des Powhatans. On ignore précisément pourquoi ils ne les avaient pas tués. D'aucuns considèrent que les Powhatans ignoraient leur présence. Pourtant, il semble difficile de croire qu'ils étaient hors de leur vue. Quoi qu'il en soit, les Powhatans levèrent le siège de Jamestown en mai (1610), car c'était le temps des semis. À ce moment-là, la population coloniale ne s'élevait plus qu'à 90 personnes - alors qu'elle en comptait 270 au mois d'octobre précédent, quand John Smith avait quitté le pays²²⁸. Le 23 mai, les voiles du *Sea Venture*, le navire amiral de la Troisième flotte de ravitaillement qui avait fait naufrage aux Bermudes, parvint enfin à destination. Horrifié par l'aspect misérable du fort, Sir Thomas Gates déclara qu'il valait mieux abandonner la colonie²²⁹. Le 7 juin, les colons sous-nutris de Jamestown se rendirent au Fort Algernon, où ils furent bien étonnés de découvrir que ses habitants vivaient si grassement pendant qu'eux avaient désespéré pendant de si nombreux mois. Tous étaient soulagés de quitter cet endroit, tout comme l'était les Powhatans de les voir s'en aller. Ils ignoraient alors que ce fol espoir ne durerait que quelques heures. En effet, le lendemain, alors que la garnison s'apprêtait à rentrer en Angleterre, l'on aperçu la silhouette d'une nouvelle flotte de ravitaillement. Celle-ci amenait à la colonie son gouverneur général, le baron De La Warr, Thomas West. Dès qu'il eut mis pied à terre, il força les colons à revenir à Jamestown. Après ça, la situation se détériora très vite. Thomas West se servit des tactiques utilisées en Irlande contre les Amérindiens (il fit incendier les maisons, confisquer les provisions, brûler les cultures...). Les représailles des Powhatans provoquèrent une escalade de la violence qui conduisit rapidement à la Première Guerre Anglo-Powhatan (1610-1614).

Ce premier conflit se révéla désastreux pour les Powhatans. Les Anglais attaquèrent tribu après tribu sans que Wahunsenacawh ne parvienne à les arrêter, si bien que la colonie se vit agrémenter des terres bordant la rivière James. Le *mamanatowick* mit fin à la guerre en acceptant une paix humiliante au printemps 1614. Celle-ci fut scellée par le mariage de Pocahontas, qui fut faite prisonnière²³⁰ par les colons l'année précédente, avec le planteur John Rolfe. Ce dernier est connu

228. La population était répartie comme suit : 60 personnes à Jamestown et 30 au fort Algernon.

229. Les instructions de la nouvelle *Compagnie des Aventuriers et Planteurs de Virginie* avait fait de Sir Thomas Gates le lieutenant-gouverneur de la Virginie. Conformément à la charte, George Percy avait laissé la direction de la colonie à Thomas Gates.

230. En mars 1613, le Capitaine Samuel Argall remontait la rivière Potomac pour acheter du maïs aux Patawomecks quand il apprit que Pocahontas se trouvait en visite chez Japazaw (ou Iopassus), le *weroance* de Pasptanzie, un petit

pour avoir introduit avec succès une variété de tabac dans la colonie. Cette union initia une période d'amitié et d'entraide appelée « Paix de Pocahontas ».

En 1616, Wahunsenacawh laissa la gouvernance de la Chefferie à Opechancanough et à Opitchapam. Malgré le fait qu'il se situait en deuxième position dans la ligne de succession (derrière Opitchapam), c'est Opechancanough qui détiendra la réalité du pouvoir à partir de 1616. Depuis le début de la guerre, l'influence d'Opechancanough s'était faite grandissante, car les Pamunkeys réussirent mieux que les autres tribus à se dresser contre l'ennemi anglais. En outre, leurs villages se situaient assez loin de la rivière James - là où se déroulait la plupart des combats -, de fait, ils furent relativement épargnés par les ravages de la guerre²³¹. Mais, en dépit de son influence considérable, Opechancanough était toujours, en 1616, un chef régional. Il ne prendra le titre de *mamanatowick* qu'à la mort de son frère, en 1618.

En 1616, la priorité d'Opechancanough était clairement de renforcer et de revitaliser son peuple. Il souhaitait plus que tout prévenir l'effondrement total de la très faible et menacée *Tsenacommacah*. Les défis auxquels il devait faire face étaient immenses.

Dans les années qui suivirent la Première Guerre Anglo-Powhatan, les colons dépossédèrent les Amérindiens d'une partie de leurs meilleures terres. Ce fut tout spécialement vrai après 1618, lorsque la brusque augmentation des prix du tabac aiguïsa l'appétit des Anglais pour la terre. Les communautés autochtones durent alors faire face aux famines, ainsi qu'aux maladies d'origine européenne pour lesquelles elles n'avaient aucune immunité. De nouveau, il semblerait que les Pamunkeys aient été proportionnellement moins touchés que les autres tribus de la Chefferie, encore une fois en raison de leur éloignement des établissements anglais. C'est dans ces circonstances extrêmement défavorables qu'Opechancanough commença son travail de renforcement de la Chefferie Powhatan, notamment en y incorporant de nouvelles nations, à

village satellite situé en amont de la rivière Passapatanzy. Wahunsenacawh l'avait envoyé là-bas dans l'espoir qu'elle y soit en sécurité, loin des rives de la James où se déroulait l'essentiel des combats. Argall entreprit de la prendre en otage. Il entendait négocier sa libération en échange de la restitution des colons faits prisonniers par les Powhatans. En outre, les Anglais savaient que son père l'aimait plus que n'importe qui d'autre. En conséquence, ils espéraient qu'il n'oserait plus attaquer au fort, de crainte qu'on ne l'y exécute. Peut-être même solliciterait-il la paix auprès des colons. Mais les choses ne se déroulèrent pas ainsi. L'enlèvement se déroule le 13 avril 1613. Après s'être entretenu avec Japazaw, il fut convenu qu'il collaborerait avec les Anglais en échange d'un chaudron en cuivre.

231. Rappelons qu'en novembre 1609, le *weroance* et ses guerriers avaient décimé la troupe de trente-trois colons qui avançait derrière le capitaine Ratcliffé dans *Opechancheno* pour collecter du maïs (les Pamunkeys appelaient leur territoire « Opechancheno » en référence à leur *weroance*). Il faudra attendre 1613 pour que les colons se sentent suffisamment confiants pour envahir de nouveau le territoire des Pamunkeys. Il faut savoir qu'avec près de trois cents guerriers, cette tribu détenait la force guerrière la plus importante de toute la Chefferie. Incontestablement, Opechancanough tirait une grande puissance de cette bande de guerriers. Les contemporains rapportent que le *weroance* était également capable de mobiliser un millier d'archers en l'espace de seulement deux jours.

l'exemple de celle des Chickahominies (1616). Dans le même temps, Opechancanough, reconnaissant que l'avancée technologique des colons était la clé de leur domination, était déterminé à acquérir des armes à feu. Les dirigeants virginiens acceptèrent finalement de leur en donner quelques-unes en échange d'être autorisés à transmettre la foi chrétienne aux jeunes powhatans. Ainsi, pendant que les colons se complaisent dans la paix de 1614, les Amérindiens apprenaient à devenir d'habile tireur. En 1622, les tribus de la Virginie des Marées sont plus fortes qu'elles ne l'ont jamais été depuis 1607. Opechancanough avait parfaitement réussi à renforcer militairement la Chefferie et à revitaliser son peuple.

Pour Opechancanough, il était tout simplement impossible d'entretenir des relations fondées sur la paix avec les Anglais. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'une nouvelle guerre éclate. Au printemps 1621, le *mamanatowick* prit les devants en élaborant un plan visant à exterminer l'ennemi anglais.

2. 2. Des soulèvements méticuleusement préparés et soigneusement exécutés :

Plus haut, nous avons rendu compte que la nation powhatan était, par le biais de sa structure politique complexe et flexible, la seule capable de formuler une politique extérieure commune qui était à la fois forte et ambitieuse. Sans contredit possible, le fruit le plus spectaculaire de cette politique unifiée fut l'insurrection de 1622. Celle-ci n'eut rien d'une simple échauffourée. Portons quelques instants notre attention sur ce soulèvement.

À dater de 1618, Opechancanough projeta de renforcer encore un peu plus la centralisation politique. Il demanda aux *weroances* et aux non-chefs de présenter une face amicale aux Anglais. L'objectif, derrière cette mesure, était de mettre les colons en confiance afin de permettre aux Amérindiens de se déplacer librement sur les établissements coloniaux. Afin de leurrer un peu plus les colons dans leur complaisance, Opechancanough leur affirma qu'il était prêt à discuter de la conversion de son peuple à la religion chrétienne. Quoi qu'il puisse y avoir doute à ce sujet, il semblerait que l'affirmation de l'autorité suprême se soit davantage fondée sur la médiation que sur la force et la coercition²³². Quand on y pense, on aurait pu attendre l'inverse ; les mesures extrêmes n'ont-elles pas tendances à prospérer quand il y a de la tension ? Pourtant, on peut rendre intelligible ce choix, de remplacer la violence brute par la négociation, il suffit de se rappeler les faiblesses

232. Cela reste difficile à vérifier en raison d'un manque de sources. Notre ignorance est à peu près totale sur la nature des interactions qu'Opechancanough entretenait avec ces peuples de la Potomac River et de l'Eastern Shore de Virginie.

structurelles internes au système politique powhatan. Tout d'abord, le recours à la force à l'encontre des tribus des rivières York et Rappahannock aurait été inutile, car elles haïssaient les colons et désiraient ardemment les détruire. Mais alors que les tribus les moins périphériques s'étaient progressivement retournées contre la colonie anglaise, celles des marges territoriales maintinrent leur politique de coopération et de coexistence à son égard. Le problème, c'était que la Chefferie était encore en formation lorsque les premiers anglais s'installèrent dans la région. De fait, l'autorité suprême ne s'étaient jamais complètement imposée aux populations des franges de la Chefferie (en particulier celles de la Potomac River et de l'Eastern Shore). En outre, celles-ci virent peut-être dans les Anglais un allié potentiellement utile pour s'émanciper de la domination powhatan. En forçant les *weroances* de ces zones à se soumettre à une politique qu'ils ne défendaient pas nécessairement, Opechancanough aurait à coup sûr encouragé leurs ambitions centrifuges. Finalement, s'il hésita à recourir à la force, c'était par crainte qu'elle ne les rapproche encore davantage des Anglais. Mais alors, s'il les sollicita sans les forcer à participer au massacre, de quelle manière s'est opérée le renforcement du pouvoir central dans ces zones périphériques ? Il est possible qu'il ait demandé à ce qu'on lui fournisse des contingents de guerriers plutôt que l'habituel tribut en nature (maïs, cuivre...)²³³. En outre, l'affermissement du pouvoir central s'est sans doute traduit par une surveillance accrue des populations. À cette époque, des petites bandes de renégats, c'est-à-dire des powhatans à la fois hostiles aux Anglais et à Opechancanough, commençaient à monter de petits raids contre les planteurs isolés de Virginie²³⁴. Ceux-ci risquaient de ruiner prématurément le bref intermède de paix avant que tout ne fut près pour l'exécution de son plan, c'est pourquoi il se dota du pouvoir de coercition nécessaire permettant de les condamner (à des châtiments corporels, voire à mort...). Les Anglais ignorèrent jusqu'au bout ce qui se tramait ; aucun d'entre eux ne savait quels plans étaient en place du côté amérindien. D'ailleurs, ils décrivent cette période comme d'un « âge d'or » (*golden age*) des relations anglo-powhatan.

Ils ne se rendirent compte d'avoir été dupés qu'en ce jour fatidique du 22 mars 1622. Le déroulement de cet assaut n'eut rien de hasardeux, il avait été prémédité, planifié et organisé avec le plus grand soin. Prenons le temps, ici, de revenir sur la chaîne des événements. Bien après le lever du soleil, les Powhatans pénétrèrent calmement sur les plantations éparpillées le long de la rivière James. Ils n'étaient pas agités, mais tranquilles et bienveillants. Les colons ne les regardèrent pas d'un air soupçonneux, d'autant plus qu'ils n'avaient pas revêtu leurs traditionnelles peintures de guerres. Soudain, ils se jetèrent sur les colons, et taillèrent en pièces tout homme, femme et enfant

233. ROUNTREE (Helen C.), « The Powhatans and the English : A Case of Multiple Conflicting Agendas » dans (dir.) ROUNTREE (Helen C.), *Powhatan Foreign Relations, 1500-1722*, University Press of Virginia, Charlottesville, 1993, p. 187.

234. ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough...*, *op. cit.*, p. 205.

qu'ils trouvaient. En outre, ils volèrent ou massacrèrent le bétail et laissèrent derrière eux des dizaines de fermes incendiées. Les Anglais perdirent aussi leurs armes et leurs munitions. Leur coup fait, les Powhatans se volatilèrent dans la forêt. En un instant, la colonie avait été amputée de 330 de ses membres (soit un quart de la population blanche)²³⁵. Le nombre des morts aurait été beaucoup plus important si un jeune powhatan n'avait pas averti les habitants de Jamestown. Le plan ne réussit donc pas en entier, et le principal établissement fut sauvé.

Tous les établissements éloignés furent abandonnés. La présence anglaise avait quasiment reculé jusqu'à la côte. Plus précisément, elle se replia sur la Lower Peninsula (ou la Virginia Peninsula). Le soulèvement de 1622 amorça une guerre qui durera une décennie et qui, contrairement à la première, fut dévastatrice pour les Anglais, du moins pendant un temps. Précisons qu'à l'origine, ce grand assaut était supposé se dérouler en 1621. Opechancanough l'avait différé d'une année, car il craignait que les Anglais n'aient eu quelques soupçons. Mais le secret avait finalement été gardé pendant près de quatre années (une fuite eut seulement lieu la veille).

Même si nous avons fait qu'effleurer le sujet, les propos qui précèdent tendent à montrer que cette attaque fut bien conçue, bien préparée et bien exécutée. Si les populations amérindiennes de Nouvelle-France n'étaient pas incapables de planifier et de s'organiser, elles n'avaient certainement pas les moyens de mener des campagnes militaires de cette envergure. Comme il a été montré au début de ce chapitre, les opérations militaires organisées par les structures confédérales étaient plus bi- que multi- ou pan-tribales. Et il en allait de même pour les sociétés organisées en bandes. Si cette tâche leur était difficile, sinon impossible, c'était en raison des caractéristiques mêmes de leur culture politique. Contrairement aux Powhatans, les dirigeants des sociétés septentrionales ne disposaient pas des moyens pour lutter efficacement et durablement contre une puissance extérieure, que celle-ci fut française ou iroquoise (pas de planification centralisée, pas de pouvoir de commandement, pas d'identités nationales fortes...). Par conséquent, ils furent contraints à l'accommodement avec les nouveaux venus. On l'aura compris, la nation powhatan avait suffisamment d'atouts organisationnels pour favoriser l'une ou l'autre de ces politiques, conciliation ou résistance, face à l'intrusion anglaise. Il se trouve qu'elle avait d'abord cherché à intégrer pacifiquement les Anglais dans son organisation politique, mais voyant que la violence devait finalement caractériser les relations, elle réorienta sa politique vers la force des armes.

Nous nous devons d'insister sur un autre point : la politique d'Opechancanough vis-à-vis de la

235. FAUSZ (Frederick J.), « Opechancanough : Indian Resistance Leader » dans (dir.) SWEET (David G.) et NASH (Gary B.), *Struggle and Survival in Colonial America*, University of California Press, Berkeley et Los Angeles, 1981, p. 32.

colonie anglaise n'avait rien d'une simple stratégie défensive de résistance et de contention de l'ennemi. Même si elle manqua son but ultime - la suppression définitive de la colonie -, il faut la considérer comme une politique d'expulsion et d'anéantissement. Le 18 avril 1644, le *mamanatowick* chercha de nouveau à détruire la colonie et à exterminer sa population. Comme en 1622, l'attaque de l'adversaire fut portée simultanément sur de nombreux lieux d'implantations.

Avant d'aller plus en avant dans nos propos, notons que la Chefferie ne s'étaient jamais disloquée. Autrement dit, les tribus des franges territoriales n'arrachèrent jamais leur indépendance. Pourtant, en 1622, les liens politiques entre le centre et les périphéries s'étaient tellement érodés qu'on aurait pu s'attendre à une opération de sécession. Comment expliquer cette victoire de l'intégration sur la dissociation ? Nous avons vu que la colonie avait été un sérieux problème pour la « construction » d'une loyauté commune. Assez paradoxalement, c'est son développement rapide – au cours des années 1630, qui a permis l'intégration des marges, car la menace anglaise n'était plus vague et lointaine, mais tangible et palpable, même pour elles. Ce triomphe de l'unification se traduit par une participation quasi-unanime au soulèvement de 1644²³⁶. Inversement, la campagne militaire de 1622 n'eut probablement rien de nationale, ou de pan-tribal. En effet, il semblerait que les tribus de la Potomac River et de l'Eastern Shore ne participèrent pas au massacre. En outre, aucune fuite d'informations ne se produisit en 1644.

Il faut aussi poser la question des véritables motivations d'Opechancanough. Croyait-il réellement pouvoir éradiquer la présence anglaise de ses terres cette fois-ci ? Aux antipodes des Powhatans qui traversaient une crise profonde, les années 1632-1644 furent pour les colons une période de croissance rapide. Opechancanough ne pouvait être que très pessimiste sur l'avenir de la *Tsenacommacah*. Il serait téméraire d'en être trop sûr, mais on peut émettre l'hypothèse qu'il emmenait les Powhatans dans une charge suicidaire. Comment aurait-il pu ignorer que cette attitude produirait des représailles terribles et immédiates ? En effet, c'est ce qui s'était passé après le soulèvement de 1622. Néanmoins, cette fois-ci, ils seraient à coup sûr écrasés par la colonie. En tout cas, cette conduite si profondément martiale vient appuyer notre hypothèse selon laquelle les Powhatans auraient inventé une structure politique spécifique par rapport aux populations amérindiennes plus septentrionales. Jamais les bandes et les tribus de Nouvelle-France n'organisèrent, au XVII^e siècle en tout cas, de charge suicidaire ou d'assaut comportant le risque accepté de représailles fatales. Ainsi, peut-on se demander pourquoi seuls les Powhatans étaient-ils

236. Quasi-unanime car les Accohanocs et les Accomacs n'y participèrent pas. Voir ROUNTREE (Helen C.), « The Powhatans and the English : A Case of Multiple Conflicting Agendas » dans (dir.) ROUNTREE (Helen C.), *Powhatan Foreign Relations, 1500-1722*, op. cit., p. 194.

prêt à se battre jusqu'à la mort pour la survie de leur organisation ? Nous avons montré, il y a de cela quelques pages, que la fusion des souverainetés mène à la constitution d'une identité collective forte. Ce qu'il faut ajouter, c'est que sans identité commune forte, il n'y a pas de solidarité possible en temps de crise. Si l'identité powhatan se révélait suffisamment forte pour encourager ses membres à adopter un comportement patriotique à l'égard de la Chefferie, telle n'était cependant pas la règle ordinaire en Nouvelle-France, où les identités collectives y étaient beaucoup plus faibles, car les tribus avaient toujours refusé tout projet d'unification politique. La loyauté des populations allait surtout à la tribu, et non à la confédération. Au niveau inférieur, l'identité personnelle primait sur l'identité de la tribu ou de la bande. Ainsi, en plus de restreindre sévèrement la coopération politique et militaire, le processus de fusion des souverainetés aurait des conséquences limitatives sur l'envergure même des opérations militaires. Celle-ci ne pouvaient être, hélas, qu'assez limitées. Les raids ne pouvaient prendre que la forme de petites embuscades et à chaque fois, toutes les précautions étaient prises pour minimiser les pertes humaines (par exemple, en s'assurant de la concentration de forces supérieures en nombre). Ces propos expliquent pourquoi il n'y eu jamais de massacre à grande échelle en Nouvelle-France, ni même de batailles rangées. Car, oui, les Powhatans combattirent parfois en terrains découverts. À l'automne 1624, en pleine Seconde Guerre Anglo-Powhatan, une force inter-tribale dirigée par les Pamunkeys, et réunissant plus de huit cents guerriers, combattit les Anglais en terrain ouvert dans une bataille qui dura près de deux jours²³⁷. Bien qu'ils aient finalement été contraints de battre en retraite, jamais auparavant ils n'avaient fait montre d'une telle ténacité devant l'ennemi. Même le gouverneur Wyatt reconnu le courage d'Opechancanough et de ses hommes. Suite à cette bataille, les officiels de Jamestown mirent une prime sur la tête du *mamanatowick*.

À présent, revenons à la date de 1644. L'attaque de la colonie avait stupéfait et rendu furieux les colons. Les représailles anglaises précipitent la Troisième Guerre Anglo-Powhatan. Celle-ci fut de courte durée ; en 1646, Opechancanough est capturé et tué par les Anglais. Après cette troisième guerre, et ce troisième échec, les Powhatans s'arrangèrent comme ils purent du pouvoir colonial. Les tentatives de freiner ou d'endiguer l'expansion anglaise au moyen de conflits armés avaient échoué.

Pour résumé, au début, Wahunsenacawh avait considéré les Anglais comme un problème local appelant des solutions locales. Ses priorités militaires étaient entièrement tournées vers ses ennemis

237. FAUSZ (Frederick J.), « Opechancanough : Indian Resistance Leader » dans (dir.) SWEET (David G.) et NASH (Gary B.), *Struggle and Survival in Colonial America*, op. cit., p. 32.

traditionnels (Monacans, Massawomecks...). Les tribus menèrent donc des politiques autonomes vis-à-vis des étrangers. Dans un premier temps, les relations inter-culturelles furent cordiales, voire amicales. Toutefois, elles se délitèrent rapidement avec les tribus situées, géographiquement parlant, au plus près de Jamestown. Pour tenter d'amortir les violences, Wahunsenacawh se contenta d'adopter des mesures individuelles. Par exemple, en ordonnant aux Paspaheghs et aux Quiyoughcohannocks de cesser leurs hostilités contre les colons. À cet instant, le Chef suprême n'avait pas l'intention d'interférer dans les affaires intérieures des autres tribus. Par conséquent, la centralisation restait assez faible. Une politique pan-district fut néanmoins formulée à la toute fin de l'année 1607. Plutôt que d'expulser les colons, Wahunsenacawh essaya d'abord de les intégrer dans son organisation, mais ça n'aboutit qu'à un échec complet, alors il passa à la violence. En effet, entre temps, le Chef suprême avait effectivement compris quelles étaient les véritables motivations des Anglais. Il réalisa qu'ils n'étaient pas seulement de passage, en dépit de ce qu'ils racontaient, et qu'ils n'accepteraient jamais de devenir de loyaux sujets. En réaction, il révisa sa politique et ordonna l'annihilation de la colonie (par l'usure et l'affrontement frontal). Ce fut donc la crainte de l'ennemi qui renforça la centralisation politique. À partir de là, le degré de centralisation oscilla en fonction de la qualité des relations entre les deux peuples. Si les périodes de paix se traduisirent par un accroissement de l'autonomie locale et régionale, l'accentuation des violences provoquèrent un renforcement du pouvoir central.

Portons maintenant notre attention sur le théâtre de la Nouvelle-France.

2. 3. Une conjoncture internationale favorable à la création d'une alliance générale :

Commençons notre discussion par deux éléments de rappel. Premièrement, la région dans laquelle les Français pénétrèrent au XVII^e siècle formait déjà un univers déstabilisé par les incursions iroquoises et les maladies d'origine européenne. Deuxièmement, les Amérindiens restèrent globalement désunis face à la menace iroquoise.

Pour obtenir un appui militaire, les nations attaquées (en particulier les Illinois et les Miamis) se tournèrent alors vers les Français, obligeant du même fait ces derniers à prendre parti (les autorités françaises avaient signé la paix avec les Iroquois en 1667). Ils finirent néanmoins par se ranger aux côtés des réfugiés, car ils pensaient « que si les Illinois étaient détruits, Baie Verte et les Outaouais suivraient. Alors, le commerce de la fourrure disparaîtrait. Le Canada se retrouverait isolé et

vulnérable devant les attaques iroquoises, et l'Angleterre, que les Français considéraient comme le soutien des Iroquois, contrôlerait le continent »²³⁸. Rapidement, les autorités françaises se convinrent de la nécessité absolue d'une unité entre les tribus de l'Ouest et celle d'une alliance franco-amérindienne pour éradiquer la menace iroquoise. À cet égard, le solutionnement des querelles endémiques entre réfugiés, mais aussi entre Français et Amérindiens, constituait un prérequis absolument indispensable à la réalisation d'une telle alliance (qui n'était donc pas seulement « algonquienne » mais aussi franco-amérindienne). Les Français endossèrent alors volontairement le rôle de médiateur, et parvinrent effectivement à apaiser les différents qui déchiraient les populations, autochtones et allochtones, du Pays-d'en-Haut. Pour ne donner qu'un exemple, en 1685, le voyageur²³⁹ Henri de Tonti parvient à réconcilier les Miamis et les Illinois (nous avons déjà vu que les deux peuples entretenaient de longue date des relations pour le moins conflictuelles)²⁴⁰.

Les propos qui précèdent tendent à montrer que l'alliance générale que les Amérindiens et les Français édifièrent au cours des années 1680 et 1690, était autant le fruit des guerres iroquoises que de l'expansion française dans l'intérieur du continent²⁴¹. Les guerres iroquoises jouèrent un rôle déterminant, car elles obligèrent les Amérindiens et les Français à envisager une union générale. Mais, malgré l'intérêt que tous portèrent à la réalisation d'une telle alliance, ils furent incapables d'oublier leurs vieilles querelles. Cette situation changea complètement lorsque les Français devinrent les médiateurs des conflits qui les opposaient à leurs différents alliés amérindiens, mais aussi entre ces alliés eux-même. En définitive, ce n'était finalement pas aux Algonquiens que l'on devait « la création d'une alliance réunissant tous les villages de réfugiés, mais bel et bien aux Français »²⁴².

Relatons maintenant le développement de cette alliance franco-amérindienne. Le point important, ici, est de souligner que l'alliance générale qui s'établit dans les années 1680 et 1690 a pris pour base une série d'alliances franco-amérindiennes individuelles qui ont été conclues dans les années 1650 et 1660. Mais ce n'est pas tout, puisque pour nouer ces alliances, les Français se sont appuyés sur un réseau préexistant de ligues pantribales. De fait, il nous paraît maintenant primordial de

238. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 70.

239. Il est nécessaire d'établir ici une distinction entre les marchands français qui allaient commercer avec les Amérindiens : ils étaient des *voyageurs* s'ils avaient une licence officielle, et des *coureurs des bois* s'ils n'en avaient pas (ces derniers étaient en réalité des contrebandiers).

240. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 75.

241. Attirés par les fourrures et les âmes, les Français pénétrèrent dans ce monde de villages à partir du milieu des années 1650.

242. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 60.

revenir à la date de 1649, c'est-à-dire au moment de la destruction de la confédération Huronne. Dans *Empire et métissages*, Gilles Havard nous explique que durant « la première moitié du XVII^e siècle, c'est-à-dire à l'époque de Champlain, l'alliance franco-amérindienne s'était d'abord forgée autour des Montagnais et des Algonquins, puis à partir des années 1609-1615 autour de la confédération huronne, alors la plus puissante dans cette partie de l'Amérique »²⁴³. Toutefois, l'alliance franco-huronne s'était désintégrée en même temps que la Huronie. Pour relancer la traite des fourrures, les Français et les Amérindiens cherchèrent, au début des années 1650, à mettre sur pied de nouveaux circuits commerciaux.

En 1654, une alliance et un partenariat commercial²⁴⁴ s'établit entre les Français et les réfugiés de Chagouamigon²⁴⁵. Une ligue pantribale unissait les réfugiés de cette région depuis le début des guerres iroquoises. Elle était principalement conduite par les Outaouais, les Ojibwés et les Hurons.

Une seconde ligue pantribale, qui était chapeautée par les Poutéouatamis, pouvait être distinguée au niveau de la baie Verte. Les Français conclurent une alliance avec eux en 1668²⁴⁶.

En 1679, La Salle parvient à instituer une alliance avec la Confédération illinoise, soit quelques mois seulement avant que la guerre ne vienne surprendre les Kaskaskias²⁴⁷.

La reprise des guerres iroquoises, en septembre 1680, eut pour premier effet de consolider, par leur reconduction, la série d'alliances bilatérales instituées depuis 1654 (alliances franco-outaouaise, franco-poutéouatamie, franco-illinoise, etc). Par ailleurs, d'autres groupes, mû par la recherche d'aide et d'assistance, en vinrent à manifester le désir de s'allier aux Français. Ces derniers élargirent ainsi leur réseau d'alliance. Mais surtout, la réapparition du danger iroquois dans la région des Grands Lacs conduisit à l'encastrement des relations bilatérales dans des réseaux plus vastes. En d'autres mots, à la formation d'une alliance générale. Ce renforcement significatif du caractère multilatéral des relations entre les populations du Pays-d'en-Haut, qui va de pair avec la dissipation de la nature erratique de l'environnement politique de la région, n'est que le fruit du travail de médiation dirigé par les Français et de la nécessité de répondre à une situation militaire dangereusement précaire. Il n'est aucunement, contrairement à ce qu'ont longtemps suggéré les tenants de l'historiographie traditionnelle, le produit d'une « quelconque affinité mystique entre Français et Indiens, ni parce que ces derniers en auraient été réduits à dépendre des Français »²⁴⁸.

243. HAVARD (Gilles), *Empire et métissages...*, *op. cit.*, p. 206.

244. Dans le monde amérindien, le principe d'alliance est protéiforme. En plus de garantir la paix, il prenait aussi la forme d'un partenariat commercial. Dans l'idéal, il devait aussi créer une coopération militaire entre ses membres.

245. Ce centre multiethnique était situé près de l'extrémité occidentale du lac Supérieur.

Voir WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 206, 207.

246. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 208.

247. HAVARD (Gilles), *Empire et métissages...*, *op. cit.*, p. 212.

248. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 74.

Les liens (politiques, économiques, sociaux...) qui reliaient dorénavant chaque concentration de réfugiés aux autres et chacune de ces concentrations aux Français, permirent à l'alliance de mobiliser toutes ses forces contre l'ennemi iroquois. Cette mobilisation, « comme dans le cas d'une confédération indienne [...] ne fut qu'un effet secondaire de l'alliance. En premier lieu, cette alliance n'avait pour but que de garantir la paix entre tous ses membres. Dans l'idéal, bien entendu, tous les alliés devaient s'accorder pour combattre l'ennemi commun mais, avant que cela puisse se faire, ils devaient tous accepter de ne pas se battre les uns contre les autres »²⁴⁹.

L'alliance mit rapidement, dès les années 1690, la Ligue iroquoise sur la défensive. La guerre se poursuivit jusqu'en 1701, date à laquelle les Cinq-Nations, finalement vaincus, demandèrent la paix. La Nouvelle-France la leur accorda en échange de leur neutralité dans le conflit qui les opposait aux Anglais. Les Iroquois devaient aussi restituer aux réfugiés les territoires de chasse situés à l'ouest de Détroit et accepter la médiation des Français en cas de conflits avec les enfants d'Onontio²⁵⁰. Ce qu'il faut comprendre, c'est que les Iroquois n'intégrèrent pas le système d'alliances des Français. Ces derniers avaient besoin que les Cinq-Nations « demeurent hostiles aux autres tribus afin de leur barrer la route d'Albany »²⁵¹, où elles auraient pu tirer un plus grand profit du commerce avec les Anglais qu'elles ne le faisaient à Montréal.

Ainsi, l'alliance permit de repousser l'assaillant iroquois. Libérées, les tribus de l'Ouest démantelèrent leurs villages recomposés et surpeuplés pour repeupler les territoires rendus disponibles par le déclin des Iroquois. En sachant que l'alliance avait été fondée dans le but de se défendre contre cet ennemi incursif, on peut soupçonner que son avenir tout désigné semblait être sa dissolution. En effet, une fois libérées de cette menace globale, les nations ne laisseraient-elles pas les intérêts locaux reprendre le dessus sur les intérêts généraux²⁵², conduisant ainsi à la réapparition des conflits internes et, finalement à la ruine de l'alliance ? Pourtant, ce schéma ne s'est jamais accompli, l'alliance a perduré bien au-delà de « la Grande Paix » de 1701. Plus encore, elle s'est même renforcée. L'alliance franco-amérindienne n'était donc pas qu'une simple coalition, en tant qu'elle n'était pas momentanée (elle s'est maintenue au-delà de l'éradication de la menace iroquoise).

249. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 74, 75.

250. Les Amérindiens se servaient du terme d'Onontio (« Grande Montagne ») pour désigner les gouverneurs généraux de la Nouvelle-France, qui furent aussi reconnus comme chefs de l'alliance. De part leur rôle de protecteurs, de pourvoyeurs et de médiateurs, les gouverneurs français étaient assimilés à des « pères » par les tribus de l'Ouest. De fait, une nouvelle identité, commune à tous les réfugiés, vint se greffer aux appartenances traditionnelles (famille, clan, nation...) : celle d'enfants d'Onontio.

Voir WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 78 et HAVARD (Gilles), *Empire et métissages...*, *op. cit.*, p. 215-219.

251. JENNINGS (Francis), *Les fondateurs de l'Amérique...*, *op. cit.*, p. 302.

252. À cet égard, rappelons que les cultures amérindiennes étaient fortement attachées à l'indépendance.

Jusqu'ici, nous avons surtout adopté le point de vue des réfugiés. Nous avons montré que s'ils se montrèrent enclins à s'allier aux colonisateurs français, c'était d'abord pour répondre aux exigences de la défense et de la nourriture. Affaiblis par la guerre, la famine et la maladie, l'alliance représentait pour eux une chance d'obtenir une aide militaire et matérielle (armes, soins médicaux, produits alimentaires...) ²⁵³. Positionnons-nous un instant du côté français. Même si nous ne ferons qu'effleurer le sujet, les propos qui vont suivre tendront à montrer que ce furent surtout des motivations militaires et économiques qui les enjoignirent à considérer une alliance avec les Amérindiens de l'Ouest. Prenons ces deux volets l'un après l'autre.

Face à la montée du péril anglais et à la reprise des hostilités avec les Iroquois au cours des années 1680, s'allier les tribus autochtones s'avérait de fait être un impératif militaire. Car même à son point le plus élevé, la population française qui peuplait l'Amérique du Nord resta toujours largement inférieure à la population anglaise des diverses colonies de la côte Est. De plus, et au contraire de sa concurrente britannique, jamais la Nouvelle-France n'aura bénéficié d'une immigration suffisamment forte pour voir le nombre de Français de souche surpasser celui des Amérindiens. Pour compenser leurs évidentes faiblesses démographiques, les Français n'eurent donc d'autres choix que de s'allier aux Amérindiens. Ils avaient désespérément besoin qu'ils luttent à leur côté contre les Anglais et leurs alliés autochtones. Finalement, le vaste réseau d'alliances qu'ils forgèrent accrut considérablement la puissance de leur colonie. Par ailleurs, ce « soutien des Amérindiens peut expliquer aussi pourquoi la Nouvelle-France n'a disparu qu'à la fin du XVIII^e siècle » ²⁵⁴.

Au-delà des impératifs militaires, des considérations d'ordre purement économique peuvent aussi expliquer, en partie, le comportement relativement modéré des Français à l'égard des peuples autochtones. La colonisation française s'est fondée sur la traite des pelleteries. Or, cette activité exigeait la participation des autochtones, car c'était eux qui approvisionnaient les commerçants français en fourrures. Il faut bien se souvenir que les Amérindiens considéraient la pratique de la traite indissociablement de celle de l'alliance. Par conséquent, commercer, c'était aussi fonder la paix, l'amitié et l'entraide. Précisons qu'en détruisant le système d'alliances - et donc de commerce - franco-amérindien, les guerres iroquoises sapèrent la santé économique de la colonie. En effet, il

253. Cela impliquait que l'institution étatique devait faire preuve d'efficacité et de rigueur dans son rôle de protecteur et de fournisseur si elle voulait préserver son réseau d'allégeance politique. Le constat est clair : elle s'en montra souvent incapable. Outre les problèmes liés à l'approvisionnement, il semble judicieux de mettre en exergue la faiblesse de l'autorité étatique au Pays-d'en-Haut pour expliquer cette apparente incompétence. L'isolement de la province permettait, en effet, aux corrompus de prospérer. Plutôt que de se consacrer à leurs devoirs ou à épauler les alliés amérindiens de la Nouvelle-France, les soldats et les agents du roi - qu'ils soient civils ou militaires - préféraient faire croître leur fortune personnelle en se livrant à la traite des fourrures.

254. HAVARD (Gilles), VIDAL (Cécile), *Histoire de l'Amérique française*, Flammarion, Paris, 2003, p. 174.

fallut aux Français, dès l'amorce des années 1650, complètement réorganiser le commerce des fourrures (qui s'était rapidement fondé autour de la Confédération huronne), mais entre temps, la situation économique de la Nouvelle-France s'était dégradée au point de devenir extrêmement précaire. De façon plus prosaïque, les Amérindiens étaient aussi indispensables aux Français dans de nombreuses sphères de la vie quotidienne. Ils étaient des fournisseurs de nourriture, des pourvoyeurs de conseil ou encore des partenaires sexuels. C'est précisément parce que les Français avaient un besoin vital des Amérindiens sur de nombreux plans que les rapports entre eux étaient généralement pacifiques.

Ce qu'il nous faut mettre en avant, c'est que les Anglais réussirent à surmonter la relation de dépendance qui les liaient auparavant aux Amérindiens. Lorsque les Européens envahirent le continent nord-américain, ils ne purent se passer de l'aide des Amérindiens pour se nourrir, se vêtir ou se soigner. Et ceci est valable quelque soit l'entreprise de colonisation considérée. Mais alors que cette relation de dépendance demeura une constance dans la colonie française, les colons anglais étaient finalement parvenus – au bout d'une vingtaine d'années - à vivre de manière autonome (grâce à l'aide de la métropole, de l'exploitation du territoire et de ses ressources...). En d'autres termes, ils comblaient leurs besoins de survie sans dépendre des Amérindiens. Les historiens ont également fait observer que les Anglais ne dépendaient pas non plus des Amérindiens sur le plan économique. En effet, alors que les Français désiraient des fourrures, les Anglais convoitaient des terres pour développer la culture du tabac et l'élevage de bétail : soit autant d'activité qui ne nécessitait pas le concours des autochtones. Au début de la colonisation, le rapport démographique favorisait tant les Amérindiens que les colons avaient adopté une attitude relativement respectable vis-à-vis des Amérindiens, même si des faits de violence punctuaient invariablement les contacts entre les deux peuples. Cependant, l'immigration massive en direction des colonies britanniques, conjuguée au phénomène de dépopulation auquel était confronté les populations amérindiennes, finit par rééquilibrer puis renverser la balance démographique - et donc les rapports de forces - au profit des colonisateurs. Ce qu'il faut intégrer, c'est que l'ensemble de ces transitions se sont accompagnées d'un recentrement des ambitions et des comportements anglais. Jusqu'alors, les nécessités de la survie avaient amené les colons à moins se soucier de leurs projets initiaux concernant les nations amérindiennes, en particulier l'obtention de leur allégeance. Ils redonnèrent à cette tâche la priorité qu'ils avaient longtemps refusée de lui accorder dès l'instant où ils se furent acclimater au territoire américain. Toutefois, ils ne cherchèrent plus à s'assurer l'allégeance des nations autochtones par la persuasion, mais par la coercition. À coup sûr, les ressources - humaines et matérielles - dont ils disposaient à présent avaient constitué un facteur déterminant dans leur

décision d'abandonner la diplomatie - trop souvent synonyme de compromis - au profit de la soumission physique. L'adoption de ce nouveau comportement signifia la fin des relations plus ou moins pacifiques qui marquaient les tout premiers contacts. Si les Anglais optèrent préférentiellement pour la conquête militaire, c'était aussi, sans doute, parce qu'ils étaient excités par un appétit foncier. En effet, le caractère soutenu du phénomène migratoire avait créé un besoin en terre d'une ampleur si considérable que l'accaparement des territoires amérindiens devient, pour le plus grand nombre, une option moralement et politiquement acceptable. Parallèlement, l'escalade de la violence conduisit les Anglais à renoncer au volet « civilisateur » et assimilationniste de leur programme. On a donc eu une inflexion du projet colonial, mais nous ré-aborderons ce sujet un peu plus tard.

Ce qu'il ressort de ces dernières lignes, c'est que le recours à la violence à l'encontre des populations amérindiennes dans la colonie anglaise de Virginie peut en partie être expliqué au moyen de deux facteurs. Le premier est le caractère non-indispensable des relations anglo-amérindiennes. Le fait que les Anglais purent effectivement se passer de l'aide des Amérindiens pour survivre et développer leurs colonies - que ce soit sur le plan militaire, économique ou alimentaire - leur offrit une alternative que les Français ne pouvaient même pas envisager, à savoir celle entre la collaboration et la conquête militaire. Cependant, cette capacité à ignorer les Amérindiens ne saurait à elle-seule expliquer l'invasion des terres américaines et la soumission physique de ses premiers habitants. Il est nécessaire de lui ajouter un contexte d'avidité territoriale. Si les Anglais optèrent finalement pour la guerre, c'est probablement en raison de leur insatiable appétit foncier, qui était lui-même généré par des activités économiques spécifiques et par une forte immigration.

L'important, ici, est de souligner qu'une certaine relation d'interdépendance s'était nouée entre les Français et les Amérindiens. Chacun était forcé de coopérer avec l'autre pour avoir accès aux ressources qui lui manquait.

Nous avons peut-être donné une image quelque peu idyllique de l'alliance franco-amérindienne, qui ne correspond certainement pas à la réalité globale. Il faut dire que la violence et le meurtre²⁵⁵ entre les deux peuples était une chose assez fréquente à la fin du XVII^e siècle. Ce problème, qui est

255. Précisons que les meurtres inter-sociétés étaient souvent en rapport avec l'activité commerciale. « Les Indiens assassinaient les Français pour les voler, ou lors de querelles autour des dettes ou des échanges de présents. Ils s'en prenaient à eux pour éviter qu'ils ne livrent des armes à leurs ennemis, les tuaient pour se venger de meurtres commis par des Français et, le commerce d'alcool prenant de l'ampleur, les tuaient au cours de querelles d'ivrognes. En retour, les Français usaient de la force contre les voleurs [...] ».

Voir WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, op. cit., p. 126.

difficile à quantifier, menaçait perpétuellement de détruire l'alliance.

Avant de clore ce chapitre, nous souhaitons revenir sur la dimension économique des premières expéditions anglaises en Virginie.

2. 4. Le tabac, manne de la Virginie :

La Compagnie de Virginie n'était ni une entreprise religieuse, ni une entreprise politique, mais une entreprise marchande, c'est-à-dire qu'elle a d'abord été fondée pour générer des profits économiques rapides. À l'inverse d'autres colonies anglaises (Massachusetts, Maryland, Pennsylvanie, Connecticut...), ses fondateurs ne l'ont pas bâtie pour offrir un refuge aux personnes victimes de discriminations religieuses en Europe. Bien entendu, cela ne signifie pas que les Virginiens ne se souciaient pas de Dieu ou de l'Église. D'ailleurs, certains d'entre eux tentèrent de convertir les Amérindiens au protestantisme. Cependant, les actionnaires de la Compagnie entendaient s'enrichir rapidement en découvrant d'importantes quantités de métaux précieux, ou en extrayant des ressources naturelles qui étaient soit indisponibles soit rares en métropole (épices, fourrures animales...). Finalement, au début du XVII^e siècle, la colonisation de la Virginie n'avait pas pour but affiché de générer des surplus agricoles susceptibles d'être exportés vers le territoire métropolitain. Pourtant, ce qui se mit finalement en place fut bien une économie centrée sur la production et l'exportation de tabac.

Le 23 mai 1610, le *Sea Venture* arrive en Virginie. Celui-ci apportait à la colonie ses nouveaux dirigeants, ainsi qu'un jeune colon d'environ 25 ans dénommé John Rolfe. Sa femme l'accompagne également, mais mourra peu de temps après leur arrivée. Au mois de février précédent, alors que le *Sea Venture* était échoué dans les Bermudes, le couple avait donné naissance à une petite fille, qu'ils avait baptisé Bermuda en référence à l'archipel. Cependant, l'enfant décéda quelques jours seulement après être venu au monde.

En Virginie, John Rolfe joua un rôle clé à deux égards. Premièrement, il assura la prospérité économique de la colonie en développant la culture du tabac. Deuxièmement, il apaisa les relations anglo-powhatans en épousant Pocahontas.

John Rolfe commença à expérimenter la culture du tabac en juin 1612. À l'herbe locale cultivée par les Amérindiens, il préfère placer ses efforts dans une variété très appréciée à Trinité et en Amérique

du Sud. Ce tabac, du *Nicotiana tabacum*²⁵⁶, s'accorde mieux aux préférences anglaises. Il est vrai que les feuilles du tabac indigène, le *Nicotiana rustica*, contenaient des concentrations de nicotine beaucoup trop élevées pour donner au produit final un goût doux ou agréable. En 1610, l'Anglais William Strachey nous décrit ces deux variétés :

« Il y a ici un grand entrepôt de tabac, que les Sauvages appellent *apooke*²⁵⁷, [et qui] n'est pas, au demeurant, du meilleur type. Il est petit et fragile et d'un goût mordant ; il n'atteint pas un mètre de hauteur, il possède une petite fleur jaune comme celles des Jusquiames ; ses feuilles sont courtes et épaisses, un peu rondes vers l'extrémité supérieure, tandis que le meilleur tabac, celui de Trinité et de l'Orénoque, est grand, fort, et atteint 2 ou 2,5 mètres de hauteur [et] possède une fleur aussi grande que nos campanules en Angleterre »²⁵⁸.

On ignore précisément comment John Rolfe obtient des semences d'Orinoco (le nom vernaculaire du *Nicotiana tabacum*). Il est possible qu'il persuada un capitaine espagnol de lui en apporter de Trinidad ou de Caracas²⁵⁹. Cependant, à cette époque, l'Empire d'Espagne punissait de mort quiconque vendait ces graines à un individu non espagnol ; à un anglais par exemple. On peut également postuler qu'il s'en procura aux Bermudes, puisque la plante y poussait à l'état sauvage depuis le XVI^e siècle²⁶⁰.

La première cargaison de tabac atteint l'Angleterre en juillet 1613. Ce premier envoi se vend cher sur le marché de Londres. Son succès va permettre à la culture de se développer. En moins de dix ans, le tabac deviendra la principale source de revenus de la Virginie.

256. HERNDON (Melvin Herndon), *Tobacco in Colonial Virginia : « The Sovereign Remedy »*, Tredition, Hambourg, 2013 [1957 pour l'édition originale], p. 6.

257. Parfois, les Powhatans n'utilisaient par le terme d'*apoke* mais celui d'*uppowoc*.

Voir HERNDON (Melvin Herndon), *Tobacco in Colonial Virginia : « The Sovereign Remedy »*, *op. cit.*, p. 5.

258. *There is here great store of tobacco, which the savages call apooke, howbeit it is not of the best kind. It is but poor and weak and of a biting taste ; it grows not fully a yard above ground, bearing a little yellow flower like to henbane ; the leaves are short and thick, somewhat round at the upper end, whereas the best tobacco, of Trinidado and the Oronoque, is large, sharp, and growing 2 or 3 yards from the ground, bearing a flower of the breadth of our bellflowers in England.*

Voir STRACHEY (William), *The History of Travel into Virginia Britannia* dans (Dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives...*, *op. cit.*, p. 680.

259. HERNDON (Melvin Herndon), *Tobacco in Colonial Virginia : « The Sovereign Remedy »*, *op. cit.*, p. 6.

260. RUSSO (Jean B.) et RUSSO (Elliott J.), *Planting an Empire. The Early Chesapeake in British North America*, The Johns Hopkins University Press, Baltimore, 2012, p. 40.

La plante n'est pas originaire de cette île. Elle y aurait été introduite involontairement par des colons espagnols naufragés. Ce sont eux qui, en 1515, découvrirent l'archipel.

Chapitre 3 - Conclusion :

Dans ce chapitre, nous avons voulu montrer que les Powhatans étaient les seuls capables de s'opposer aux ambitions des envahisseurs et que leur assise géopolitique ne justifiait pas la mise en œuvre d'une politique de collaboration. Au contraire, les populations amérindiennes plus septentrionales ne disposaient pas des ressources nécessaires pour défier durablement la supériorité matérielle, technologique et organisationnelle des Français. Non seulement, ils n'en avaient pas les moyens, mais ils n'avaient aucun intérêt à le faire. La précarité de leur situation leur commandait plutôt de s'allier avec les intrus.

On peut également considérer que les relations anglo-powhatan évoluèrent vers la violence en raison des ressemblances évidentes entre les deux sociétés : chacune d'entre elles avait cherché à satisfaire son expansionnisme en s'emparant par la force d'autres sociétés, chacune d'elles étaient familiarisée avec les relations hiérarchiques, chacune d'elle a démontré un fort ethnocentrisme... Inversement, les bandes et les tribus de Nouvelle-France et l'État français représentaient des extrêmes opposés dans le spectre des sociétés humaines.

Chapitre 4

De l'Irlande à la Virginie : transferts d'expériences

Dans ses travaux, l'historien David Beers Quinn a mis en évidence certains parallèles entre la colonisation anglaise de l'Irlande et la tentative d'implantation sur l'île de Roanoke²⁶¹. C'est lui, par exemple, qui a souligné le premier la réapparition des mêmes individus, tour à tour engagés dans chacune de ces entreprises. Et c'est également lui qui a montré que, l'expérience acquise par ces individus en Irlande a pu influencer leur comportement en Caroline du Nord. Parmi les personnages, qui ont alternativement endossé l'uniforme de colonisateur de l'Irlande et de l'île de Roanoke, on trouve des figures telles que Walter Raleigh, Humphrey Gilbert, Ralph Lane ou encore Thomas White.

Il s'avère que ces parallèles, ces connexions, n'ont pas cessé avec le XVI^e siècle, mais se sont poursuivis tout au long du XVII^e siècle. Ainsi, l'intention de ce chapitre sera de montrer que l'expérience coloniale de l'Angleterre en Irlande a aussi influencé le processus de développement de la colonie de Jamestown.

261. En 1584, Walter Raleigh organise une première expédition maritime en Amérique du Nord. Lui-même ne prend pas part à l'aventure. Sa flotte sera conduite par Philip Amadas et Arthur Barlowe. Leur mission : naviguer le long de la côte orientale du continent américain et choisir un site propice à l'établissement d'une future colonie. Les *Outer Banks*, une région de la Caroline du Nord constituée d'un cordon d'îlots sablonneux, leur paraît idéal. Son climat semblait favorable à l'agriculture, et elle était suffisamment éloignée des bases espagnoles de Floride (notamment St. Augustine) pour être à l'abri d'une attaque. En outre, toute la zone était cachée de la mer par un cordon littoral. Finalement, l'équipage portèrent leur choix sur l'île de Roanoke.

En 1585, muni d'une charte accordée par la reine Elisabeth I^{re}, Walter Raleigh envoie une nouvelle flotte dans la région des *Outer Banks*. Le 9 avril, sept navires quittent Plymouth avec 600 hommes à bord. L'expédition est placée sous le commandement de Sir Richard Grenville. Le capitaine Ralph Lane et le mathématicien Thomas Harriots font également partis du voyage. Dès leur débarquement sur l'île de Roanoke, les colons se mettent à la construction d'un fortin. La colonie est abandonnée en juin 1586. Le mois suivant, Richard Grenville, qui était parti chercher des ravitaillements en Angleterre, arrive à Roanoke et trouve le site abandonné. Avant de repartir, il laisse une quinzaine d'homme sur l'île pour conserver la possession du pays. Sans surprise, on ne retrouvera jamais leur trace.

Trois ans plus tard, en 1587, trois navires arrivent d'Angleterre avec à leur bord 110 colons (dont 18 femmes), principalement des artisans et des fermiers. Ces colons sont débarqués sur l'île de Roanoke puis laissés sur place pour former le premier noyau d'une colonie de peuplement. En effet, Raleigh souhaite désormais fonder une colonie de peuplement et non plus une base militaire. En novembre 1587, la monarchie interdit à tout navire de quitter les ports anglais en vue de l'attaque espagnole qui se prépare. Tous sont réquisitionnés pour défendre l'Angleterre. Le Conseil privé, l'organe le plus proche du monarque, interdit explicitement à Raleigh d'envoyer une flottille en Caroline du Nord. Suite à l'attaque de l'Angleterre par l'Invincible Armada, la colonie restera trois longues années sans être ravitaillée. Et lorsque le premier navire anglais revient en août 1590, tous les colons ont disparu en ne laissant pour seule trace que le mot Croatoan et les lettres C R O gravé sur deux troncs d'arbres. Ce nom est à la fois celui d'une tribu amérindienne et d'une île proche. Il avait été convenu que les colons, s'ils quittaient l'île, devaient inscrire sur un arbre leur destination et graver une croix de Malte s'ils étaient en danger. Pas de croix, ils s'étaient donc retirés sur l'île voisine. Toutefois, on ne reverra jamais les colons de Roanoke, c'est pourquoi on l'a surnommé aujourd'hui « la colonie perdue ».

Voir QUINN (David .), *Raleigh and the British Empire*, Hodder & Stoughton, Londres, 1947, p. 65-124.

Avant de procéder à l'analyse de ces transferts, il conviendra de revenir, brièvement, sur l'histoire de la conquête et de la colonisation de l'Irlande par l'Angleterre. Dans cette longue histoire marquée par la violence et la mort, les dernières décennies du XVI^e siècle occupent une place à part. Des changements fondamentaux se produisent pour ce qui concerne l'action du gouvernement anglais sur l'île. En effet, alors qu'elle est en proie à une série de révoltes, la Couronne d'Angleterre souhaite s'engager dans une vigoureuse campagne militaire pour réduire le pays. Pour justifier leur comportement violent à l'égard de la population locale et la mise en œuvre d'une politique dite de « plantations » à grande échelle, les Anglais développèrent, à cette période-ci, tout un schéma de pensées.

Notre deuxième tâche consistera donc à expliquer ces arguments en faveur de la colonisation. S'il est important de bien comprendre ce schéma de pensée, c'est parce qu'il sera ensuite exporté en Amérique du Nord. En d'autres termes, les colons recoururent aux mêmes prétextes pour justifier les multiples guerres qu'ils menèrent contre les Irlandais et contre Amérindiens.

Ces traits communs, ces parallèles, entre les deux colonisations ne concernaient pas uniquement le domaine littéraire. En effet, les Anglais firent plus qu'exporter des arguments : ils appliquèrent en Amérique du Nord les tactiques de guerres qu'ils utilisèrent en Irlande. Ainsi, notre dernier propos consistera à montrer que l'activité des Anglais dans une partie du monde a influencé leur comportement dans un autre. En somme, qu'ils avaient acquis de l'expérience en Irlande.

I. L'importance du précédent irlandais :

1. 1. La colonisation de l'Irlande par l'Angleterre :

La conquête et la colonisation de l'Irlande par l'Angleterre débuta à la fin du XII^e siècle, quand Henry II (1154-1189) parvient à prendre le contrôle du *Pale*²⁶², c'est-à-dire la région autour de Dublin. Les Anglo-Normands s'en tiendront à cette mince bande de terres jusqu'à la fin du Moyen Âge. Il s'agissait donc d'une conquête très partielle, non seulement du point de vue territorial, mais aussi sur le plan culturel. Seule une poignée de colons et de soldats se trouvait sur l'île, par conséquent, ils ne pouvaient songer ni à expulser les indigènes, ni à les assimiler. Ils se contentèrent d'exploiter les terres qu'ils avaient enlevées aux chefs irlandais, en employant une main-d'œuvre

262. Cette zone fut nommée ainsi en raison des palissades qui furent érigées pour repousser les incursions irlandaises. En effet, le mot « Pale » dérive du latin *palus*, qui signifie « poteau ». Précisons que le Pale était composé de quatre comtés : Louth, Meath, Dublin et Kildare.

Voir JOANNON (Pierre), *Histoire de l'Irlande et des Irlandais*, Perrin, 2006, La Flèche, p. 60.

indigène. Pour le dire sans détours, l'autorité de la Couronne d'Angleterre demeura largement nominale sur l'île. Bientôt, les conquérants adoptèrent le mode de vie des Gaëls (leur langue, leurs traditions, leurs habits...). Finalement, l'élément anglais disparut presque intégralement du plat pays et l'Angleterre en vint à considérer ses anciens conquérants comme des Anglais « dégénérés ».

Le statut de l'île changea brutalement en 1541, lorsqu'Henry VIII (1509-1547) obtient - par la persuasion et la négociation comme par la force brute - la soumission de la plupart des chefs irlandais de l'Ouest et du Nord (les O'Brien, O'Neill, O'Donnell, Burke...). Par l'Acte de Suprématie (*Kingship Act*), le parlement irlandais reconnaît Henry VIII roi d'Irlande. À dater de ce jour, les monarques anglais ne porteront donc plus le titre de seigneur (*lord*) mais celui de roi d'Irlande. En vérité, cette annexion se révéla plus apparente que réelle.

Les premières tentatives de « plantations » débutèrent sous le règne de la très catholique Marie Tudor (1553-1558), fille d'Henry VIII. Cette fois, il ne s'agissait plus seulement d'implanter une petite colonisation de soldats et de grandes propriétaires terriens mais de mener une véritable politique de peuplement à grande échelle. Elle ambitionnait de confisquer les terres des Irlandais et de les redistribuer aux colons anglais. En théorie, ces terres devaient être vidées de leur éléments indigènes. En effet, les dirigeants anglais des XVI^e et XVII^e siècles ne concevaient pas la plantation sans la ségrégation. C'est ainsi qu'en 1557, les districts de Leix et d'Offaly²⁶³ furent envahis et « plantés » de colons anglais. Dans les faits, un nombre important d'Irlandais demeurèrent sur place, en tant que tenanciers au service des nouveaux propriétaires, c'est-à-dire en fermiers révocables à merci. Le problème, c'était que les travailleurs agricoles ne vinrent pas d'Angleterre en assez grand nombre pour rendre ce principe applicable.

En 1565, Elisabeth I^{re} (1558-1603), qui souhaite étendre son autorité sur l'ensemble de l'île, reprit à son compte le système des « plantations » qui avait été inauguré dans le Leix et l'Offaly pour l'étendre à de nouveaux territoires. Rappelons que l'Angleterre essaiera de s'implanter en Amérique du Nord dans les années 1580²⁶⁴ ; la colonisation de l'Irlande est alors, non seulement incomplète, mais dominée par des échecs répétés.

En 1565-1566, Sir Henry Sidney s'efforce d'œuvrer dans l'Ulster, c'est-à-dire la province la plus

263. Ces districts furent transformés en comtés de Queens (*Queen's County*) et de King. Ils portèrent ce nom jusqu'à la fin de la guerre d'indépendance irlandaise de 1919-1921. Aujourd'hui, ils sont connus sous les noms de comtés de Laois et d'Offaly.

264. En 1583, Humphrey Gilbert fonda un établissement à Terre-Neuve, mais l'opposition des pêcheurs sur place, une mutinerie à bord de ses navires et un naufrage l'obligent à reprendre le chemin de l'Angleterre. L'année suivante, Walter Raleigh envoi une première mission de colonisation sur l'île de Roanoke (dans l'actuel État de Caroline du Nord).

septentrionale de l'île. Sans surprise, il se heurta à la résistance des chefs gaëls. Le clan des O'Neill (comtes de Tyrone) et des O'Donnell (comtes de Tyrconnell ou de Donegal), en particulier, leur infligèrent parfois de cuisantes défaites²⁶⁵. Les Anglais ne briseront leur résistance qu'en 1603.

Les historiens ont fait observé que la majorité des Anglais impliqués dans la conquête et la colonisation de l'Irlande venaient du West Country, soit le Sud-Ouest de l'Angleterre²⁶⁶. Parmi eux, citons Humphrey Gilbert, John Champernown ou encore Francis Drake.

En 1567, les Anglais tentent de s'imposer sur les zones côtières du Munster, au Sud-Ouest de l'île. James Fitzmaurice Fitzgerald, comte du Desmond, décide de fomenter une rébellion pour chasser la présence des Anglais de ses terres. La révolte fut écrasée sans pitié par Henri Sidney et Humphrey Gilbert en 1573. Pour inspirer la terreur, Gilbert fit décapiter ses ennemis et exposer leur tête à l'entrée de sa tente. D'ors et déjà, on peut dire qu'à l'exception des colonisateurs du XII^e siècle, les conquérants anglais ont toujours fait preuve d'une grande cruauté. Toutefois, nous verrons que le gouvernement anglais a fait preuve d'un comportement particulièrement brutal à partir du milieu du XVI^e siècle. Celui-ci se justifiait par les nécessité de la guerre et de la conquête mais aussi par l'insigne mépris que les Anglais éprouvaient à l'égard des Irlandais, perçus et décrits comme des nomades païens et anthropophages auxquels ils apportaient la « civilisation ». Ceci dit, les Anglais n'avaient pas le monopole de l'horreur.

À partir de 1572, Thomas Smith proposa à la reine un nouveau plan de colonisation de l'Ulster. Walter Devereux, le premier comte d'Essex, fut l'une des personnalités qui travailla avec le plus de rigueur à l'exécution de ce plan. En 1574, il ordonna le massacre de l'entièreté de la population implantée sur l'île de Rathlin – soit près de 600 personnes. Sir Francis Drake participa aussi, de près ou de loin, au massacre de 500 hommes, femmes et enfants de l'île. Finalement, Devereux échoua dans son entreprise et mourut à Dublin en 1576.

Ces deux provinces que sont l'Ulster et le Munster firent l'objet d'intenses pressions anglaises car elles ont toujours été considérées comme des zones stratégiquement dangereuses. En premier lieu, des groupes d'aventuriers écossais étaient venus s'établir sur l'île, surtout dans le comté d'Antrim, au cours du XVI^e siècle en traversant l'étroit canal du Nord. En colonisant l'Ulster, les Anglais

265. Par exemple, le 13 juin 1598, Hugh O'Neill défait les Anglais à Clontibret. Le 14 août suivant, il massacra une armée ennemie lors de la bataille de Yellow Ford.

266. Les hommes issus du West Country sont importants dans l'histoire des entreprises expansionnistes anglaises du XVII^e siècle. Les historiens explique en partie ce phénomène par le fait qu'une importante littérature justifiant la colonisation circulait dans cette région.

souhaitaient du même coup supprimer ces établissements écossais. Ensuite, l'Angleterre craignait une invasion espagnole ou française sur ses terres par la province du Munster. La Réforme est adoptée de manière presque accidentelle sous Henry VIII (1509-1547) suite au refus du pape d'annuler le mariage de ce dernier avec Catherine d'Aragon (1558-1603). Ajoutons que le protestantisme, en isolant l'Angleterre – qui se trouve désormais en rupture avec l'Espagne et la France –, l'incita à développer sa marine, ne serait-ce que pour se protéger.

Une seconde révolte éclata dans le Munster entre 1579 et 1583. De nouveau, elle fut écrasée sans pitié. À la même époque, le Pale, le Leinster et le Connaught s'embrassaient également. Partout, les Irlandais résistaient plus ou moins longuement, mais finissaient toujours par céder devant l'armée anglaise. Les provinces sortirent ravagées de ces rébellions.

Dans le Munster, 574 000 acres de terres, soit presque toute la province, sont confisquées puis redistribuées après la révolte²⁶⁷. En 1588, les colons sont au nombre de 3 000. Une décennie plus tard, ils seront 12 000.

En 1593, l'Ulster se soulève à nouveau, suivi du Connaught, du Munster, du Meath et du Leinster en 1598. Dans le Munster, la révolte fut si soudaine que « les fonctionnaires et les colons abandonnèrent tous leurs biens et s'enfuirent, pris de panique. La « plantation » dont on s'avouait si fier à Londres s'évanouit en fumée : ce fut comme si elle n'avait jamais existé »²⁶⁸.

Elisabeth I^{re} décida d'en finir avec les rebelles irlandais. Elle fait dépêcher en Irlande une armée de 16 000 hommes dirigée par le Robert Devereux, 2^e comte d'Essex²⁶⁹. Celui-ci se montre incapable de tenir tête aux rebelles. De colère, Elisabeth le fit arrêter et décapiter au pied de la tour de Londres. Charles Blount, lord Mountjoy lui succéda.

Ce dernier reprend peu à peu le contrôle du pays. La répression aboutit en 1607 à la « fuite des comtes », autrement dit à l'exil des chefs irlandais les plus capables de combattre l'occupant anglais (Hugh O'Neill, Rory O'Donnell...). Dès lors, la politique de « plantation » ne cessera de s'intensifier.

1. 2. Le processus de « barbarisation » et de paganisation des Irlandais :

267. JOANNON (Pierre), *Histoire de l'Irlande et des Irlandais*, op. cit., p. 67.

268. JOANNON (Pierre), *Histoire de l'Irlande et des Irlandais*, op. cit., p. 72.

269. JOANNON (Pierre), *Histoire de l'Irlande et des Irlandais*, op. cit., p. 73.

Dans les dernières décennies du XVI^e siècle, les Anglais, tant d'Irlande que de métropole, se mettent à considérer les Irlandais comme un peuple de « barbares » et de « païens », alors qu'auparavant, ils leur arrivaient assez souvent d'éprouver de l'admiration pour leur culture, ou tout au moins pour certains pans de leur culture²⁷⁰. Mais alors, pourquoi ce tournant spectaculaire ? Pourquoi est-ce que les Anglais englobent dorénavant les Irlandais dans ces catégories ?

D'ores et déjà, une question se pose : pourquoi traiter les Irlandais de païens alors même qu'ils étaient chrétiens ? Plus exactement, les Irlandais étaient catholiques ; cependant, ce catholicisme n'était pas tout à fait conforme à la pratique liturgique romaine. Beaucoup de traditions pré-chrétiennes avaient par exemple survécues. Ces écarts par rapport à l'orthodoxie n'étaient pas rares à l'époque médiévale et avaient été acceptés par les seigneurs anglo-normands du XII^e siècle ou par les Vieux Anglais (*Old English*), c'est-à-dire les descendants des conquérants anglo-normands du XII^e siècle partis s'installer sur l'île, mais ils étaient intolérables pour les colons protestants du XVI^e siècle.

Pourquoi était-il si important que les Anglais se convainquent eux-même de l'infidélité de leurs voisins ? Et bien, admettre que les Irlandais étaient chrétiens, c'eût été du même coup reconnaître qu'ils étaient civilisés. En effet, les Anglais reconnaissaient la différence entre le christianisme et la civilisation, et pensaient qu'un peuple pouvait être civilisé sans être chrétien. Il était par exemple admis que les Romains étaient civilisés en dépit de leur paganisme. Par contre, un peuple ne pouvait pas être chrétien sans être civilisé.

Finalement, établir le caractère soi-disant « païen » de leur religion constituait l'étape absolument nécessaire pour pouvoir ensuite déclarer que les Irlandais étaient des « barbares ».

Il était également important que les Anglais se persuadent de la « barbarité » de leur voisin. Pour se faire, ils se mirent à dresser le pire portrait possible des Irlandais. On affirmait fréquemment que les Gaëls descendaient des barbares de l'Antiquité²⁷¹. En 1566, Sir Henry Sidney compare par exemple le chef irlandais Shane O'Neill, comte de Tyrone, aux Huns, Vandales, Goths et Turcs. Il l'accuse également de pratiquer le cannibalisme, marque ultime de sauvagerie. De la même manière, on se mit à considérer leur organisation politique comme étant un système tyrannique. On considérait que la paysannerie était opprimée par les nobles gaéliques²⁷². Quand à leur mode de vie (pastoralisme,

270. CANNY (Nicholas Patrick), *Kingdom and colony. La colonisation de l'Irlande par l'Angleterre (1560-1800)*, Les Perséides, Bécherel, 1988, p. 21.

271. CANNY (Nicholas Patrick), *Kingdom and colony. La colonisation de l'Irlande par l'Angleterre (1560-1800)*, Les Perséides, Bécherel, 1988, p. 39.

272. CANNY (Nicholas Patrick), *Kingdom and colony. La colonisation de l'Irlande par l'Angleterre (1560-1800)*, Les Perséides, Bécherel, 1988, p. 25.

pratique de la transhumance...), il était jugé pratiquement irrécupérable.

Tâchons maintenant de répondre à la question que nous énoncions quelques lignes plus hauts : pourquoi les Anglais transformèrent-ils les Irlandais en « barbares » ? Au fond, le processus de « barbarisation » des Gaëls ne répond qu'à un seul objectif : justifier la politique d'oppression que la Couronne anglaise souhaitait dorénavant mettre en œuvre en Irlande. Dans la section précédente, nous avons montré que la Couronne anglaise a toujours eu du mal à consolider son autorité sur l'île. Ses échecs répétés vont l'inciter, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, à infléchir sa politique coloniale. Afin d'obtenir le contrôle politique de l'ensemble de l'île une bonne fois pour toute, le gouvernement anglais souhaitait dorénavant s'engager dans une politique autoritaire.

Pourtant, au départ, il n'avait pas voulu de cette politique. À l'époque, l'idée dominante était d'étendre l'influence de la Couronne en implantant au-sein de l'île une nouvelle classe de dirigeants anglais, à laquelle on incombait la tâche de persuader, par la seule force des mots, la population gaélique de se réformer²⁷³. Hors des parties anglicisées d'Irlande, dans les zones demeurées sous influence indigène, les efforts étaient dirigés vers les élites de la société gaélique. L'objectif était de les persuader « d'adopter le mode de vie des Anglais » et d'en « faire des agents de la réforme sur leurs propres terres »²⁷⁴. On pensait qu'une fois réformé, le peuple gaélique se rallierait volontairement à la Couronne anglaise, le tout sans que la violence ne soit intervenue à un moment quelconque de la procédure. Ainsi, on voit bien que la volonté de réformer le peuple irlandais était une vieille obsession anglaise aussi ancienne que la conquête elle-même.

Pour résumer, disons qu'entre la conquête anglo-normande et la fin du XVI^e siècle, les autorités anglaises ne considéraient pas cette île comme une terre d'immigration anglaise, mais plutôt comme un territoire à gouverner. L'Irlande anglaise était supposée rester une terre gaélique. Plus tard, en revanche, l'élément irlandais était voué à s'égarer au beau milieu de multitudes anglaises, en d'autres termes, à devenir minoritaire. Pour se faire, elle planifia le système de plantations à grande échelle.

Voyons, dans un second sous-titre, un peu plus en détail, le schéma de pensée que les Anglais développent à la fin du XVI^e siècle, et qu'ils perfectionneront au siècle suivant, en nous demandant ceci : en quoi le processus de « barbarisation » des Irlandais, et de paganisation qui l'accompagne, légitime-t-il la mise en œuvre d'actions moralement contestables ?

273. Déjà à l'époque, certains Anglais souhaitait user de la manière forte à l'encontre de la population gaélique d'Irlande. Les adhérents de cette stratégie ne deviendront majoritaires qu'au cours du XVI^e siècle.

Voir CANNY (Nicholas Patrick), *Kingdom and colony. La colonisation de l'Irlande par l'Angleterre (1560-1800)*, op. cit., p. 15.

274. CANNY (Nicholas Patrick), *Kingdom and colony. La colonisation de l'Irlande par l'Angleterre (1560-1800)*, op. cit., p. 6.

1. 3. Apologie de la colonisation :

En agissant ainsi, c'est-à-dire en rejetant les Irlandais au rang des barbares, les Anglais produisaient les justifications nécessaires à leur invasion de l'Irlande, à la mise en œuvre d'une politique de plantation à grande échelle et à l'usage d'une violence massive. Examinons ces programmes l'un après l'autre.

En premier lieu, les Anglais arguaient qu'il était de leur devoir et de leur responsabilité de christianiser et de civiliser les Irlandais. Le juriste et député anglais Sir Thomas Smith²⁷⁵ pensait que les Anglais devaient être pour les Irlandais les nouveaux Romains, en référence aux anciens Romains qui avaient un jour apporté la civilisation aux anciens Bretons. Ce parallèle avec la Rome antique apparaît fréquemment dans les écrits anglais du XVI^e siècle portant sur l'Irlande. Finalement, les Anglais étaient convaincus que la colonisation de l'île serait autant bénéfique aux uns qu'aux autres.

Dans le développement précédent, nous avons noté que les Anglais pensaient initialement réformer le peuple irlandais par la persuasion et l'éducation. C'est l'échec de cette politique qui les persuada, dans les dernières décennies du XVI^e siècle, de rejeter cette voie de réforme. Le bilan de l'entreprise « civilisatrice » est alors extrêmement mince. D'une part, parce qu'elle était dominée par des échecs répétés du côté irlandais, et d'autre part, parce qu'un phénomène d'« irlandisation » avait cours au sein de la minorité anglaise d'Irlande. En somme, le gouvernement anglais accusait certains membres de la communauté des Vieux Anglais d'avoir « dégénéré » en Irlandais²⁷⁶, c'est-à-dire qu'ils s'étaient si profondément attachés à la culture irlandaise qu'il était pratiquement impossible de les distinguer des Irlandais de souche gaélique.

Du point de vue de la Couronne anglaise, l'acculturation par la persuasion ou l'éducation était impossible, tout au moins pour certains éléments de la population indigène²⁷⁷. Et cela même en raison du caractère hautement « barbare » de cette population. En effet, on considérait que les Irlandais ne pouvaient qu'être farouchement opposés à leur propre « civilisation » tant ils étaient attachés à leur condition de barbare. Par conséquent, leur seul recours possible était de faire usage de la force physique.

275. SMITH (Thomas), *De Respublica Anglorum : A Discourse on the Commonwealth of England*, 1583.

276. CANNY (Nicholas Patrick), *Kingdom and colony. La colonisation de l'Irlande par l'Angleterre (1560-1800)*, op. cit., p. 34.

277. CANNY (Nicholas Patrick), *Kingdom and colony. La colonisation de l'Irlande par l'Angleterre (1560-1800)*, op. cit., p. 26.

Ce bref récapitulatif laisse entendre que les véritables desseins de la Couronne d'Angleterre en Irlande était d'ordre « civilisationnel ». Il ne faut pas se méprendre, au fond, ce qui préoccupait réellement les Anglais, c'était d'asseoir leur suprématie sur l'île ; chose qu'ils n'étaient toujours pas parvenus à faire à cette époque-ci. Quant à la mission « civilisatrice », elle ne fournissait qu'une couverture juridique à la Couronne d'Angleterre, qui s'était toujours montrée extrêmement soucieuse d'opérer dans le cadre de la loi. Bien évidemment, cela ne signifie pas que certains individus ne se montrèrent pas sincèrement soucieux de promouvoir la réforme sur l'île, mais ces derniers étaient largement minoritaires. Précisons un dernier point : certes, la Couronne escomptait acquérir le contrôle des zones sous influences gaéliques, mais elle entendait également récupérer celles sous la domination des membres de la communauté des Vieux Anglais. À la fin du siècle, la Couronne n'a plus confiance en cette communauté, au motif que la plupart de ses membres s'étaient irlandisés. Par prévention, il valait mieux leur retirer leur charge avant qu'ils ne fassent défection.

Pour résumé, la mission « civilisatrice » devait justifier, d'une part ces transferts d'autorités, et d'autre part l'introduction dans le pays de nouveaux détenteurs du pouvoir. De plus, tous s'accordaient à dire que de tels renversements ne pourraient s'accomplir que par la force²⁷⁸.

À présent, revenons quelques instants sur le phénomène d'« irlandisation » qui avait cours au-sein de la communauté des Vieux Anglais, car il permet de comprendre la mise en place d'un programme de plantation à grande échelle.

Dès la conquête anglo-normande du XII^e siècle, la Couronne d'Angleterre n'a qu'une hantise à propos de l'Irlande : que sa population « barbare » absorbe les Anglais partis s'installer sur l'île. Nous l'avons vu, ses craintes se révèleront exactes sur ce dernier point. Afin de réduire les « Anglais dégénérés », le Parlement colonial vota, en 1366, les Statuts de Kilkenny, qui menaçaient de confiscation, d'emprisonnement ou même de mort, les anglo-normands tentés d'adopter le mode de vie des Gaëls²⁷⁹. Toutefois, ces statuts n'enrayent pas l'assimilation, et bon nombre de colons se sont gaélisés au point de devenir « plus irlandais que les Irlandais eux-mêmes ». Ce fut notamment le cas des Butler d'Ormond ou des Fitzgerald (aussi appelés « Géraldines »). En 1495 et en 1537, le Parlement dut « réaffirmer solennellement les interdits énoncés par les statuts de Kilkenny dont la plupart étaient restés lettre morte »²⁸⁰.

278. CANNY (Nicholas Patrick), *Kingdom and colony. La colonisation de l'Irlande par l'Angleterre (1560-1800)*, op. cit., p. 40.

279. JOANNON (Pierre), *Histoire de l'Irlande et des Irlandais*, Perrin, 2006, La Flèche, p. 53.

280. JOANNON (Pierre), *Histoire de l'Irlande et des Irlandais*, op. cit., p. 54.

On affirmait que l'un des problèmes majeurs liés à ce phénomène de dégénérescence était d'ordre numérique. Pour parler un peu schématiquement, la communauté des colons serait toujours condamnée à être absorbée par la société gaélique tant que celle-ci serait majoritaire en nombre²⁸¹. Le seul remède possible consistait à rééquilibrer, et finalement à renverser, le rapport numérique entre les deux communautés en faveur des allochtones. Pour cela, il était nécessaire de mener une politique dite de « plantations » à grande échelle.

Finalement, toute cette réflexion sur la « dégénérescence » devait justifier la venue en masse de colons anglais en Irlande. Au début du XVII^e siècle, il ne restait plus qu'à incarner dans les faits ce projet colonial.

Enfin, en apparentant les Irlandais à des « barbares », les Anglais s'absolvaient par avance de toute transgression des lois de la guerre.

Dans les dernières décennies du XVI^e siècle, la Couronne d'Angleterre souhaitait mettre au pas les Irlandais tout en restant dans le domaine de la loi. Cela, nous l'avons dit et compris. Néanmoins, il existait un problème substantiel à la réalisation de ce dessein : le droit des gens (que l'on dénomme plus généralement « droit des nations » ou « droit international » de nos jours). Au XVI^e siècle, c'est ce droit qui régit une grande partie des conflits militaires. Or, il faisait objection à la colonisation brutale de l'île.

Dès lors, la question que se posèrent les penseurs politiques de l'époque était la suivante : comment se lancer dans une guerre sans restrictions, ni violation des règles relatives au droit des gens ? Une nouvelle fois, c'est la constatation du caractère « barbare » de cette population qui vient apporter la solution.

Pour comprendre leur raisonnement, il nous faut aborder la doctrine de la guerre juste, car c'est elle qui domine le droit des gens au XVI^e siècle. Mais auparavant, arrêtons quelques instants sur les origines historiques du droit international ? Au XVI^e siècle, le droit des gens est encore largement en construction. Pour autant, les guerres n'étaient pas exemptes de toutes règles.

Dès l'Antiquité, certains auteurs grecs tentent de limiter leurs impacts en formulant certaines règles. Ce furent eux qui, les premiers, tentèrent d'humaniser la guerre en créant un corps spécifique de règles. Parmi celles-ci, citons l'interdiction de mutiler les prisonniers de guerre, l'immunité accordée

281. CANNY (Nicholas Patrick), *Kingdom and colony. La colonisation de l'Irlande par l'Angleterre (1560-1800)*, op. cit., p. 41.

aux messagers et aux hérauts ou encore l'établissement de trêves permettant de procéder à l'ensevelissement des morts. Néanmoins, cet ensemble de règles ne normalisait la guerre qu'entre les cités helléniques. Dès lors qu'un des belligérants était un « barbare » - c'est-à-dire quelqu'un qui n'appartenait pas à la « civilisation » grecque et qui ne parlait pas la même langue -, les rapports se fondaient davantage sur la force que sur le droit.

Si le droit international doit beaucoup à la civilisation grecque antique, la période du Haut Moyen-Âge est tout aussi importante. Le droit international est alors dominé par un seul acteur : l'Église. Cette dernière va développer la notion de droit naturel, ou de droit divin. Il s'agit de l'idée selon laquelle le monde serait dominé par des lois divines, considérées comme supérieures et permanentes. Ce droit serait inhérent à tout être humain doué de raison. Pour le dire autrement, il serait un ensemble de valeurs morales et éthiques inscrites dans la conscience humaine. Cette notion est importante dans la mesure où elle permet de distinguer le légitime du légal. En effet, une action légale peut ne pas être considérée comme légitime. Voyons pourquoi. Un acte de guerre, quel qu'il soit, peut être légal pour deux raisons : soit parce qu'une règle permet expressément cet acte en le qualifiant de légitime, soit parce qu'aucune règle ne vient expressément prohiber cet acte. Or, l'absence de règle légitime tacitement tout acte. C'est à ce point qu'intervient le droit naturel. Un acte de guerre légitimé peut ne pas être considéré comme légitime au regard des valeurs du droit naturel (car jugé trop cruel...). Par conséquent, cet acte doit être considéré comme interdit.

Nous verrons qu'au XVII^e siècle, les colons virginien reprocheront aux Amérindiens de ne pas respecter le droit naturel.

On l'aura deviné, le droit naturel ne se situe pas sur le terrain du droit positif, à l'inverse du droit des gens, car il n'est pas véritablement normatif²⁸². En vérité, ce type de règles, qui viennent également limiter, de manière non obligatoire, des actes éthiquement condamnables, relèvent plutôt du domaine de la moral. Quoi qu'il en soit, la Couronne d'Angleterre devait s'exonérer de toute accusation de violation des règles de ces deux droits.

Le monde grec antique est intéressant à un autre titre : ce sont ses philosophes qui posèrent les prémisses de la doctrine de la guerre juste. Ainsi, cette doctrine n'est pas, comme on le croit parfois, une création de l'Église catholique. Mais il est vrai qu'elle se cristallisera fortement à l'époque médiévale. Quoi qu'il en soit, elle doit retenir notre attention quelques instants, car les auteurs du début de l'ère moderne lui consacreront beaucoup de leurs travaux. D'ores et déjà, on peut dire qu'il

282. Ce terme de « normatif » n'est pas pleinement satisfaisant, car il laisse entendre que le droit de la guerre était contraignant. Or, il n'en était rien.

n'existe aucune définition précise de la guerre juste. Cette notion prête toujours à débat, et il semble d'ailleurs peu probable qu'un consensus se fasse jour dans des temps à venir.

Déterminer si une guerre est juste ou injuste repose sur deux critères : la cause juste (*jus ad bellum*) et la conduite juste (*jus in bello*). La « première concerne les raisons pour lesquelles une guerre est menée, la seconde concerne la manière dont elle l'est »²⁸³.

Nous avons déjà examiné les raisons qui poussèrent les Anglais à combattre les Irlandais. Là-dessus, nous étions arrivés à la conclusion que la Couronne était principalement mue par la mission « civilisatrice ». Au final, il importait peu qu'elle soit de bonne ou de mauvaise foi. Seule la détention d'une juste cause de guerre était requise pour s'y lancer légalement. Clairement, les commentateurs et théoriciens de l'époque estimaient qu'elle en détenait une.

Mais plutôt que de redétailler les motifs qui poussèrent les Anglais à entrer en guerre, intéressons nous à la manière dont les hostilités furent conduites. Pour le dire sans détours, elles l'ont été sans vergogne. Les Anglais laissèrent libre cours à leur colère en visant de manière délibérée les non-combattants autant que les forces militaires, en pillant et brûlant les maisons ou encore en utilisant la tactique de la terre brûlée plus systématiquement qu'auparavant. En résumé, ils ne faisaient preuve d'aucune retenue, ni d'aucun respect pour l'adversaire. Ce faisant, ils ne respectaient pas le droit de la guerre. En effet, dès l'Antiquité, les auteurs commandaient aux combattants de garder l'attitude la plus morale qu'il leur soit possible.

De prime abord, cette grande brutalité dans les comportements nous laisseraient donc penser que la guerre fut menée injustement. C'était sans compter l'intervention du processus de « barbarisation ». En effet, les lois de la guerre ne régissaient les conflits qu'entre chrétiens²⁸⁴. Dès lors qu'une puissance chrétienne entraient en guerre avec des individus « barbares » ou « païens », les lois de la guerre n'avaient plus cours.

Ainsi, en rabaissant la civilité (*civilitie*) des Irlandais, les apologistes de la conquête formaient un cadre légal pour les exactions.

II. Ambitions coloniales et processus de colonisation :

2. 1. La construction des allégeances politiques :

283. LÉPORE (Jill), *Le Nom de la guerre. La Guerre du Roi Philip et les origines de l'identité américaine*, Anacharsis, 2015 [1998 pour l'édition originale], Toulouse, p. 200.

284. LÉPORE (Jill), *Le Nom de la guerre*, *op.cit.*, p. 209.

En 1607, les dirigeants de la Compagnie et de la colonie²⁸⁵ nourrissaient les mêmes ambitions à l'égard des Amérindiens. L'entreprise coloniale qu'ils avaient engagée avait pour finalité d'affirmer l'autorité anglaise sur un territoire et sur des populations qui ne la reconnaissait pas jusqu'ici, et d'assimiler cette population dans une société tenue pour « civilisée ». Pour le dire plus crûment, les politiques coloniales visaient à obtenir l'allégeance des populations autochtones.

Cette section sera dédiée à l'examen des stratégies mises en place par les acteurs de la colonisation pour forger leur réseau d'allégeances politiques. En somme, il s'agira de savoir si les autorités anglaises tentèrent de façonner leur réseau d'allégeance par la persuasion ou par la coercition ? Avec tout ce qui a déjà été dit dans ce travail, nous serions tentés de déclarer que les Anglais favorisèrent toujours et invariablement la voie des armes. En réalité, la formulation d'un tel jugement s'avère bien trop prompte. S'il a pu être vrai pour certaines périodes, il est loin de constituer une vérité générale. Le second objectif de cette section consistera à démontrer que les intentions anglaises vis-à-vis des tribus powhatans ne sont pas demeurées inchangées.

Au début de la colonisation, les dirigeants de la Compagnie cherchèrent à façonner leur réseau d'allégeance en usant de la persuasion. C'est ainsi qu'ils demandèrent aux colons d'avoir un comportement respectable à l'égard des Amérindiens. On remarquera que les consignes étaient formelles, mais somme toute assez réduites. En fait, la Compagnie de Virginie ne cherchait guère à énoncer une politique indienne bien définie. Elle se contentait plutôt de donner, occasionnellement, quelques vagues conseils aux premiers colons. L'initiative de la formulation d'une politique indienne sera généralement laissée aux dirigeants locaux, car ils étaient jugés les plus au fait de la situation.

Ainsi, en 1607, le conseil de Londres ne désirait pas irriter ou offenser délibérément les Powhatans, c'est pourquoi elle demanda expressément au Capitaine Newport qu'ils fussent traités avec prévenance²⁸⁶. La Compagnie avait conscience que la survie de l'embryon de colonie dépendait du respect de cette injonction. Le rapport démographique favorisait tant les Amérindiens que les colons constitueraient des proies faciles. Cet usage initial de la diplomatie devait permettre d'éviter un conflit armé. En outre, la Compagnie avait prévu que les colons devaient se procurer des vivres

285. Les colons de Virginie étaient dirigés par deux conseils de treize membres dont ils n'avaient pas l'élection : le premier était le Conseil supérieur de la Compagnie, dont le siège était à Londres, le second était le Conseil local, dont le centre se trouvait à Jamestown. Les membres du Conseil supérieur étaient directement nommés par le roi. Ce dernier autorisait les dirigeants de Londres à nommer eux-même les membres du Conseil local, ainsi que son président.

286. VAUGHAN (Alden T.), « "Expulsion of the Salvages" : English Policy and the Virginia Massacre of 1622 », *The William and Mary Quarterly*, Vol. 35, No. 1, janvier 1978, p. 63.

auprès des autochtones.

Le Conseil de Londres recommanda que des alliances furent conclues avec les Powhatans, ainsi que des arrangements pour mener à leurs côtés des expéditions punitives contre leurs ennemis. En accord avec ces propositions, les Anglais nouèrent une paix avec les Powhatans en juin 1607 et menèrent des expéditions punitives avec eux contre les Monacans en 1608.

Les colons n'observent pas toujours les instructions de la Compagnie. Parmi-eux, on trouve un certain John Smith. Le Conseil de Londres le blâmera pour son comportement agressif à l'égard des Amérindiens. En effet, jusqu'à son rapatriement en Angleterre en octobre 1609, c'est lui qui se chargea de ravitailler la colonie en viande et maïs indien. À l'inverse de Newport, il ne se montra pas particulièrement soucieux de se conformer aux coutumes locales. Il ne prenaient pas le peine, par exemple, de distribuer les cadeaux coutumiers avant le début des opérations de troc. Sa méthode consistait plutôt à forcer les transactions. Et quand les autochtones refusaient de lui vendre leur nourriture, il la leur prenait de force en menaçant tous ceux qui tentaient de l'en empêcher. Généralement, il leur laissait quelques babioles en guise de paiement (tels que des perles de verre ou du cuivre), mais parfois, il ne se donnait même pas cette peine, et se contentait de voler la nourriture. En 1614, alors qu'il explorait la Nouvelle-Angleterre, il réutilisera la même méthode :

« [...] j'ai entrepris d'obtenir des Sauvages le maïs nécessaire pour 300 hommes, et pour trois fois rien. Et s'ils devaient se montrer peu compréhensifs (ce qu'ils sont très certainement), trente ou quarante hommes suffiraient pour les ramener à la sujétion... »²⁸⁷

En vérité, Smith n'était pas particulièrement intéressé par l'éthique de la colonisation. À ses yeux, seule la survie de la petite colonie importait²⁸⁸. Comme souvent à l'époque, il considérait que les rapports de forces étaient intrinsèques aux relations humaines. Dès lors, il fallait dominer les Amérindiens avant que ce ne soit l'inverse qui se produise. Ainsi, s'il ne prit pas « garde à ne pas offenser les indigènes » (« *care not to offend the naturals* »), comme l'avait recommandé la Compagnie, c'était parce qu'il pensait que les Amérindiens apparenteraient ce comportement à un aveu de faiblesse. Jusqu'à la fin de sa vie, Smith maintiendra que ses actes de violence n'avaient rien

287. [...] *I durst undertake to have corne enough from the Salvages for 300 men, for a few trifles, and if they should bee untoward (as it is most certaine they are) thirty or forty godd men will be sufficient to bring them all in subjection [...]*. Voir SMITH (John), *A Description of New England*, p. 334.

288. (Dir.), KUPPERMAN (Karen O.), *Captain John Smith. A Select Edition Of His Writings*, p. 7.

de cruel. Déraisonnait-il en affirmant cela ? S'était-il rendu coupable d'exactions ? On se souvient qu'en janvier 1609, il avait saisi Opechancanough par les cheveux. Quelques semaines plus tard, il traîna le *weroance* des Paspaheghs dans une rivière proche et le noya presque. Bien qu'il agissait avec une brutalité certaine, il faut bien avouer qu'il n'était pas en proie à des pulsions sanguinaires. Ce sont des considérations purement pragmatiques qui le convièrent à adopter un comportement violent, voire audacieux, à l'égard des Amérindiens. Le capitaine anglais ne faisait pas de mal à ses hôtes sans raisons. Il n'employait la violence qu'en cas de récalcitrance de leur part. Jamais il ne souhaitait faire couler plus de sang que nécessaire. En outre, en faisant preuve d'autant de fermeté avec les Amérindiens, il insinua la crainte en eux. Clairement, l'objectif était de prostrer le pays, et cela a marché. Intimidés, les Powhatans n'osèrent s'attaquer directement à l'embryon de colonie de Jamestown. John Smith considérait que s'il relâchait la pression, une guerre terrible pour les deux camps éclaterait. Cependant, en agissant ainsi, il attisa aussi leur colère. Rapidement, les relations inter-culturelles s'envenimèrent.

Cette montée des rivalités anglo-powhatan décida la Compagnie à revoir, en 1609, sa politique à l'égard des Amérindiens. Au lieu de miser sur les traités, le commerce ou les cadeaux pour obtenir leur allégeance, le conseil de Londres préconisait dorénavant la destruction du pouvoir de Wahunsenacawh²⁸⁹. Cette stratégie comprenait deux volets. D'une part, les colons devaient favoriser le morcellement politique de la Chefferie en négociant des alliances avec les *weroances*. D'autre part, ils devaient bouleverser l'équilibre géopolitique de la région en s'alliant avec les ennemis traditionnels des Powhatans. En particulier, le conseil pensait qu'une nation monacan soutenue protégerait la colonie contre les Powhatans, car ces derniers ne seraient tout simplement pas assez forts pour soutenir seuls leurs assauts. Toutefois, cette coalition anglo-monacan ne s'est jamais formée, ne serait-ce que parce qu'il était compliqué d'atteindre leur pays²⁹⁰. En revanche, dès la fin de la Première Guerre Anglo-Powhatan, les Anglais cherchèrent à négocier un traité d'alliance avec les Chickahominies en prévision d'un futur conflit avec les Powhatans. On rappelle que cette tribu était jusqu'à présent restée indépendante et avait toujours refusé de se soumettre à Wahunsenacawh.

289. VAUGHAN (Alden T.), « "Expulsion of the Salvages" : English Policy and the Virginia Massacre of 1622 », *op. cit.*, p. 66.

290. D'une part, les Monacans étaient situés à une importante distance des établissements anglais. En conséquence, le voyage pour y parvenir prenait plusieurs jours, et les navires anglais n'étaient pas conçus pour naviguer sur les rivières James et Rappahannock au-delà de la *fall line*. Ensuite, il était nécessaire de traverser le pays powhatan pour y parvenir, ce qui pouvait s'avérer dangereux sans l'autorisation de ses possesseurs. Par ailleurs, les confédérations Monacan et Manahoacs ne semblent pas avoir été particulièrement désireuses d'entretenir des relations avec les colonisateurs anglais (bien qu'ils aient peut-être été tenus éloignés d'eux par les Powhatans).

Précisons que les Monacans et les Powhatans finirent par faire fi de leur vieille animosité puisqu'ils conclurent une paix en 1611, qui perdurera de manière ininterrompue jusqu'en 1656, date à laquelle ils redevinrent ennemis.

Voir HANTMAN (Jeffrey L.), « Powhatan's relations with the Piedmont Monacans » dans (dir.) ROUNTREE (Helen C.), *Powhatan Foreign Relations, 1500-1722*, *op. cit.*, p. 110.

Craignant d'être conquis par ce dernier, ils acceptèrent finalement de se soumettre à l'autorité anglaise. Certaines modalités du traité nous sont parvenues. Par exemple, les Chickahominies devaient toujours être prêts à fournir trois cents hommes à la colonie anglaise afin de repousser une éventuelle attaque ennemie (que celle-ci fût powhatan ou espagnole).

Quant au premier volet, ses succès furent également très limités. Comme en Irlande, les Anglais considéraient que la population powhatan était opprimée par un tyran, et que les tribus se montreraient ravies d'apporter leur aide aux colons, afin qu'ils puissent s'affranchir de cette cruelle domination. Cependant, ce n'était pas la situation au sein de la Chefferie. Inutile de revenir sur ce point, nous l'avons suffisamment développé précédemment. Quoi qu'il en soit, cette mésinterprétation de la situation en Virginie amérindienne peut expliquer les résultats décevants de cette politique. Mais, peut-être est-il exagéré d'en parler en des termes aussi négatifs, puisqu'elle connut un certain succès auprès de quelques tribus des marges de la Chefferie. Au début de ce travail, nous avons dit que Wahunsenacawh n'était jamais complètement parvenu à imposer sa position politique de chef suprême aux tribus de la Potomac River et de l'Eastern Shore, et qu'elles cherchèrent à se libérer de la tutelle de Wahunsenacawh en se rapprochant des Anglais.

Les relations anglo-powhatans avaient continué à se détériorer tout au long de l'année 1609, et la guerre avait éclaté l'année suivante. Dorénavant, le conseil préconisait de soumettre les Powhatans par la force, mais il ré-axa sa politique dès la fin de la guerre, en 1614. De nouveau, les colons devaient chercher à s'assurer l'allégeance des nations autochtones par la persuasion.

2. 2. Le massacre de 1622 et le retournement de la rhétorique coloniale :

L'année 1622 constitue une grande césure dans l'histoire des relations anglo-powhatans. Suite à l'insurrection, les colonisateurs se tournèrent vers une politique d'extermination totale des Powhatans. De même, Opechancanough ambitionnait de refouler entièrement la présence anglaise au-delà de la *Tsenacommacah*. Si, jusqu'en 1622, les colons hésitèrent entre l'assimilation et la ségrégation des Amérindiens, ce massacre va complètement détruire les timides espoirs qu'avaient quelques anglais de voir une fusion s'opérer entre les sociétés autochtones et allochtones. Dorénavant, on souhaitait détruire tout ce que l'on ne pouvait soumettre (mais si les deux camps concéderont finalement qu'il leur était impossible d'annihiler l'autre complètement).

Cette volonté de chasser, et même d'exterminer, les Amérindiens est particulièrement apparente lorsque l'on observe la fréquence avec laquelle les colons menèrent leurs campagnes militaires

contre les tribus indigènes. En effet, durant la Première Guerre Anglo-Powhatan, les colons se contentèrent généralement de mener annuellement une seule campagne contre les tribus autochtones. De plus, ils se bornaient généralement à attaquer les tribus situées au plus près de leurs établissements. De fait, les villages situés au-delà de la vallée de la James étaient relativement épargnés par les ravages de la guerre. En revanche, au début du second conflit, les Anglais organisèrent des attaques tous les quatre mois plutôt qu'une seule fois dans l'année. De plus, à chaque fois, ils cibèrent leurs attaques sur certaines tribus, et ne se contentèrent plus simplement d'attaquer celles qui étaient au plus près de leurs positions. Parallèlement, on assista, à partir de 1622 à un durcissement des mesures prises par les colons pour anéantir les Powhatans. Par exemple, en 1623, les Anglais mirent au point un stratagème pour se débarrasser de plusieurs leaders amérindiens. Afin de prétexter une assemblée, ils firent délibérément croire à Opechancanough et à ses *werowances* qu'ils étaient prêts à négocier avec eux un traité de paix. En réalité, les colons ne désiraient aucun pourparler mais espérait assassiner leurs hôtes en empoisonnant leurs boissons. Si Opechancanough et ses chefs échappèrent à la mort, de nombreux guerriers succombèrent au poisson ou se firent massacrer par les Anglais. Ces derniers prirent ensuite plaisir à scalper, décapiter ou mutiler leurs victimes, ramenant jusqu'à Jamestown certains de leurs trophée.

En 1646, les Anglais parviennent finalement à conquérir la Chefferie powhatan. Le successeur d'Opechancanough (ce dernier fut capturé puis mis à mort cette même année), Necotowance, signa un traité de soumission par lequel lui et son peuple devenaient tributaires des Anglais. Le nouveau chef suprême (*mamanatowick*) reconnaissait qu'il tenait son pouvoir de la Couronne d'Angleterre et accepta que son successeur soit désigné, ou tout au-moins, confirmé par les dirigeants de la colonie.

III. De l'Irlande à l'Amérique du Nord :

3. 1. Des situations de violence massive :

La question que l'on souhaiterait maintenant poser est la suivante : est-ce que l'expérience des Anglais en Irlande eut un effet sur les choix politiques des dirigeants de la Compagnie et de la colonie ? Que ce soit en Irlande ou en Virginie Tidewater, les Anglais ont toujours cherché à miner la cohésion politique de la région. Certes, la situation de départ qu'offrait ces deux théâtres n'étaient pas toute à fait semblables, mais à chaque fois, les colonisateurs eurent recours à l'intrigue, à l'intimidation et à la corruption pour diviser l'ennemi et l'empêcher de faire commune.

Revenons sur l'Irlande. Comme nous venons de le signaler, elle offrait un paysage politique fragmenté et morcelé. Son territoire était composé d'une nuée de chefs indépendants – les comtes – qui n'avaient que des liens ténus et mouvants avec les puissances voisines ; que celles-ci fussent irlandaises, écossaises ou anglaises. Les discordes étaient grandes entre les comtes, et il n'était pas rare de les voir se déchirer entre eux dans de violents conflits, quand bien même l'envahisseur anglais se trouverait sur la pas de leur porte.

Prenons l'exemple de Shane O'Neill, comte de Tyrone. Après s'être soumis à la reine Elisabeth I^{re}, le prince gaël entra de nouveau en rébellion contre la Couronne en 1562. Parallèlement, il s'attaqua aux autres clans irlandais – notamment les O'Donnell - et aux Écossais d'Antrim. Il tint tête à ses ennemis pendant cinq ans, avant d'être finalement vaincu - et abattu - par Hugh Roe O'Donnell de Tyrconnell en 1567. Dans le Munster, la famille Fitzgerald (aussi appelée les « Géraldines ») affrontait régulièrement les Butler, leurs traditionnels rivaux. En 1565, par exemple, la bataille d'Affane vit l'affrontement des armées des deux comtes.

Certes, certains se montrèrent parfois solidaires devant l'ennemi anglais, comme lors de la première révolte du Munster (1569-1573), quand James Fitzmaurice Fitzgerald s'allia avec d'autres clans irlandais - les MacCarthy Mor, les O'Sullivan Beare et les O'Keefe²⁹¹ -, mais ces alliances étaient le plus souvent éphémères et sans envergure.

D'une certaine manière, on pourrait trouver une certaine similitude, une certaine analogie politique, entre les clans irlandais et les bandes amérindiennes. D'autant plus que cette absence de résistance organisée était aussi imputable à l'absence de toute conscience nationale. Peut-être serait-il préférable de formuler un jugement moins abrupte. Après tout, les Irlandais n'étaient peut-être pas si étrangers à l'idée de nation. Ce qui est certain, c'est que leur loyauté allait d'abord au clan. L'attachement à la nation ou à l'Église catholique ne prendra le pas sur celui du lignage qu'au XVII^e siècle.

En outre, tous les comtes n'étaient pas franchement hostiles aux Anglais. Certains coopérèrent avec la Couronne. Ce fut le cas de Hugh O'Neill, qui pendant longtemps, favorisa les intérêts anglais en Ulster.

Comme nous l'avons dit à l'instant, cette situation de désunion politique commença à s'estomper légèrement dans la dernière décennie du XVI^e siècle. Après s'être retourné contre la Couronne anglaise, Hugh O'Neill parvient, en 1593, à confédérer les comtes de l'Ulster. Parallèlement, des appels furent lancés aux chefs du Munster, les enjoignant à se soulever massivement contre l'envahisseur. Cette unité difficile et sporadique s'accompagna d'une évolution identitaire. En effet,

291. Notons au passage que Fitzmaurice ne réussit pas à faire taire les antagonismes qui l'opposaient aux Butler de manière à présenter un front uni contre l'envahisseur.

« on commence à percevoir dans le corpus de la poésie bardique de cette époque un certain élargissement de l'horizon, les premiers indices du développement d'une conscience nationale, et la mutation de l'image locale du chef de *sept*²⁹² gaélique en leader rebelle nationale. Ce ne sont que des balbutiements mais il y a là un substrat prometteur »²⁹³.

Pour résumé, les comtes d'Irlande réagirent à l'invasion anglaise de manière individuelle. Pour le dire autrement, les révoltes successives ne furent jamais le fait de l'île toute entière, bien que cette situation commença à évoluer à la fin du XVI^e siècle. Depuis le temps d'Henri II, les Anglais redoutaient par-dessus tout que l'île d'Irlande ne soit subjuguée par un seul pouvoir ; car une Irlande unie accroîtrait considérablement le poids politiques et militaire de ses populations. Les Anglais eurent recours à l'intrigue, à l'intimidation et à la corruption pour diviser l'ennemi et l'empêcher de faire cause commune.

En Virginie Tidewater, les colons s'attaquèrent à une entité déjà unifiée. Toutefois, ils décelèrent correctement ses faiblesses structurelles internes et furent une nouvelle fois habiles à les exploiter. À deux reprises, le Capitaine Smith mena des expéditions d'exploration dans la baie de Chesapeake dans l'espoir de trouver une route vers l'Ouest. S'il comprit vite que la baie n'offrait aucun passage, ces entreprises ne furent pas inutiles pour autant²⁹⁴. Elles permirent aux colons d'appréhender le théâtre de la région. Grâce à elles, ils réalisèrent que les Powhatans étaient vulnérables ; grâce à elles, ils s'aperçurent que la Chefferie n'était pas un bloc monolithique.

Lors de ces périples²⁹⁵, Smith explora une grande partie de la baie et établit des contacts avec les

292. Un *sept* est une subdivision d'un clan.

293. JOANNON (Pierre), *Histoire de l'Irlande et des Irlandais*, op. cit., p. 77.

294. Le Capitaine Smith est persuadé, dès le début de l'hiver 1608-1609, que le passage de l'Ouest ne se trouvait pas dans la baie, mais quelque part entre l'embouchure de la James et du Saint-Laurent.

295. Le capitaine Smith effectua deux voyages d'exploration dans la baie de Chesapeake. Le premier s'étala entre le 2 juin et le 21 juillet 1608. Le second débuta le 24 juillet, soit quelques jours seulement après la fin du premier, pour se terminer le 7 septembre (1608).

Le 2 juin, John Smith partit du Cape Henry le 2 juin avec six gentilshommes, sept soldats et un médecin. Le capitaine et son équipage commencent par naviguer jusqu'à la péninsule de Delmarva. Au Cape Charles, l'explorateur entre en contact avec les Accomacs. La rencontre avec le *weroance* local est cordiale. Le chef leur fournit de précieux renseignements sur la région et ses habitants. En remontant les côtes, la troupe se fait attaquer par les Pocomokes, mais Smith réussit à apaiser les relations et quelques échanges eurent lieu. Ce faisant, ils apprirent l'existence de la puissante nation des Massawomecks. Le capitaine Smith résolut d'aller à leur rencontre. De l'embouchure de la rivière Nanticoke, il décide de retraverser la baie pour explorer son bord occidental. Il atteint la rivière Patapsco, mais les colons sont fatigués et les vives sont gâtées par l'humidité. Tous insistèrent pour rentrer à Jamestown. Sur la route du retour, ils trouvèrent la rivière Potomac. À partir du 16 juin, ils remontèrent le fleuve et dépassèrent le site de l'actuelle Washington, D.C. Smith passa l'entrée des rivières Piankatank et York sans les reconnaître, et revint à Jamestown le 21 juillet.

Le 24 juillet, il appareille de nouveau depuis Jamestown. Cette fois, il entend explorer la tête de la baie ainsi que la rivière Rappahannock. À hauteur de la rivière Sassafra, il entre en contact avec un large parti de Massawomecks. En la remontant, la petite troupe tombe sur un village Tockwogh. Dans son *Histoire Générale*, le Capitaine écrira avoir vu, entre leurs mains, « des haches, des couteaux et des morceaux de fer et de cuivre » (*hatchets, knives pieces of iron and brass*). Ils se les étaient procurés auprès des Andastes. À cette période, les deux peuples étaient encore en bons termes

Susquehannocks et les Massawomecks, deux puissances hostiles aux Powhatans, mais surtout, il visita les Accomacs, les Accohannocs et les peuples de la rivière Potomac. Rapidement, il comprit que ces tribus des marges avaient des ambitions centrifuges. Sachant cela, les colons ne cessèrent de favoriser le morcellement politique de la Chefferie selon la vieille devise *diuide et impera*, « diviser pour mieux régner », en courtisant systématiquement ces populations. Ils éveillèrent leur cupidité avec les richesses de l'Angleterre (hachettes en métal, perles...) et leur promirent une aide militaire en cas d'actes de représailles effectués par le *mamanatowick*. Si on ignore précisément quand ces tribus deviennent des alliées fermes des Anglais, ce fut en tout cas avant l'achèvement de la Première Guerre Anglo-Powhatan. En effet, en 1614, les Anglais avaient déjà fomenté assez de dissensions au sein de la Chefferie pour qu'elle se trouvât au bord de la désintégration. Finalement, l'arrivée des Anglais leur avait permis de s'octroyer une semi-indépendance sous la souveraineté de Wahunsenacawh. Rappelons que le morcellement, ou la dislocation, de la Chefferie avait finalement été évité, ou au moins atténué par l'expansion anglaise. Seuls les Patawomecks arrachèrent leur indépendance. Quant aux Accohanocs et aux Accomacs, ils devinrent neutres dans le conflit qui opposait les Anglais aux Powhatans.

Que ce soit en Irlande ou en Amérique du Nord, les Anglais ont toujours cherché à préserver ou à engendrer un état de désunion politique entre les indigènes. On peut supposer que la conquête et la colonisation de l'Irlande a servi de lieu d'apprentissage.

En outre, les Anglais transposèrent en Virginie d'autres techniques militaires que l'Angleterre utilisa dans les guerres irlandaises de la fin du XVI^e siècle. Ainsi, dès le début de la Première Guerre Anglo-Powhatan, les colons recoururent à la tromperie, à l'empoisonnement, aux embuscades et aux attaques surprises, aux massacres (sans prendre en considération l'âge ou le sexe), aux prises d'otages, aux meurtres calculés de captifs innocents ou encore à la destruction de villages entiers.

Dans une dernière sous-partie, nous pouvons voir que les colons invoquèrent les mêmes prétextes pour légitimer leurs actions.

3. 2. L'invocation des mêmes prétextes :

(ce qui ne durera), peut-être en raison de leur aversion partagées pour les Massawomecks. Au début du mois d'août, alors qu'ils redescendaient vers le sud, John Smith et ses hommes explorent les rivières Patuxent et Rappahannock. Voir SMITH (John), *The General History...*, dans (Dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives...*, *op. cit.*, p. 266 et (dir.) ROUNTREE (Helen C.), CLARK (Wayne E.) et MOUNTFORD (Kent), *John Smith's Chesapeake Voyages, 1607-1609*, University of Virginia Press, Charlottesville, 2007, p. 75-135.

Au XVI^e siècle, les Anglais ont développé une idéologie d'expansion et de colonisation comme mission qui justifiait la « civilisation » et la coercition des Irlandais. Ce schéma de pensées sera ensuite exporté en Amérique du Nord pour justifier l'implantation anglaise, puis l'asservissement des Amérindiens et la spoliation de leurs terres.

Précisons qu'il ne faut pas attribuer aux Anglais une complète originalité dans l'élaboration de cette idéologie coloniale. Beaucoup de leurs conclusions par rapport aux Irlandais avaient déjà été formulées par les Espagnols. Les Anglais étaient au fait de leurs comportements, mais ils se voulaient plus humains. Malgré tout, il n'est pas invraisemblable de penser que leurs attitudes aient été influencées par celles des *conquistadors* espagnols ; et cela, malgré toute la haine qu'ils pouvaient éprouver à leur égard²⁹⁶.

Comme en Irlande, les colons de Virginie recoururent à la mission « civilisatrice » pour justifier leur installation en Amérique. De nouveau, elle arguaient qu'il était de leur devoir et de leur responsabilité de christianiser et de « civiliser » les Amérindiens. Les colons croyaient avec ferveur à la supériorité de la culture anglaise sur les cultures irlandaises et amérindiennes. En revanche, on peut noter que l'exemple romain, qui avait tant servi en Irlande, fut abandonné lorsque les Anglais allèrent coloniser l'Amérique du Nord.

Au début de la colonisation, les Anglais ont une vision ambivalente et parfois même contradictoire des Amérindiens. D'un côté, on trouve l'idée du « bon sauvage » dans les récits des premiers colons ; d'un autre côté, ils se les représentaient en futurs ennemis probables. Les premiers colons de Jamestown n'étaient pas sans ignorer quelle tournure avait pris les événements à Roanoke. En 1584, alors qu'il explorait la région des *Outer Banks* avec Philip Amadas, Arthur Barlow écrivait que « les habitants [du pays] sont très doux, affectueux et fidèles, exempts d'artifices et de trahison, et vivant à la manière de l'âge d'or » (*the people most gentle, loving and faithfull, voide of all guile and treason, and such as live after the manner of the golden age*)²⁹⁷. Mais, malgré cette première description enthousiaste, les Amérindiens finirent pas devenir hostiles aux colons établis sur l'île de Roanoke. Après plusieurs tentatives malheureuses, les Anglais durent finalement renoncer à s'établir dans la région. De manière similaire, les colons de Jamestown savaient pertinemment à quelles difficultés se confrontaient les colonisateurs espagnols avec les peuples qu'ils rencontraient. Ces expériences passées les enjoignaient à se montrer suspicieux face à leurs voisins autochtones.

296. CANNY (Nicholas P.), « The Ideology of English Colonization : From Ireland to America », *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 30, N° 4, octobre 1973, p. 575-598.

297. BARLOWE (Arthur), *The First Voyage to Roanoke*, 1589, p. 8.

Par contre, plus les relations anglo-powhatans se détériorèrent, plus la perception que les colons avaient des Amérindiens se dégrada. Comme en Irlande, le trait barbare donné aux populations amérindiennes se faisait donc de plus en plus ressentir au fur et à mesure que les contacts se tendaient. Dans ce cadre, on remarque que les chefs d'accusation portés contre les Amérindiens étaient les mêmes que ceux qui avaient été tenus contre les Irlandais (paresse, manque d'hygiène, libertinage...).

De nouveau, cette diabolisation devait servir à justifier le recours à des actes moralement condamnables.

Dans une première partie, nous disions que les penseurs politique de la fin du XVI^e siècle pensaient que l'usage de la raison suffisait à la connaissance du droit divin. Pour mener une guerre légitime contre les Powhatans, les colons n'avaient qu'à faire la preuve qu'ils violaient le droit divin en se livrant à des actes « barbares » tels que des embuscades ou les attaques surprises...

Chapitre 4 - Conclusion :

La principale intention de ce chapitre a été de fournir un aperçu de ce qu'était l'idéologie des premiers colons de Virginie. Les origines de cette idéologie sont à rechercher, au-moins partiellement, dans les événements irlandais de la fin du XVI^e siècle. Ces années marquent un tournant spectaculaire dans les relations entre les Anglais et les Irlandais.

En effet, l'instabilité endémique de la région incita la Couronne anglaise à soumettre définitivement l'île en recourant à une violence massive. Parallèlement, les penseurs politiques développèrent toute une palette d'arguments pour justifier ces comportements brutaux (campagne d'extermination, utilisation de la tactique de la terre brûlée...).

Ainsi, quand les Anglais partent s'établir en Amérique du Nord, ils avaient déjà développé tout un schéma de pensées qui leur permettait de justifier leur implantation et la conquête brutale de la *Tsenacommacah*. Mais, ils ne firent pas qu'exporter des arguments. En effet, l'Irlande leur servit de lieu d'apprentissage, en particulier pour de nouvelles pratiques militaires.

Précisons tout de même que les historiens restent divisés quant à la place de l'île dans l'expansion

anglaise outre-atlantique. Certains avancent, comme nous, que la colonisation de l'Irlande a servi de « coup d'essai », ou de lieu d'apprentissage, à l'Angleterre. Pour eux, des transferts d'expériences avaient bien eu lieu entre ces deux théâtres d'opérations que sont l'Irlande et la Virginie. D'autres, en revanche, soutiennent que s'il y eut bien un lien entre les deux conquêtes, leur simultanéité empêche que l'une ait véritablement servi de modèle à l'autre.

CONCLUSION GÉNÉRALE

DES ATTITUDES RATIONNELLEMENT ORIENTÉES VERS LA PAIX OU LA GUERRE

La thèse maîtresse de ce travail a été la suivante : les Powhatans, du fait de la sophistication de leur organisation politique, avaient la possibilité d'opter, soit pour une politique d'accommodement, soit pour une politique de résistance face à l'intrusion anglaise. La forme et le fonctionnement de leur chefferie permettait à la fois la formulation d'une politique extérieure commune et la mise en œuvre d'un front commun (structure politique flexible, centralisation partielle, chefs passablement puissants, société unifiée...).

Les peuples plus septentrionaux n'avaient pas forcément cette possibilité de favoriser l'une ou l'autre de ces stratégies - accommodation ou résistance - ; bien au contraire, ils furent contraints à la cohabitation. Que ce soit au Pays-d'en-Haut ou le long des berges du Saint-Laurent, les sociétés amérindiennes y étaient toujours franchement souveraines. En corollaire, la méthodologie de prise de décision au sein des structures confédérales, et parfois tribales, reposait sur le principe du consensus. Or, ce type de fonctionnement ne se prêtait guère à l'élaboration d'un projet collectif ; en l'occurrence, celui d'occire les Français. En outre, les simples processus d'unions ne permettent pas le rassemblement de forces notoirement divergentes (car ils entravent l'affirmation d'une identité supra-tribale).

Certainement, il était encore plus difficile aux peuples du Pays-d'en-Haut d'agir collectivement, du fait de la nature profondément erratique de leur environnement politique, qui était elle-même une résultante des attaques iroquoises et des maladies européennes. Dans ce marasme, les Français apparurent rapidement comme un potentiel appui. Les raids iroquois eurent donc un impact considérables sur les relations franco-amérindiennes, car ils obligèrent les Amérindiens, et les Français, à envisager une alliance commune.

Au contraire, la Virginie des Marées n'était pas un pays dévasté par la guerre ou pantelant. Mais c'était bien plus encore : c'était un monde à l'hégémonie unique des Powhatans. Pendant un temps, les Amérindiens pensèrent eux-aussi utiliser les Anglais dans le cadre de leurs rivalités. Néanmoins, quand il apparut que la violence devait finalement caractériser les relations, ils révisèrent leur politique et adoptèrent un comportement agressif en réaction à l'invasion anglaise. De là, ils firent montre d'une résistance sans équivalence, à tel point que la colonie fut presque détruite à certains

moments (1610, 1622).

Par ailleurs, ce paysage politique différent peut expliquer pourquoi les peuples de Nouvelle-France ont mieux survécu à l'invasion de l'Amérique et à la conquête de ses habitants. En effet, il est plus facile de terrasser une société ayant emprunté la voie de la centralisation – car il y a des centres identifiables et susceptibles d'être supprimés - qu'une société hautement atomisée, définie par un pouvoir faible et dispersé.

Ainsi donc, face à la question « pourquoi les relations anglo-powhatans évoluèrent vers la violence et la guerre », nous répondons que ce fut en partie une affaire d'atouts organisationnels et conjoncturels.

Ensuite, nous avons pu mettre en avant des motifs d'ordre économique et idéologique. Les Anglais développèrent en Irlande tout un schéma de pensées qu'ils exportèrent ensuite en Amérique. Ce discours visait essentiellement à justifier l'expansion violente de l'autorité anglaise sur des territoires et des populations qui ne la reconnaissait pas jusqu'ici. On peut postuler que les Anglais recoururent plus facilement aux actes brutaux dans la mesure où ils s'étaient persuadés qu'ils étaient justes. À l'inverse, la France ne pouvait pas s'appuyer sur une telle expérience multiséculaire pour justifier des actions moralement contestables. Concernant le volet économique, le fait est simplement que les colons anglais désiraient la terre (pour cultiver le tabac) alors que leurs homologues français étaient davantage attirés par ses ressources (fourrures, poissons....). Finalement, l'expansion française ne menaçait pas véritablement les sociétés amérindiennes.

ANNEXES

PANORAMA HISTORIOGRAPHIQUE

Chaque génération d'historien perçoit le passé à sa façon. De fait, un seul événement peut faire l'objet de nombreuses interprétations. Différents facteurs peuvent influencer sur la manière dont les chercheurs perçoivent les événements historiques (origines sociales, évolution de la société, de ses valeurs et des mentalités...). La recherche amérindienne et l'histoire des rencontres entre Européens et Amérindiens n'échappent pas à cette règle. Nous verrons que le Mouvement des droits civiques des années 1960 eut des répercussions profondes et durables sur la vision que les chercheurs portèrent à la prime Amérique.

Conformément à l'objectif de ce travail, nous juxtaposerons l'historiographie des États-Unis à celle du Canada-français (c'est-à-dire du Québec). Par ailleurs, ces deux dernières se développèrent de manière assez parallèle. Il ne sera donc absolument pas question de l'historiographie Canadienne-anglaise. Signalons que cette dernière évolua, jusqu'à très récemment, de façon complètement autonome par rapport à son homologue québécoise. La raison de cette étanchéité est à rechercher dans les préoccupations hautement nationalistes et idéologiques de la production québécoise.

Notre survol de ces deux productions historiographiques s'amorcera à partir du moment où elles édifièrent une certaine démarche historique (utilisation de différentes sources, esprit critique...), même si un certain nombre des œuvres que nous citerons (comme celles de Garneau, Sulte, Groulx, Turner ou encore Parkman) sont bien loin des méthodes de recherche et d'analyse actuellement en usage parmi la communauté scientifique. En effet, ces œuvres sont aujourd'hui passées à la littérature, elles ne concourent plus à notre connaissance du passé, mais témoignent plutôt des mentalités de l'époque à laquelle elles ont été écrites.

Nous retraceront donc, à travers un plan chrono-thématique, les grandes lignes du développement de l'historiographie québécoise et états-unienne, tout en nous interrogeant sur la place qu'elles accordaient aux études amérindiennes.

Dans une première grande partie, nous nous concentrerons sur l'historiographie traditionnelle et l'image de l'Amérindien qu'elle véhiculait. Nous nous apercevrons qu'elle était marquée par un fort ethnocentrisme qui l'empêchait de s'intéresser aux Premières Nations.

Ensuite, nous verrons que l'historiographie amérindienne gagna énormément d'ampleur sur le continent nord-américain à partir des années 1960. Cet essor remarquable se traduit par une

multiplication des œuvres scientifiques. Les représentations des Amérindiens qui se dégagent de ces textes sont substantiellement différentes de celles véhiculées dans les écrits précédents. Nous terminerons cette deuxième grande-partie en présentant certaines des tendances actuelles de la recherche (courants ethnohistorique, global, continental...).

Pour terminer ce chapitre historiographie, nous concentrerons notre intérêt sur l'historiographie de la Chesapeake et de la Vallée du Saint-Laurent, ainsi que sur la production française sur la Nouvelle-France.

I. Le début de l'histoire coloniale et le champ Amérindien au Canada et aux États-Unis :

1. 1. La constitution de l'histoire coloniale :

1. 1. 1. L'historiographie des Amérindiens par les Occidentaux, de la dichotomie à l'harmonie :

On peut considérer que la première étude sérieuse sur l'histoire du Canada est celle du jésuite français Pierre-François-Xavier de Charlevoix (1682-1761), *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*²⁹⁸.

En 1720, Charlevoix est chargé, par la monarchie française, d'explorer l'ouest du continent américain. Son expédition, qui devait aboutir sur la découverte de la mer de l'Ouest, l'emmena des rives du Saint-Laurent aux Grands-Lacs puis du Mississippi à la Louisiane. Le troisième tome de son ouvrage contient énormément de descriptions de paysages, d'animaux et de plantes. De façon générale, il procède à un inventaire des ressources naturelles du continent nord-américain. On a donc affaire au regard d'un colonisateur qui convoite ces richesses.

En plus d'être concrète, sa connaissance du Nouveau-Monde est livresque. En effet, Charlevoix connaît les œuvres des auteurs qui l'ont précédé. Il cite les différentes sources qu'il utilisa (relations de voyages, enquêtes orales...), tout en ayant un esprit critique à leur égard. Ce sont notamment ces éléments qui contribuèrent à faire de son œuvre une avancée majeure dans l'écriture de l'histoire du Canada.

Malgré tout, son travail contient aussi beaucoup de préjugés et de jugements. Le ton de l'ouvrage est relativement pessimiste, l'auteur ne cesse d'exprimer des regrets vis-à-vis de la colonisation française, qu'il juge ne pas aller assez vite. Le portrait qu'il dresse des Amérindiens est également

298. CHARLEVOIX (Pierre-François-Xavier de), *Histoire et description générale de la Nouvelle-France avec le journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*, 3 vols., Nyon, Paris, 1744.

empli de préjugés et de stéréotypes. Précisons qu'au-cours de son voyage, qui se prolongea jusqu'en 1722, Charlevoix a été amené à rencontrer de nombreuses nations amérindiennes. Selon lui, la différence principale entre l'Amérindien et le Français réside dans leur degré de savoir. Le manque de connaissance des autochtones fait d'eux des êtres violents et superstitieux, c'est pourquoi il convient de les éduquer.

Cependant, il est nécessaire de nuancer ces derniers propos dans la mesure où l'image générale qu'il concède aux Amérindiens est globalement respectueuse.

D'une part, il ne restreint pas les stéréotypes négatifs aux Amérindiens, il arguait ainsi que les Français étaient présomptueux et perfides, ce qui entravaient les relations avec les Premières Nations. D'autre part, il concède que les Amérindiens étaient essentiels à l'empire colonial français, économiquement (en tant que trappeurs et commerçants) comme militairement (en tant qu'alliés des Français contre les Anglais et les nations amérindiennes ennemies).

De façon générale, dans les histoires du Canada écrites avant les années 1840, les Amérindiens sont traités avec respect, justement parce qu'ils jouaient un rôle économique et militaire de premier plan. Dès le début, c'est le contraire qui prévaut dans l'historiographie états-unienne sur la période coloniale. Précisons avant toute chose qu'aux États-Unis, la profession historique ne naît qu'à la fin du XIX^e siècle, plus précisément dans les années 1870-1890. Bien qu'une abondante littérature historique fut publiée aux XVII^e et XVIII^e siècles, comme les textes de John Smith sur la Virginie et la Nouvelle-Angleterre, ou plus tard de Robert Beverley, on ne peut en parler comme de véritables études historiques, notamment parce qu'ils n'utilisaient aucun document. Au mieux, il s'agit de témoignage, de récit ou de chronique.

L'historien américain Frederick Jackson Turner (1861-1932) a synthétisé un certain nombre d'idées répandues à la fin du XIX^e siècle sur les Amérindiens dans sa théorie de la Frontière²⁹⁹, qui constitue l'un des documents les plus fondamentaux de toute l'historiographie américaine. Ses idées imprégneront les historiens pendant plusieurs décennies, tandis que les premières critiques négatives ne surviendront qu'au cours des années 1920.

Dans cet essai, la « Frontière » désigne, non pas les limites d'un territoire national, mais un espace qui se déplace au fur et à mesure de la progression des Européens vers l'Ouest. Pour Turner, cette étendue mouvante séparait la « civilisation » de la « sauvagerie ». Signalons que la Frontière disparaît avec la fin de la Conquête, en 1890, marqué par l'anéantissement des Sioux suite au massacre de Wounded Knee.

299. TURNER (Frederick Jackson), « The Significance of the Frontier in American History », dans TURNER (Frederick Jackson), *The Frontier in American History*, Dover Publications, New-York, 1996 (1920), chapitre 1.

Concernant l'amérindien, il n'est pensé que comme un obstacle à l'avancée blanche. Néanmoins, il y avait cette pensée au XIX^e siècle selon laquelle l'extinction des Indiens d'Amérique était inévitable (que ce soit par assimilation, attrition ou extermination). Par conséquent, ils ne constituaient qu'une gêne somme tout relative et provisoire.

Si au début de leur historiographie respective, les historiens des actuels Canada et États-Unis possédaient une vision opposée de l'amérindien, on remarque qu'elle va progressivement s'harmoniser au-cours du XIX^e siècle.

Comme nous l'avons déjà vu, les histoires du Canada écrites avant 1840 présentent une vision positive de l'Amérindien parce qu'il joue un rôle économique et militaire de première importance. Cependant, après la Seconde Guerre d'Indépendance (1812-1814), cette utilité va rapidement décliner. De fait, les historiens auront dorénavant tendance à accorder un rôle plus restreint et négatif à l'Amérindien.

Cette nouvelle réalité est tout particulièrement apparente dans l'œuvre de François-Xavier Garneau (1809-1866), *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, écrite entre 1845 et 1848³⁰⁰.

Pour la comprendre, il est nécessaire de replacer cette œuvre dans son contexte historique. Garneau est un canadien-français qui écrit au milieu du XIX^e siècle, c'est-à-dire au moment où naît le nationalisme. L'auteur cherche explicitement à glorifier l'histoire et les accomplissements des Canadiens-français pour mieux se détacher des Britanniques. Il procède en montrant à quel point leur vie avait toujours été menacée, d'une part par les Britanniques, mais aussi par les Amérindiens. La marginalisation de ces derniers est tout à fait évidente dans son étude. L'auteur les juge plus cruels, « sauvages » et « primitifs », que ne l'avaient fait jusque-là les histoires du Canada. Il fait mention des pratiques de la scalpaton, de la torture et du massacre de population. Précisons néanmoins que ces éléments étaient présents dans un certain nombre de travaux antérieurs, mais jamais avec une telle ampleur. Il clame également que les femmes amérindiennes étaient asservies par leur époux, et leurs enfants battus. Comme Charlevoix, Garneau eut quelques interactions avec les Indiens d'Amérique, ce qui se fera de plus en plus rare par la suite. En effet, au XIX^e siècle, les Amérindiens sont progressivement parqués dans des réserves, cessant du même coup d'être quotidiennement présents dans la vie de la majorité des Blancs, y compris dans celle des historiens. Vers la fin du XIX^e siècle, certains historiens, tels que Benjamin Sulte (1841-1923) ou Lionel-Adolphe Groulx (1878-1967) vont encore plus loin en arguant explicitement que les Français sont

300. GARNEAU (François-Xavier), *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, 3 vol., Impr. de N. Aubin (et impr. de Fléchette et Frère), Québec, 1845-1848.

biologiquement supérieurs aux Amérindiens.

De façon générale, les historiens états-uniens attribuent les mêmes vices à l'amérindien. Comme nous le verrons ultérieurement, les premières critiques ne surviendront qu'au début du XX^e siècle.

1. 1. 2. Des questionnements historiques circonscrits à certains sujets :

Jusqu'au début du XX^e siècle, l'historiographie du fait colonial, qu'elle fût canadienne ou états-unienne, s'intéressait très peu aux Premières Nations, qui restaient majoritairement un sujet d'anthropologie. Avant de nous demander ce qui motivait ce désintérêt, voyons quels étaient les thèmes qui dominaient la recherche sur la colonisation.

Ce que l'on peut dire en premier lieu, c'est que les travaux sur les XVII^e et XVIII^e siècles recouvraient une grande quantité de champs différents. On remarque également que les historiographies états-unienne et franco-canadienne ont globalement évolué de la même manière.

Parmi les zones d'étude les plus anciennes, on trouve le champ politico-militaire (étude des politiques de colonisation, des relations internationales...) et religieux (missions jésuites...).

Depuis les années 1950-1960, les problématiques s'orientent davantage vers le socio-économique (le commerce, l'agriculture, l'industrie, les rapports sociaux, la vie quotidienne...), les mentalités (évolution des idées...) et le droit (évolution des statuts juridiques...).

Cette évolution historiographique est à relier avec le mouvement des Annales, qui va progressivement s'imposer en France à partir des années 1930-1950. L'influence de cette école de pensée fut considérable au Québec. Aux États-Unis, l'école des historiens progressistes, qui émergea dans les années 1930-1940, rappelle à bien des égards celle des Annales.

De façon générale, l'historiographie traditionnelle est dominée par l'événement et la description, on analyse très peu. Elle apparaît également très axée sur les grands hommes (on a beaucoup de biographies de grands explorateurs, de grands militaires ou de grands missionnaires). La tendance est donc à la masculinité et à l'élitisme. Le peuple est mentionné, mais uniquement de façon anonyme et comme une masse largement indifférenciée (on parle des Britanniques, des coureurs de bois...).

Il est également nécessaire de mettre cette architecture de l'historiographie traditionnelle en relation avec la montée du nationalisme au-cours de la première moitié du XX^e siècle. L'historiographie traditionnelle est souvent assez nationale et nullement anti-colonialiste, bien au contraire.

Dans *La Naissance d'une Race*, Lionel-Adolphe Groulx³⁰¹ cherche à éveiller le patriotisme des lecteurs francophones pour mieux démarquer le Québec du Canada-Anglophone. Ainsi, c'est en partie pour diffuser certaines idées qu'il mentionne les hauts faits d'armes des Français.

Ensuite, même si l'événementiel ne disparaît évidemment jamais, les travaux historiques se font plus descriptifs et analytiques. On s'intéresse aux individus composant la société, et non plus seulement aux individus appartenant à l'élite.

Malgré tout, on peut dire que cette évolution a été limitée. En particulier pour ce qui concerne les subalternes (les Amérindiens, les Africains et les Blancs qui ne font pas partie de l'élite). Il faudra attendre les années 1960 pour voir de réels changements les concernant.

Après avoir examiné l'historiographie coloniale (qui reste donc largement européo-centrique jusqu'au XX^e siècle), penchons nous maintenant plus en détail sur celle des Amérindiens. Et tout d'abord sur le fait qu'ils ont très longtemps été évincés de la recherche historique.

1. 2. Une remise en question progressive :

1. 2. 1. Les Amérindiens, un domaine d'étude délaissé dans les écrits historiques :

Au XIX^e siècle, les Amérindiens occupent une place marginale dans les travaux historiques portant sur la période coloniale. Ils n'apparaissent souvent dans la trame principale que de manière détournée. Par exemple, ils peuvent être brièvement mentionnés lors des descriptions de paysages naturels ou de l'environnement des premiers établissements coloniaux. Ces brèves entrées sur la trame principale rendent les Amérindiens moins acteurs de la colonisation, qu'accessoires du décor. Par ailleurs, ils étaient souvent tous englobés dans une même masse hostile et « sauvage ». Chez Turner, comme dans beaucoup d'autres travaux, l'étude des Amérindiens ne s'opérait qu'au travers de leur relation avec les Blancs, laquelle était dépeinte comme essentiellement antagonique.

En fait, s'il nous semble aujourd'hui tout à fait impossible de parler de l'histoire coloniale sans intégrer les Amérindiens dans la trame narrative ce n'était pas le cas au XIX^e siècle. À l'époque, l'histoire était perçue comme l'apanage des grandes civilisations, or les sociétés amérindiennes étaient considérées comme primitives et incapables d'atteindre le degré civilisationnel des Européens. Le XIX^e siècle est sans conteste dominé par les pensées racistes et évolutionnistes³⁰², que ce soit aux États-Unis ou au Canada. Dans cette perspective, l'étude des premiers habitants du

301. GROULX (Lionel-Adolphe), *La Naissance d'une Race*, Bibliothèque de l'action française, Montréal, 1919.

302. Tout au long de XIX^e siècle, l'anthropologie est intrinsèquement liée à la théorie évolutionniste, qui affirme que chaque société suit la même évolution, depuis un état « primitif » jusqu'au modèle de la civilisation occidentale.

continent ne pouvait qu'être le fait d'anthropologues, de linguistes ou d'archéologues. Ajoutons qu'à cette date, les démarches interdisciplinaires ne fonctionnaient pas encore.

Quant à l'attention que les historiens accordèrent aux Amérindiens, elle ne cessa de décliner à la fin du XIX^e siècle et dans les premières décennies du XX^e siècle. On persista à leur plaquer une image négative, de peuple « primitif » et statique inévitablement destiné à disparaître. De même, le rôle des Amérindiens dans les événements continuèrent de décroître. Plutôt que d'être des participants actifs de l'épopée coloniale, ils sont uniquement dépeints comme des seconds rôles, passifs de surcroît face à leur propre colonisation. En effet, à cette époque, l'historiographie négligeait voire niait complètement les capacités de réaction des Amérindiens face aux Européens. Par exemple, l'historien américain Francis Parkman (1823-1893), dont l'influence a été considérable, tant pour l'historiographie américaine que québécoise, exposait le processus de colonisation de l'Amérique comme la vaine résistance de peuples « primitifs » face à des Européens technologiquement avancés.

Au tout début du XX^e siècle, alors que le nombre d'Amérindiens atteint son point le plus bas (alors qu'ils étaient environ 600 000 au début du XIX^e siècle, ils sont réduits à quelques 375 000 en Amérique du Nord en 1900, puis un lent redressement démographique s'opère depuis cette date, en particulier grâce à l'arrivée du vaccin) s'affirme un grand mouvement de soutien en leur faveur, ce qui conduisit aussi à leur attribuer l'étiquette de victimes tragiques de l'expansion coloniale.

1. 2. 2. Les premières déconstructions des visions traditionalistes de l'autochtone :

Les chercheurs ne commencèrent à donner une certaine valeur historique aux sociétés amérindiennes qu'à la toute fin du XIX^e siècle. Que ce soit aux États-Unis ou au Canada, les principales impulsions accomplies en faveur de la réalisation d'études sérieuses sur l'histoire des amérindiens sont d'abord venues de l'anthropologie.

En 1879, l'anthropologue et ethnologue Frank Cushing (1857-1900) se rend dans la Vallée de la Gila, en Arizona, pour étudier ses premiers occupants à partir des tombes, squelettes et autres vestiges architecturaux. En démontrant que ces sociétés n'avaient cessé de se transformer, il contribua à leur donner une certaine épaisseur historique. De même, l'ethnologue Franz Boas (1858-1942), qui vécut avec les Amérindiens de la côte Ouest des États-Unis, contribua à transformer l'anthropologie en rejetant la théorie de l'évolutionnisme culturel. Il introduit également le concept d'acculturation, qui est défini par Robert Redfield, Ralph Linton et Melville Herskovits en 1936

comme étant « l'ensemble des phénomènes qui résultent du contact direct et continu entre des groupes d'individus de cultures différentes avec des changements subséquents dans les types culturels de l'un ou des autres groupes ». Enfin, il est le père de la notion de relativisme culturel, c'est-à-dire l'idée que toutes les cultures se valent et qu'aucune ne peut se prétendre supérieure ou universelle.

Aux États-Unis comme au Canada, l'histoire coloniale gagne énormément d'ampleur dans les années 1930. Presque immédiatement, les historiens de la période reconnaissent que le début de l'expansion européenne est intrinsèquement liée aux relations euro-amérindiennes. C'est de cette époque que datent les premières véritables volontés de mieux connaître les Amérindiens et leur véritable rôle dans l'histoire. C'est dans cette optique qu'à la fin des années 1940 et au début des années 1950, les historiens Wesley Franck Craven et Bernard DeVoto déplorent le fait que la majorité de l'histoire américaine fut écrite sans tenir compte de ses premiers habitants. L'historien Lester Cappon (1900-1981) va plus loin à la fin des années 1950 en défendant une approche interdisciplinaire des relations interethniques. Il désire tout particulièrement voir une plus grande interdépendance entre histoire et anthropologie. De façon générale, historiens et anthropologues ne commenceront à collaborer qu'au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, ce qui donnera naissance à l'ethnohistoire.

Ce premier courant rénovateur remet en cause certaines articulations de l'historiographie traditionnelle, en particulier sur la Frontière (dans sa version turnerienne) et sur la dichotomie entre « sauvagerie » et « civilisation ». Mais il s'intéresse surtout aux changements dans les cultures amérindiennes depuis leurs premiers contacts avec les colons.

Malgré tout, ces critiques furent plus esthétiques que véritablement correctrices. Nombreux sont les historiens dont les visions restent majoritairement ethnocentristes et évolutionnistes. Par exemple, beaucoup de ces changements sont perçus dans le cadre d'une acculturation, ce qui implique, qu'avec le temps, les peuples amérindiens se rapprochaient inévitablement des sociétés coloniales. Parmi les historiens les plus européocentriques, citons Samuel Eliot Morison (1887-1976), de l'université d'Harvard.

En fait, il faudra attendre les années 1960 pour que la découverte des subalternes ne s'opère véritablement. C'est ce que nous pouvons maintenant voir dans une seconde grande partie.

II. Le développement de la « Nouvelle Histoire Indienne » (« *New Indian History* ») :

2. 1. Le rejet des thèses traditionnelles :

2. 1. 1. La quête d'une histoire plus complexe :

Le tournant rénovateur des années 1930 à 1950 va considérablement se renforcer dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Comme nous venons de leur mentionner, ce courant historiographique qui a entrepris de repenser l'histoire coloniale est désigné sous le terme de « rénovateur » dans les pays francophones. Mais, précisons que dans le monde anglo-saxon, il est connu sous le terme de *revisionist*. Si on privilégie le terme de « rénovateur », c'est parce que celui de « révisionniste » a trop souvent été associé à la notion de « négationnisme ».

À la fin des années 1950 et au début des années 1960, les historiens retravaillèrent sur le processus de contact interethnique, mais sans se concentrer uniquement sur l'acculturation des Amérindiens. Finalement, les contacts se révélèrent être un phénomène bien plus complexe et varié que ne l'avait présumé jusqu'ici l'historiographie traditionnelle. Dans cette nouvelle approche des relations, on postula que les sociétés amérindiennes ajustèrent leurs comportements et leurs objectifs au fur et à mesure de la pénétration européenne (elles pouvaient lutter physiquement contre les colonisateurs, les épauler ou y être indifférentes, tout dépendait de leurs intérêts propres)

De même, on commença à ne plus voir l'acculturation comme un phénomène à sens unique puisqu'on se rendit compte qu'il y eut bien une certaine transformation de la culture dominante par l'adoption d'éléments culturels amérindiens (transformation de l'alimentation, du vêtement, usage du canoë...).

2. 1. 2. Une réécriture de l'histoire façonnée par le monde en mutation des années 1960 :

Si cette génération d'historiens des années 1950 et 1960 modifie profondément son point de vue sur les événements du passé, c'est qu'elle fut elle-même confrontée à un monde en profonde mutation.

Le mouvement des droits civiques et la Révolution tranquille aux États-Unis et au Québec poussèrent les Américains et les Canadiens-français à s'interroger sur la diversité culturelle et encouragea les historiens à se poser de nouvelles questions sur les origines pluralistes du continent américain. De même, l'intervention militaire américaine dans le Sud-Est de l'Asie provoqua de sérieux débats sociétaux, que les historiens transposèrent dans leurs propres champs d'études.

Aux États-Unis, on remarque que les analyses plus sophistiquées et moins manichéennes ne dominant qu'à partir des années 1975, c'est-à-dire à une période où les affaires nationales sont moins conflictuelles.

En effet, durant toute la décennie 1960, de nombreux travaux se sont contentés de considérer les Amérindiens comme des victimes de la société européenne. Lorsque le mouvement des droits civiques se fait plus violents, soit à la fin des années 1960 et au début des années 1970, la perspective d'une minorité rebelle et active se développe considérablement.

Au Québec, les interactions entre les Français et les Amérindiens à travers le commerce des fourrures devient un sujet de recherche important. Parmi les historiens qui s'y sont intéressés, citons Calvin Martin. Dans *Keepers of the Game : Indian-Animal Relationships and the Fur Trade*³⁰³, Calvin Martin s'interroge sur les motifs qui ont amené les Micmacs à chasser de manière excessive certains animaux à fourrure, aux premiers rangs desquelles figurent le castor, la loutre, la martre ou encore l'élan. Précisons que les Micmacs furent l'une des premières nations amérindiennes à faire la rencontre des Européens (leur territoire s'étendait sur l'ensemble de la pointe Est du Canada), et qu'ils seraient très rapidement devenus l'un des principaux agents de la traite des fourrures. Outre cette tribu, l'auteur s'intéresse également à la ligue des Cinq-Nations ou aux Montagnais. L'auteur est d'avis que l'explication à ce désastre écologique est à rechercher dans la combinaison des éléments épidémiques et religieux.

Dans son ouvrage, il souligne que la pratique de la chasse chez les Amérindiens était régie par de très nombreuses règles d'ordre spirituelle. En effet, le monde des Micmacs était rempli d'esprits (même les objets inanimés en étaient dotés). Ceux-ci agissaient comme une sorte de mécanisme de contrôle qui permettait de réguler le comportement des Amérindiens dans leurs prélèvements fauniques, en leur assermentant de ne pas prendre plus que le nécessaire, ce qui permettait, du même coup, la préservation des écosystèmes. Ainsi, d'innombrables tabous ponctuaient l'activité de chasse. Par exemple, les os des castors ne devaient ni être donnés aux chiens, ni brûlés, ni jetés dans les rivières. Dans le cas contraire, les esprits habitants les os iraient avertir les castors qu'ils avaient reçu de mauvais traitements chez les Micmacs et les enjoindraient de fuir la région. En somme, l'amérindien devait respecter l'animal qu'il avait chassé. Si un chasseur violait l'un de ces tabous, il revenait au chaman d'apaiser l'esprit de l'animal défunt, auquel cas la communauté aurait à subir son courroux. Précisons que dans les sociétés Micmacs, les chamans avaient une fonction

303. MARTIN (Calvin), *Keepers of the Game : Indian-Animal relationships and the Fur Trade*, University of California Press, Berkeley, 1978.

d'intermédiaire entre le monde spirituel et le monde physique. De la même manière, dans la cosmologie Micmac, le massacre d'un trop grand nombre d'animaux était un acte comparable à un génocide, et qui pouvait être puni par la débandade des animaux restant. La peur des représailles avait donc l'effet d'établir une limite quantitative au prélèvement faunique qui ne fallait surtout pas franchir ; la préservation de l'écosystème résultait de ce paradigme.

Cependant, l'arrivée des Européens au XVI^e siècle va progressivement bouleverser cette idéologie. En fréquentant les rivages américains, les pêcheurs vont involontairement infecter les Amérindiens avec les maladies européennes, contre lesquelles les autochtones n'avaient aucune immunité (typhoïde, diphtérie, influenza, rougeole, varicelle, coqueluche, scarlatine, blennorragie, syphilis...). À partir de là, les sociétés amérindiennes vont subir une véritable tempête démographique. Au total, le choc microbien aurait éradiqué près 90 % de la population autochtone. Or, pour Martin, les maladies n'ont pas fait que décimer les populations amérindiennes, elles ont aussi décomposé leur édifice spirituel. Brièvement, Calvin Martin avance l'idée que les Micmacs s'étaient lancés dans la traite des fourrures animés d'un esprit vengeur à l'égard des animaux, qu'ils tenaient pour responsables des épidémies dont ils étaient victimes (postulat établi par le fait que les animaux ne semblaient absolument pas affectés par les maladies). Les Amérindiens auraient d'abord considéré ce malheur comme une conséquence de leur comportement (c'est-à-dire qu'ils pensaient avoir violé inconsciemment certains tabous) mais, devant la persistance de la calamité et l'incapacité des chamans à les guérir, ils auraient perdu foi en leurs croyances, entraînant ainsi l'abandon de plusieurs tabous et prescriptions. Les Micmacs se seraient alors engagés dans une véritablement guerre contre les animaux.

Par ailleurs, l'auteur explique que le choc microbien n'est pas le seul facteur à prendre en considération pour expliquer le massacre des ressources fauniques par les Amérindiens. Par exemple, la technologie des Européens ou le christianisme exercèrent tous deux une influence non négligeable. En effet, les Amérindiens ont très vite été attirés par les commodités européennes (biscuits, farine, vêtements, outils, couteaux, armes à feu...). Or, ils pouvaient les obtenir à moindre coût (en échange des peaux de castors, d'élan...), surtout après s'être équipés de la technologie européenne (mousquet, harpons...). Dès lors, ils devinrent de véritables tueurs de la faune sauvage, surtout après s'être désinhibés des tabous qui les responsabilisaient dans leurs prélèvements fauniques. Quant au christianisme, il place l'homme en situation de dominance par rapport à la nature (ce qui n'est pas le cas dans la tradition amérindienne), accentuant du même coup un peu plus le mouvement de dé-spiritualisation du monde autochtone. Le travail de Calvin Martin a provoqué un foisonnement de travaux sur le commerce de la fourrure et la conversion des autochtones au

christianisme. Parmi eux, citons *Le Pays renversé*³⁰⁴ de Denys Delâge. Ce dernier affirme que le facteur épidémique est effectivement à prendre en compte pour expliquer la conversion des Amérindiens à la religion chrétienne, mais tout autant que les guerres ou l'érosion de l'égalitarisme économique tel qu'il était en vigueur à l'époque des pré-contacts. En somme, Denys Delâge est beaucoup moins catégorique dans ses propos. Il affirme que la conversion des Amérindiens au christianisme n'était pas totale, c'est-à-dire que bien souvent, ils en adoptèrent certains pans mais en refusèrent d'autres. De plus, ils abandonnaient rarement l'ensemble de leurs croyances traditionnelles, si bien qu'un processus syncrétique s'amorça. Ajoutons qu'une conversion pouvait aussi résulter d'un choix stratégique. Les situations épidémiques traumatisaient les populations amérindiennes, lesquelles espéraient obtenir la protection de Dieu en adoptant la foi chrétienne. Les missionnaires jésuites rapportèrent souvent des cas d'amérindiens qui, se croyant mourant, se convertirent puis, une fois guéri, retournèrent à leurs anciennes croyances. De façon générale, au Canada, on a même un renforcement de la religion traditionnelle après la fin des grandes épidémies du début du XX^e siècle.

La thèse de Martin s'est attirée plusieurs critiques, notamment celle de Charles Bishop³⁰⁵ qui remet en question certaines des bases sur lesquelles s'est appuyé Martin relative au phénomène de déspiritualisation. Il souligne également que les maladies avaient déjà été transmises à grande échelle avant même l'arrivée des Européens, un peu comme dans la vallée du Saint-Laurent entre 1534 et 1608. De plus, Martin accorde une grande fragilité aux convictions religieuses des Amérindiens (ils peuvent facilement se tourner vers le christianisme mais retournent tout aussi facilement à leurs anciennes pratiques), or cette vision n'est pas sans rappeler les points de vue condescendants et évolutionnistes du XIX^e siècle.

Avec la publication de *The Invasion of America, Colonialism, and the Cant of Conquest*³⁰⁶, de Francis Jennings, les historiens s'ouvrent désormais à l'ethnohistoire. Soulignons bien que l'ethnohistoire constitue l'un des tournants les plus significatifs dans l'écriture de l'histoire de ces quatre derniers siècles. C'est pourquoi nous pouvons lui consacrer une seconde sous-partie. Citons également trois autres ouvrages majeurs de la fin des années 1970 qui s'inscrivent dans cette historiographie révisionniste, *Red, White and Black : The Peoples of Early America* de Gary B.

304. DELÂGE (Denys), *Le Pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est (1600-1664)*, Boréal Express, Montréal, 1985.

305. BISHOP (Charles A.), « Northeastern Indian Concepts of Conservation and the Fur Trade : A Critique of Calvin Martin's Thesis » dans KRECH III (S.), *Indians, Animals and the Fur Trade. A Critique of Keepers of the Game*, University of Georgia Press, Athens, 1981, p. 41-59.

306. JENNINGS (Francis), *The Invasion of America : Indians, Colonialism, and the Cant of Conquest*, Institute of Early American History and Cultural, Chapel Hill, 1975.

Nash, *American Slavery, American Freedom : the Ordeal of Colonial Virginia* de Edmund S. Morgan et *The Southeastern Indians* de l'anthropologue Charles Hudson. Ces œuvres encouragent notamment à étudier les relations « tri- raciales » entre Blancs, Amérindiens et Noirs³⁰⁷. Quant aux années 1980, elles amorcent des interrogations tout à fait nouvelles, mais nous en reparlerons ultérieurement.

2. 2. L'ethnohistoire ou le « tournant » amérindien :

2. 2. 1. Une approche interdisciplinaire :

L'ethnohistoire se propose d'étudier l'histoire des Amérindiens, mais cette fois-ci en se plaçant du point de vue autochtone. Cet intérêt croissant pour le rôle des Premières Nations est de nouveau à faire correspondre avec leur importance grandissante dans la société contemporaine. D'une part, après la Seconde Guerre Mondiale, la reprise démographique amérindienne s'accéléra. D'autre part, depuis les années 1960, les Amérindiens deviennent politiquement actifs, ils demandent plus de droits, plus d'autodétermination et moins de tutelle gouvernementale. Ce « réveil indien » s'accompagna d'une renaissance culturelle qui provoqua une conscience grandissante pour les Amérindiens, et qui encouragea les historiens à s'intéresser à leur passé.

Concernant les relations euro-amérindiennes, les ethnohistoriens visent un constat moins partisan et plus objectif. Elle consacre également une quantité croissante de temps à l'étude de la période pré-contact. Par extension, cela permet de mieux mesurer les changements provoqués par l'arrivée des Européens.

En Amérique du Nord, l'ethnohistoire débute aux États-Unis dans les années 1930 avec l'ouvrage d'A. G. Bailey, *The Conflict of European and Eastern Algonkian Cultures, 1504-1700 : A Study in Canadian Civilization*³⁰⁸. C'est la première fois qu'une œuvre est centrée sur les sociétés autochtones. Plus précisément, l'auteur s'attache à montrer quelles ont été leurs réactions au moment de l'arrivée des Européens sur leurs côtes. Malgré tout, l'essor de l'ethnohistoire ne s'opérera véritablement aux États-Unis qu'à partir des années 1970. Au Canada, elle apparaîtra un peu plus tard (avec les travaux de Cornelius Jaenen, d'Olive Dickason ou de François-Marc Gagnon)

307. NASH (Gary B.), *Red, White, and Black : The Peoples of Early America*, Prentice-Hall History of the American People Series, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, 1974 ; MORGAN (Edmund S.), *American Slavery, American Freedom : The Ordeal of Colonial Virginia*, W. W. Norton & Co., New-York, 1975 ; HUDSON (Charles), *The Southeastern Indians*, University of Tennessee Press, Knoxville, 1976.

308. BAILEY (A. G.), *The Conflict of European and Eastern Algonkian Cultures, 1504-1700 : A Study in Canadian Civilization*, 1937.

L'ethnohistoire fait une part plus grande à l'approche interdisciplinaire. Elle utilise les documents historiques, mais elle les combine aussi à des informations archéologiques ou ethnographiques. Les ethnohistoriens s'appuient également sur la tradition orale et les données linguistiques. Cette utilisation de sources jusque-là demeurées inutilisées a permis aux historiens de faire de nombreux progrès, notamment sur la manière dont les Amérindiens percevaient les Européens et certains de leurs concepts (la trinité, l'âme...).

2. 2. 2. Ni ange ni démon :

En 1975, Francis Jennings (1918-2000) remet totalement en question la vision que les historiens avaient des relations euro-amérindiennes avec son ouvrage *The Invasion of America : Indians, Colonialism and the Cant of Conquest*³⁰⁹. L'historien rappelle que l'invasion de l'Amérique par les Européens s'est accompagnée d'une abondante littérature. Celle-ci devait justifier les désastres démographiques et les catastrophes culturelles qui s'abattirent sur les populations amérindiennes du continent.

Jennings attache une grande importance au vocabulaire employé par les chercheurs. Ainsi, il refuse, et avec lui de nombreux autres historiens travaillant dans sa foulée, d'employer certains termes tels que « terres vierge », « découverte » (en parlant de l'Amérique) ou encore « frontière » (quant il s'agit de la version turnerienne). De même, il réfute l'existence de deux mondes rigides - « sauvage » d'un côté et « civilisé » de l'autre, ce qui constitue indiscutablement un réel progrès. De façon plus générale, outre cette dernière, il refuse les dichotomies « Ancien Monde/Nouveau Monde » ou celle de « nature/culture ». Il ne parle pas non plus de « marche de la civilisation », ou de « l'inévitable destruction des sociétés amérindiennes ».

Par ailleurs, s'il n'est pas le premier à adopter une vision sympathique des Amérindiens, il est le premier à affirmer que les colonisateurs anglais ont systématiquement et délibérément déformé les rivalités avec les autochtones en les accusant de comploter contre eux en vue de les exterminer. En effet, jusqu'à Jennings, les historiens concédèrent que les massacres étaient d'abord le fait des Amérindiens, et non des colonisateurs anglais. C'est notamment le point de vue de Daniel J. Boorstin (1914-2004)³¹⁰. À partir de Jennings, on soutient parfois la thèse inverse. Par exemple, dans *A Wilderness of Miseries : War and Warriors in Early America*, l'historien John E. Ferling³¹¹ (né en 1940) soutient que les massacres étaient une conséquence des pratiques guerrières

309. JENNINGS (Francis), *The Invasion of America : Indians, Colonialism and the Cant of Conquest*, Institute of Early American History and Cultural, Chapel Hill, 1975.

310. BOORSTIN (Daniel J.), *The Americans : The Colonial Experience*, Random House, New-York, 1958.

311. FERLING (John E.), *A Wilderness of Miseries : War and Warriors in Early America*, Greenwood Press, Westport, 1980.

inhumaines des Anglais. En somme, le premier soutenait que les colons adoptèrent un comportement défensif, et le second une conduite offensive à l'égard des Amérindiens. Précisons qu'aujourd'hui, les historiens mettent en échec autant les arguments de Ferling que de Boorstin. Comme Jennings, on a une vision plus impartiale des relations. Par exemple, dans « Opechancanough, Indian Resistance Leader »³¹², J. Frederick Fausz s'intéresse aux guerres Anglo-Powhatan. Plus précisément, il se concentre sur deux chefs suprêmes (*Mamanatowick*) de la confédération Powhatan (située en Virginie). Le premier, Wahunsenacawh (que les Anglais appellent par métonymie Powhatan) n'est, dans un premier temps, pas hostile aux Anglais. En revanche, son frère et successeur, Opechancanough, sera un ennemi coriace des Anglais. L'auteur a une analyse plus équilibrée des relations anglo-amérindiennes ; les Powhatans n'étaient pas plus des observateurs passifs de la colonisation anglaise que des opposants actifs à cette intrusion. Comme partout ailleurs, les Amérindiens de l'Est de la Virginie avaient leur propre ensemble d'objectifs, qui les influençaient dans leur relation avec les colonisateurs européens et qui, par voie de conséquence, infléchissait le processus colonial.

En marge des questionnements sur l'acculturation, les ethnohistoriens s'attachèrent aussi à montrer les capacités d'adaptations, parfois exceptionnelles, des Amérindiens à la nouvelle situation géopolitique. Pour revenir à Fausz, il a cherché à montrer que les Amérindiens et les Anglais ont su assimiler certaines pratiques guerrières européennes et amérindiennes. Ainsi, les Indiens firent preuve d'une brillante capacité d'adaptation aux tactiques et aux technologies de guerre européenne (l'utilisation des armes à feu, le fait d'incendier les villages...). Par ailleurs, les Amérindiens ne pratiquaient pas la guerre à découvert sur de grands champs de bataille mais au-cœur de la forêt. Les Anglais ont rapidement assimilé les méthodes de la guérilla autochtone, fondées sur la mobilité et la surprise. Contrairement à ce que l'historiographie traditionnelle a longtemps présumé, il démontre aussi que les Amérindiens étaient capables de déployer des forces armées importantes (Opechancanough pouvait mobiliser près d'un millier d'archers en l'espace de seulement deux jours) tout en les menant de façon organisée et réfléchie. En effet, comme Jennings, Fausz a prouvé que les Amérindiens avaient dénaturé leurs comportements, dissimulé leur antipathie à l'égard des colonisateurs afin de les feindre, ce que les Anglais ne saisirent jamais.

Fausz affirme qu'Opechancanough avait le profond désir d'annihiler Jamestown, et qu'il croyait sincèrement qu'un futur meilleur pouvait émaner de la guerre. Il mit alors en place un plan longuement préparé. La première étape de celui-ci consistait à conclure une paix ferme avec les colonisateurs, afin de mettre les Anglais en confiance et pour permettre aux Amérindiens de se

312. FAUSZ (J. Frederick), « Opechancanough, Indian Resistance Leader », dans SWEET (David G.) et NASH (Gary B.), *Struggle & Survival in Colonial America*, University of California Press, Berkeley, 1981, pp. 21-37.

déplacer librement sur les plantations. Pour leurrer encore davantage les colons dans leur complaisance, Opechancanough leur affirma qu'il était prêt à discuter de la conversion de son peuple à la religion chrétienne. Parallèlement, les Powhatans apprennent à manier les armes à feu. Puis, il passa à l'attaque le 22 mars 1622. Conformément aux pratiques amérindiennes, Opechancanough ordonna à ses hommes d'attaquer par surprise les établissements anglais situés le long de la rivière James. Il fallut de nombreuses heures pour que les colons prennent conscience de l'attaque. Au moins 349 colons trouvèrent la mort lors de cette journée, que l'historiographie a retenu sous le nom de « massacre de 1622 », sur les 1 240 présents dans la colonie.

De façon générale, les recherches de l'ethnohistoire permirent d'impliquer encore davantage les Amérindiens dans l'histoire coloniale. Cependant, les ethnohistoriens doivent prendre garde à ne pas tomber dans le piège du manichéisme - manichéisme qu'ils voulaient dénoncer à la base -, mais cette fois en prenant partie pour les Amérindiens.

Depuis les années 1980, ce mouvement rénovateur prend une nouvelle ampleur. Les chercheurs s'élèvent de plus en plus contre une vision euro-péo-centrée de l'histoire. Dans une deuxième sous-partie, nous pouvons nous intéresser à plusieurs de ces courants historiographiques récents qui proposent eux-aussi de ne plus se contenter d'écrire l'histoire à partir du point de vue de l'Europe ou de l'Occident.

2. 3. La poursuite du tournant rénovateur :

2. 3. 1. Les nouvelles tendances historiographiques : histoires globale et continentales :

Avec l'histoire globale (*global history* ou *world history* en anglais), il s'agit d'expérimenter de nouvelles échelles d'analyse, de dépasser les compartimentages continentaux traditionnels afin de ne plus faire de la métropole ou de la colonie le cadre historique de référence. Au contraire, les chercheurs de l'histoire globale promeuvent d'autres niveaux tels que l'empire ou le continent, en un mot des échelles mondiales. C'est un domaine très récent qui apparaît d'abord aux États-Unis dans les années 1990 puis au Québec et enfin en France à partir des années 2000. De nouveau, on fait des Amérindiens des acteurs historiques à part entière.

Dans *Le Middle Ground*³¹³, Richard White tente d'établir le concept de middle ground. Il s'agit à la

313. WHITE (Richard), *Le Middle Ground. Indiens, Empires et République dans la région des Grands-Lacs, 1650-1815*, Anacharsis, Paris, 2009 (1991 pour l'édition originale).

fois d'un espace et d'un processus. Le middle ground est le lieu d'interaction entre des populations de cultures diverses³¹⁴. Ces peuples, d'abord étrangers les uns aux autres, tentent mutuellement de s'appivoiser en ayant recours à ce qu'ils pensent comprendre des us et valeurs de l'autre. Cependant, ces « dernières sont souvent mal interprétées et déformées, mais de ces méprises naissent de nouvelles valeurs, qui induisent de nouvelles pratiques ». Ainsi, cet apprentissage qui suit la rencontre a débouché sur l'édification d'un monde commun, hybride et compréhensible par tous les habitants de la région.

La notion de middle ground implique donc un changement culturel. Néanmoins, cette transformation qui s'opère dans le cadre du middle ground ne traduit pas un processus d'acculturation mais d'accommodement, et c'est là que réside l'originalité de l'analyse de White. Revenons quelques instants sur ces deux termes. Pour savoir si la rencontre de deux cultures met en branle un processus d'acculturation ou d'accommodement, il convient d'examiner deux paramètres. Le premier est le rapport de force entre les sociétés. Ordinairement, l'acculturation « a lieu lorsqu'un groupe dominant est en mesure d'imposer un certain comportement à un groupe dominé »³¹⁵. Le second élément est la réciprocité ou non des transferts culturels. En effet, si l'acculturation est perçue comme un phénomène unilatéral, l'accommodement est, au contraire, un phénomène réciproque. Or, dans le cadre d'un middle ground, aucune population n'est en mesure de dominer les autres, et les influences culturelles sont réciproques. Par conséquent, on est bien dans le cadre d'un processus d'accommodement, et non d'acculturation.

Dans le cadre géographique du Pays-d'en-Haut, cet accommodement ne fut que temporaire. Si ce compromis subsista tout au long du Régime français, il commença à se déliter avec l'expansion anglaise. La décomposition finale du Middle Ground ne survint qu'après la guerre anglo-américaine de 1812-1814, lorsque les Amérindiens n'ont plus été capables de contrer le processus de subjugation mis en œuvre par les États-Uniens, ni leur propension à les acculturer.

Comme l'histoire globale, l'histoire continentale a également cette volonté de décentrer le regard. L'un des ouvrages forts que l'on peut situer dans ce courant est celui de Pekka Hämäläinen³¹⁶. Dans *L'empire comanche*, l'historien américain fait glisser le centre d'intérêt de la côte atlantique vers l'intérieur du continent (plus précisément vers le sud-ouest des États-Unis et le nord du Mexique – espace où s'installent finalement les Comanches au XVIII^e siècle). Dans cet espace, il n'y avait pas

314. Dans le cadre qui nous intéresse, ce lieu se trouve aux marges des mondes français et amérindiens, c'est-à-dire au Pays-d'en-Haut.

315. WHITE (Richard), *Le Middle Ground...*, op. cit., p. 24.

316. HÄMÄLÄINEN (Pekka), *L'Empire comanche*, Paris, Anarchasis, 2012 (2008 pour l'édition originale).

le *Middle Ground*, les Comanches étaient un peuple hégémonique doté d'un véritable empire (mais pas au sens européen du terme puisqu'il n'était pourvu ni d'un empereur, ni d'une cour, ni d'une bureaucratie impériale, ni d'une armée permanente). En somme, sur ce territoire, ce sont les Comanches qui dictaient leurs termes aux Européens. Selon les mots de l'auteur, « les rôles historiques habituels s'y trouvent renversés » puisque ce sont les Amérindiens qui « se propagent, règnent et prospèrent, tandis que les colons européens se défendent, battent en retraite et luttent pour survivre » (p. 21). Dans ce courant, les traditionnelles *borderlands* deviennent des centres et on ne se focalise non-pas sur la progression européenne vers l'Ouest mais sur l'expansion de ces Comanches.

Depuis quelques années, on a également vu émerger d'autres propositions historiographiques, telles que l'histoire atlantique, hémisphérique ou encore impériale. Toutes ont en commun cette inclinaison à décentrer le regard. On peut dire que cette pratique a eu des effets particulièrement riches : de nouveaux questionnements et de nouvelles visions des choses sont apparues dans leurs foulées. On a par exemple définitivement déconstruit la veille image de la « frontière » dans sa version turnerienne mais, aussi celle de peuples amérindiens passifs à la colonisation et incapables d'aucune évolution ou adaptation.

2. 3. 2. La perspective comparative, une production pratiquement inexistante :

Les travaux actuellement disponibles sur les peuples amérindiens et leurs relations avec les Européens abondent, que ce soit aux États-Unis ou au Canada. Cependant, le montant de l'écriture comparative est extrêmement limité.

L'historien états-unien Roger L. Nichols a tenté de mener une telle étude dans son ouvrage *Indians in the United-States and Canada*³¹⁷. Outre, l'étendue spatiale de son travail, il analyse les relations euro-amérindiennes sur près de cinq siècles, du début du XVI^e siècle jusqu'au milieu des années 1990. Cependant, avec moins de 330 pages de textes, l'auteur ne peut s'attarder longtemps sur certains sujets. Contrairement à Roger L. Nichols qui mène essentiellement une comparaison des politiques indiennes des Européens, Alice B. Kehoe a réalisé une enquête anthropologique sur les populations autochtones de l'Amérique du Nord³¹⁸. Ces analyses comparatives permettent une

317. NICHOLS (Roger L.), *Indians in the United-States and Canada : A Comparative History*, University of Nebraska Press, Lincoln, 1998.

318. KEHOE (Alice B.), *North American Indians : A Comprehensive Account*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, 1981.

meilleure compréhension des relations euro-amérindienne de chaque colonie ou pays. Par ailleurs, Nichols a eu tendance à montrer que les politiques des Canadiens à l'égard des Premières Nations, qui étaient jusqu'alors généralement présentées comme plus pacifiques que celles des États-Uniens, convergeaient en fait souvent.

Bien que la perspective comparative soit encore aujourd'hui limitée, les chercheurs appellent aujourd'hui de plus en plus à ce genre d'étude.

III. L'historiographie et la Chesapeake et de la Vallée du Saint-Laurent :

3. 1. L'inflation des études relatives à la Virginie coloniale dans les années 1980 :

3. 1. 1. D'une vision anglo-centrée à une histoire multiculturelle :

Les années 1980 ont vu une inflation des études relatives à la Virginie coloniale. Cependant, on ne pensait pas encore que les Amérindiens avaient tout autant affecté le cours des événements que les colonisateurs Anglais. En d'autres termes, les études sur la Chesapeake coloniale restaient largement anglo-centriques.

Durant cette décennie, de nombreux travaux se focalisèrent sur les conséquences de la rencontre anglo-amérindienne. Dans ce cadre, l'une des thématiques les plus prolifiques à l'époque fut celle du choc microbien. Précisons sans plus de détails, que d'importantes implications idéologiques étaient inextricablement liées à ce thème. L'historiographie traditionnelle soutenait qu'il y avait moins d'un million d'habitants en Amérique du Nord à l'époque des pré-contacts, rendant du même coup plus facile la légitimation de l'entreprise coloniale. Cette vision fut néanmoins battue en brèche par les recherches de certains spécialistes, tels que Francis Jennings ou Henry F. Dobyns³¹⁹. Ce dernier avait calculé qu'à l'époque des pré-contacts, près de 8 millions d'Amérindiens évoluaient sur le continent nord-américain. De nombreuses estimations visant à chiffrer le nombre d'Amérindiens présents en 1607 en Virginie ont également été formulées. L'historien James Mooney, en utilisant les calculs de John Smith et de William Strachey, a estimé peu de temps avant sa mort en 1921, que la confédération Powhatan aurait compté environ 9 000 amérindiens (répartis en plus de 200

319. JENNINGS (Francis), « Widowed Land » dans *The Invasion of America : Indians, Colonialism and the Cant of Conquest*, pp. 15-31 ; DOBYNS (Henry F.), « Estimating Aboriginal American Population : An Appraisal of Techniques with a New Hemispheric Estimate », *Current Anthropology*, VII, 1966, pp. 395-416, 440-449 ; DOBYNS (Henry F.), *The Number Become Thinned : Native American Population Dynamics in Eastern North America*, Knoxville, 1983.

villages)³²⁰. De manière générale, la communauté scientifique s'accorde à dire que la population totale de la confédération variait entre 8 000 et 9 000 personnes. Mooney considérait également que les groupes de souches Sioux et Iroquois de l'intérieur des terres virginiennes avaient une population égale à celle de la confédération Powhatan. Au total, il estimait qu'entre 17 000 et 18 000 Amérindiens vivaient, en 1607, à l'intérieur des limites actuelles de l'État de Virginie.

Parallèlement, les historiens commencèrent à s'intéresser aux violences qui ont été commises sur les Amérindiens. Jusqu'à présent, l'archétype du colon brutal était réservé à l'Espagnol, les historiens Morgan et Nash démontèrent cette vision idéale du « bon Anglais » dans *American Slavery, American Freedom* et « Image of the Indian in the Southern Colonial Mind »³²¹.

Cependant, les rencontres n'ont pas toujours débouché sur la violence et la mort. Dans *Set Fair for Roanoke*³²², David Beers Quinn, l'un des plus grands spécialistes de la colonisation anglaise, soutient que les colons ayant fui l'île de Roanoke ont par la suite été subsumés par les Chesapeake. William Strachey (1572-1621) clamait que les Powhatans avaient exterminé les Chesapeake, ainsi que leurs hôtes, au-cours de leur phase de conquête. Cependant, s'il est vrai qu'ils ont été incorporés dans la confédération par la force, il est hautement improbable que l'entièreté de la tribu ait été anéantie.

3. 1. 2. Un champ d'étude délimité :

Concernant les travaux portant sur les Amérindiens de Virginie, on remarque qu'ils se focalisent presque exclusivement sur les Powhatans. Qu'est ce qui a incité les colons à s'établir sur ce territoire (sachant que les Anglais entendirent parler d'eux plus de vingt ans avant leur arrivée à Jamestown) ? Pourquoi est-ce que Wahunsenacawh (le chef de la Chefferie) à autorisé Jamestown a survivre ? Voici quelques unes des questions pour lesquelles historiens et anthropologues ne cessèrent de se passionner.

Parmi les œuvres marquantes, citons « Powhatan : A Study in Political Organization » de Christian Feest, « Indian Cultural Adjustment to European Civilization » de Nancy Oestreich Lurie ou « Socio-

320. MOONEY (James), « The Powhatan Confederacy, Past and Present », *American Anthropologist*, New Series, Vol. 9, No. 1, Janvier-Mars 1907, pp. 129-152.

321. MORGAN (Edmund S.), *American Slavery, American Freedom : The Ordeal of Colonial Virginia*, W. W. Norton, New-York, 1975 ; NASH (Gary B.), « The Image of the Indian in the Southern Colonial Mind », *The William and Mary Quarterly*, 3rd Ser., Vol. 29, No. 2, Avril 1972, pp. 197-230.

322. QUINN (David Beers), *Set Fair for Roanoke : Voyages and Colonies, 1584-1606*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1985.

Political Organization within the Powhatan Chiefdom » d'E. Randolph Turner III³²³. Ces auteurs mirent en évidence certaines faiblesses structurelles internes au système politique Powhatan ainsi que leur vulnérabilité face aux tribus ennemies (confédérations Monacans, Manahoacs...), autant de facteurs qui contribuèrent à expliquer d'une part pourquoi Wahunsenacawh toléra la présence anglaise sur son territoire (par exemple, les armes des colons pouvaient lui donner un net avantage sur les nations amérindiennes ennemies) - tout au moins jusqu'à l'amorce du premier conflit Anglo-Powhatan en 1609 – et d'autre part, leur défaite face aux Anglais. Dans « Fighting "Fire" with Firearms », « Opechancanough : Indian Resistance Leader »³²⁴, J. Frederick Fausz affirme que les Powhatan étaient si sûr de leur force militaire en 1607, qu'ils ont été aveugles à la menace anglaise. Leur vulnérabilité fut démontrée durant la Première Guerre Anglo-Powhatan (1609-1614). En dépit d'un certain renforcement sous Opechancanough (le frère et successeur de Wahunsenacawh) et de leur brillante capacité d'adaptation aux tactiques et aux technologies de guerre européenne, les Powhatans ne parviendront jamais à totalement annihiler la colonie anglaise.

Concernant les Powhatans, les historiens se sont surtout intéressés à Wahunsenacawh, à sa fille Pocahontas et à Opechancanough, son frère et successeur. Par ailleurs, ce dernier constant s'explique assez facilement. En effet, en 1631, le Capitaine John Smith décède, or il constituait l'un des chroniqueurs les plus prolifiques de cette période. En conséquence, notre connaissance des Amérindiens de Virginie s'obscurcit durant les quelques décennies suivant sa mort (malgré l'*History* de Robert Beverley publié en 1705). Par conséquent, aucune œuvre scientifique majeure concernant les relations Anglo-Amérindienne couvrant la période allant de 1644 à 1700 ne fut publiée à ce jour.

Enfin, pour revenir sur le processus de contact interethnique et sur le phénomène d'acculturation *The Only Land They Knew* constitue l'une des œuvres les plus marquante sur ce sujet, son auteur, J. Leitch Wright, Jr a analysé le processus d'acculturation depuis le point de vue de l'Amérindien. Il soutient que les Powhatans étaient d'actifs protagonistes capables de modifier leurs traditions pour répondre aux défis de la colonisation³²⁵.

323. FEEST (Christian), « Powhatan : A Study in Political Organization », *Wiener Volkerkundliche Mitteilungen* XIII, 1966, pp. 69-83 ; LURIE (Nacy Oestreich), « Indian Cultural Adjustment to European Civilization » dans SMITH (James M.), *Seventeenth Century America*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1959, pp. 36-60 ; TURNER III (E. Randolph), « Socio-Political Organization within the Powhatan Chiefdom and the Effects of European Contact, A. D. 1606-1646 » dans FITZHUGH (William W.), *Cultures in Contact : The European Impact on Native Cultural Institutions in Eastern North America, A. D. 1000-1800*, Smithsonian Institution Press, Washington, 1985, pp. 193-224.

324. FAUSZ (J. Frederick), « Fighting "Fire" with Firearms : The Anglo-Powhatan Arms Race in Early Virginia », *American Indian Culture and Research Journal* 3, 1979, pp. 39-47 ; FAUSZ (J. Frederick), « Opechancanough, Indian Resistance Leader », dans SWEET (David G.) et NASH (Gary B.), *Struggle & Survival in Colonial America*, University of California Press, Berkeley, 1981.

325. WRIGHT, Jr (J. Leitch), *The Only Land They Knew : The Tragic Story of the Native Americans in the Old South*, The Free Press, New-York, 1981.

3. 2. La focale locale du Saint-Laurent :

3. 2. 1. Une historiographie longtemps axée sur deux thèmes : le nationalisme et la survie :

Au XIX^e et XX^e siècle, l'historiographie de la Vallée du Saint-Laurent, et plus largement celle du Québec, s'est polarisée sur les deux thèmes du nationalisme et de la survivance. Nous en avons déjà parlé auparavant, ces deux thèmes, complémentaires, sont à relier avec la conquête de 1763. Les Canadiens-français cherchèrent alors à s'affirmer par rapport aux Canadiens-anglais, aux Français mais aussi par rapport aux Amérindiens. De façon générale, on peut dire que jusqu'au années 1880, les historiens s'interrogent peu sur l'influence qu'ont eu les Premières Nations sur la société franco-canadienne (à l'inverse, les recherches sur l'acculturation des sociétés amérindiennes furent assez nombreuses). Cependant, durant cette première période, les auteurs mentionnent un nombre assez important d'emprunts amérindiens (essentiellement dans les domaines matériel et technique). Puis, entre 1880 et 1960, les historiens nient toute influence Amérindienne sur la société. La peur de « passer pour des sauvages » engendra une malhonnêteté intellectuelle qui ne commença à disparaître qu'à partir des années 1960. Aujourd'hui, les chercheurs francophones et anglophones s'accordent à dire que l'influence amérindienne sur la société franco-canadienne fut prépondérante (que ce soit sur le plan matériel, culturel ou génétique). Précisons que le fait de nier tout emprunt est aussi à relier à la diffusion, à la fin du XIX^e siècle, des idées de supériorité raciale. Benjamin Sulte (1841-1923) fut l'un des premiers à craindre que les Canadiens-français et les Amérindiens ne soient assimilés ensemble dans la catégorie des races inférieures. Dans les huit volumes de son *Histoire des Canadiens français*³²⁶, il s'attache assez longuement à nier tout métissage entre les deux populations établies sur le Saint-Laurent et minimise au maximum les legs amérindiens (il mentionne tout de même quelques rares transmissions matérielles). De la même manière, l'historien a aussi cherché à distinguer les Québécois des Français, et encore plus des Canadien-anglais dans la mesure où ces derniers ne sont pas catholiques mais protestants. Il faudra attendre la fin de la Seconde Guerre Mondiale pour que les historiens du Québec ne cherchent plus à défendre la « pureté de la race » canadienne-française. Néanmoins, la négation des emprunts autochtones resta forte. Les auteurs n'admettront les apports des sociétés amérindiennes qu'à partir du début des années 1960.

3. 2. 2. La production historiographique française sur la Nouvelle-France :

326. SULTE (Benjamin), *Histoire des Canadiens français, 1608-1880*, Montréal, Wilson, 1884.

Pour terminer ce chapitre historiographique, nous pouvons nous demander quels furent les apports des historiens français aux études de la Nouvelle-France. Soulignons sans plus attendre que cette contribution fut globalement faible. L'histoire de la Nouvelle-France fut majoritairement le fait des chercheurs canadiens, et plus précisément québécois, et états-uniens. On peut distinguer plusieurs phases successives. Jusqu'aux années 1950, les historiens s'intéressent assez à l'histoire du premier Empire colonial français. Puis, du milieu du XX^e siècle jusqu'aux années 1980-1990, les chercheurs se désintéressèrent complètement de l'histoire de la Nouvelle-France. Mais, on assiste à son renouveau depuis les années 1990.

Durant la première phase, l'historiographie n'est nullement anti-nationaliste ou anti-colonialiste. Au contraire, il s'agit de prouver que la « race » française est « civilisatrice » par nature. En d'autres termes, la dimension idéologique est inhérente à cette première période. Pour parvenir à cet objectif, on accorde aux Français de hautes qualités, ce que l'historiographie retiendra sous l'expression de « génie colonial ». Par exemple, dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, Marc Lescabot (1570-1641)³²⁷ a écrit que les Français étaient « naturellement plus humains, doux et courtois » avec les Amérindiens que ne l'étaient les Espagnols.

Dans *L'Empire français d'Amérique (1534-1803)*, Gabriel Louis-Jaray (1878-1954)³²⁸ étudie l'histoire de la Nouvelle-France – terme auquel il intègre la Louisiane – entre le premier voyage de Jacques Cartier et la vente de la Louisiane par Napoléon Bonaparte. Il y célèbre la « politique indigène française » et attribue son succès à de « hautes qualités colonisatrices » (telles que l'habileté ou la bienveillance) (pages 320-321). Il affirme que les Amérindiens ont soit aidé, soit mis des freins à l'expansion de la colonie. Cependant, on remarque que le terme de « collaboration » revient à de nombreuses reprises lorsqu'il traite des relations franco-amérindiennes, ce qui tend à montrer qu'il était plutôt d'avis que les autochtones avaient aidé l'œuvre coloniale française. Il fait également l'éloge des missionnaires français, qui sont parvenus à convertir les Amérindiens en utilisant, non pas la force, mais la persuasion. Enfin, il soutient que la colonisation française en Amérique du Nord, bien qu'elle se soit soldée sur un échec, fut instructive et que les autorités françaises doivent en tirer des leçons pour ne pas reproduire les mêmes erreurs lors de la deuxième phase de colonisation. En effet, il juge que la perte de la Nouvelle-France est due à des erreurs politiques. À l'inverse, il fait l'éloge de son administration, qui doit rester un modèle d'inspiration pour les colonies à venir. Précisons que l'ensemble des historiens français travaillant sur la Nouvelle-France s'intéressaient alors presque exclusivement à la politique monarchique. Il n'existait

327. LESCABOT (Marc), *Histoire de la Nouvelle-France*, Edwin Tross, Paris, 1866 (1609 pour l'édition originale).

328. LOUIS-JAREY (Gabriel), *L'Empire français d'Amérique (1534-1803)*, Armand Colon, Paris, 1938.

encore guère de réflexion sur l'histoire économique ou sociale.

Puis, entre la fin de la Seconde Guerre Mondiale et les années 1980-1990, l'histoire de la Nouvelle-France tomba dans l'oubli. De façon générale, l'attention des historiens se portèrent sur la métropole, bien qu'ils se penchèrent un peu sur l'histoire du second Empire colonial, peut-être en raison de son effacement récent, au cours des années 1950-1960.

Puis, les chercheurs s'évadèrent de nouveau hors des cadres de l'Hexagone. En 1987, Philippe Jacquin (1942-2002) publie *Les Indiens blancs*³²⁹, qui restera son ouvrage majeur. L'auteur travaille sur les relations franco-amérindiennes à travers le commerce de la fourrure. Il entend démontrer que la société coloniale française d'Amérique du Nord a été très fortement touchée par un courant d'acculturation. Philippe Jacquin, comme beaucoup de ses confrères jusqu'à la décennie 1990, porte surtout son regard sur la Vallée du Saint-Laurent, délaissant du même coup le Pays-d'en-Haut ou le Pays des Illinois.

Malgré tout, ce n'est essentiellement que depuis les années 1990 que la recherche française sur l'Amérique du Nord connut une certaine intensification. Dans sa thèse de doctorat, Gilles Havard³³⁰ s'intéresse aux relations franco-amérindiennes dans le Pays-d'en-Haut. Ainsi, conformément aux propos précédents, il vient en partie combler un certain vide historiographique qui existait depuis l'ouvrage de Richard White, *Le Middle Ground*. Ajoutons qu'en 2003, il publia avec Cécile Vidal une synthèse sur la Nouvelle-France³³¹.

CONCLUSION

La part prise par les Amérindiens dans l'historiographie du fait colonial a amplement évolué depuis l'émergence de la profession historique dans les actuels États-Unis et Canada(-francophone). Ces deux historiographies, qui évoluèrent globalement de la même manière, se concentrèrent d'abord sur des thèmes politico-militaires puis s'ouvrirent ensuite, au cours des années 1950-1960, à des champs socio-économiques. L'étude des Premières Nations est à l'image de cette évolution puisqu'on passe d'une historiographie dans laquelle règne un élitisme et une masculinité flagrante à une historiographie ouverte sur les subalternes. Cependant, le désintérêt des historiens états-uniens ou québécois pour l'étude des Premières Nations resta endémique jusqu'au milieu du XX^e siècle. Seules les réalisations des Européens intéressaient les historiens. Le désir de mieux connaître le

329. JACQUIN (Philippe), *Les Indiens Blancs. Français et Indiens en Amérique du Nord (XVI^e-XVIII^e)*, Payot, Paris, 1987.

330. HAVARD (Gilles), *Empire et métissages, Indiens et Français dans le Pays-d'en-Haut (1660-1715)*, Les Éditions du Septentrion, Paris, 2003.

331. HAVARD (Gilles), VIDAL (Cécile), *Histoire de l'Amérique française*, Flammarion, Paris, 2006 (2003 pour l'édition originale).

passé des premiers habitants du continent est à relier avec les événements des années 1960 (mouvement des droits civiques, « réveil indien », Révolution tranquille...).

L'image que les historiens se font de l'Amérindien a également énormément évolué. De façon générale, l'historiographie états-unienne traita les premiers habitants du continent nord-américain de manière très négative jusque dans les années 1920-1930. Ils ne représentaient alors que des êtres « primitifs », cruels et inévitablement destinés à disparaître. Puis, dans les premières décennies du XX^e siècle, alors que les Amérindiens atteignent, démographiquement parlant, leur point le plus bas, un courant de soutien en leur faveur se répand. Dès lors, les historiens vont leur apposer l'image de victime de la colonisation. Le tournant ethnohistorique, au-cours des années 1960 mais surtout à partir de la moitié des années 1970, invita la profession historique à repenser de fond en comble l'histoire coloniale. Il faut bien intégrer que l'ethnohistoire constitue l'un des tournants les plus significatifs dans l'écriture de l'histoire coloniale et des relations euro-amérindiennes de ces quatre derniers siècles. En effet, elle entraîna une déconstruction pratiquement totale de leur image traditionnelle. En somme, les points de vue à leur égard deviennent plus sophistiqués et moins manichéens (on leur reconnaît l'existence de systèmes politiques complexes, on se rend compte qu'il n'existe pas de culture fixe et immuable...).

Dans ce cadre, l'historiographie québécoise est légèrement différente. En effet, jusque dans la première moitié du XIX^e siècle, l'image des Amérindiens était généralement positive dans les écrits historiques, ce qui est à relier avec le fait qu'ils jouaient un rôle économique et militaire de premier plan. Le tournant décisif à cet égard se produit suite à la Seconde Guerre d'Indépendance. À partir de cette date, les Amérindiens ne s'avèreront plus jamais décisifs dans les guerres (en d'autres termes, on a eu une inversion progressive du rapport de force en faveur des Européens), tout comme dans leur rôle économique. Dès lors, la vision des historiens québécois va progressivement s'harmoniser avec celle des états-uniens (peuple violent, arriéré et inévitablement appelé à disparaître). Par ailleurs, l'une des spécificités de l'historiographie québécoise réside dans son caractère hautement idéologique. La peur des canadiens-français de « passer pour des sauvages » les amenèrent à nier fermement la réciprocité de l'acculturation (qu'elle soit matérielle, culturelle ou génétique), en dépit de l'évidence du contraire. La passage de l'idéologie à la recherche ne s'est effectué que très récemment, au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, et plus encore à partir des années 1960 et 1970. Les historiens franco-canadiens parviennent alors aux mêmes conclusions, plus impartiales, que leurs homologues états-uniens.

Enfin, le rôle que les historiens accordèrent aux Amérindiens dans le processus colonial a également

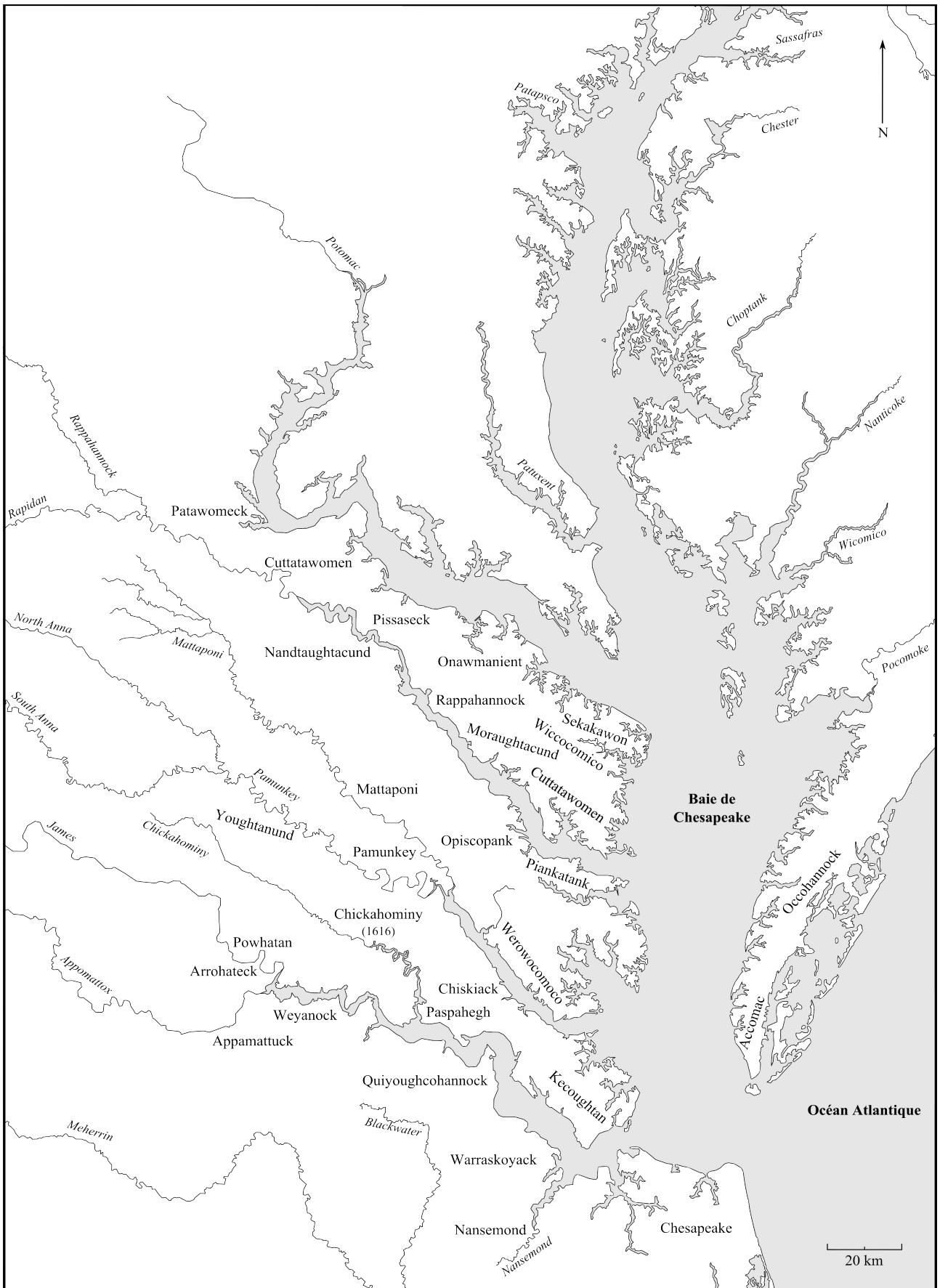
grandement évolué au-cours des années. De ce point de vue, les historiographies québécoises et états-uniennes suivent un cheminement parallèle. De façon laconique, les Amérindiens étaient uniquement dépeints comme étant passifs face à leur propre colonisation jusqu'au milieu du XX^e siècle. Puis la relecture des événements qui s'amorcèrent fit que les Amérindiens deviennent des acteurs historiques à part entière, dotés de leur propres ensembles d'objectifs, lesquels peuvent même parfois être impérialistes (à l'exemple des Powhatans, les Comanches, les Haudenosauness de la confédération iroquoise...).

Rappelons pour terminer que la volonté de mieux connaître l'histoire des peuples autochtones – autrefois « peuples sans histoire » - s'accéléra ces dernières années, notamment avec la naissance de nouveaux courants historiographiques (telles que l'histoire globale, continentale ou encore atlantique).

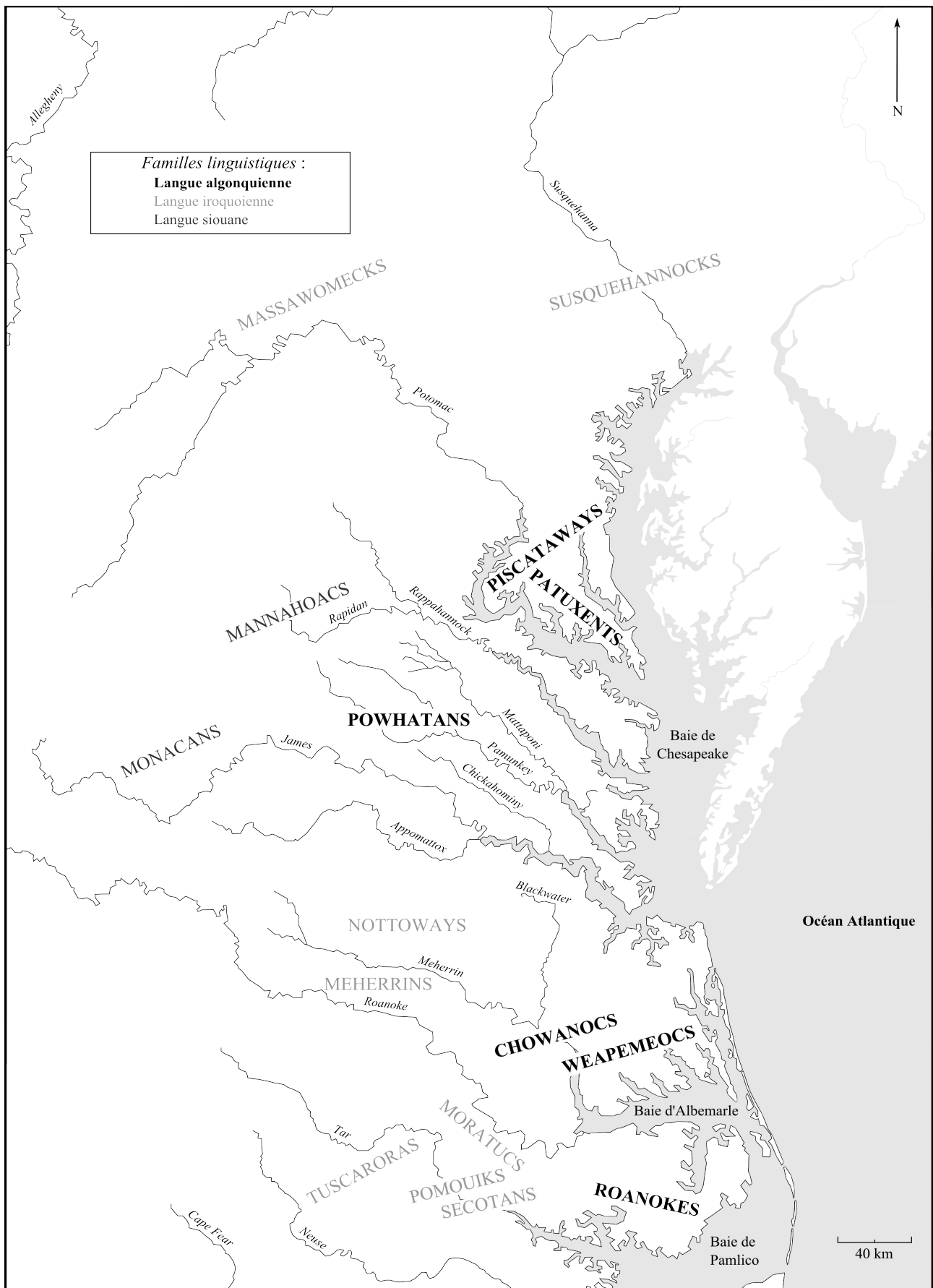
CARTES



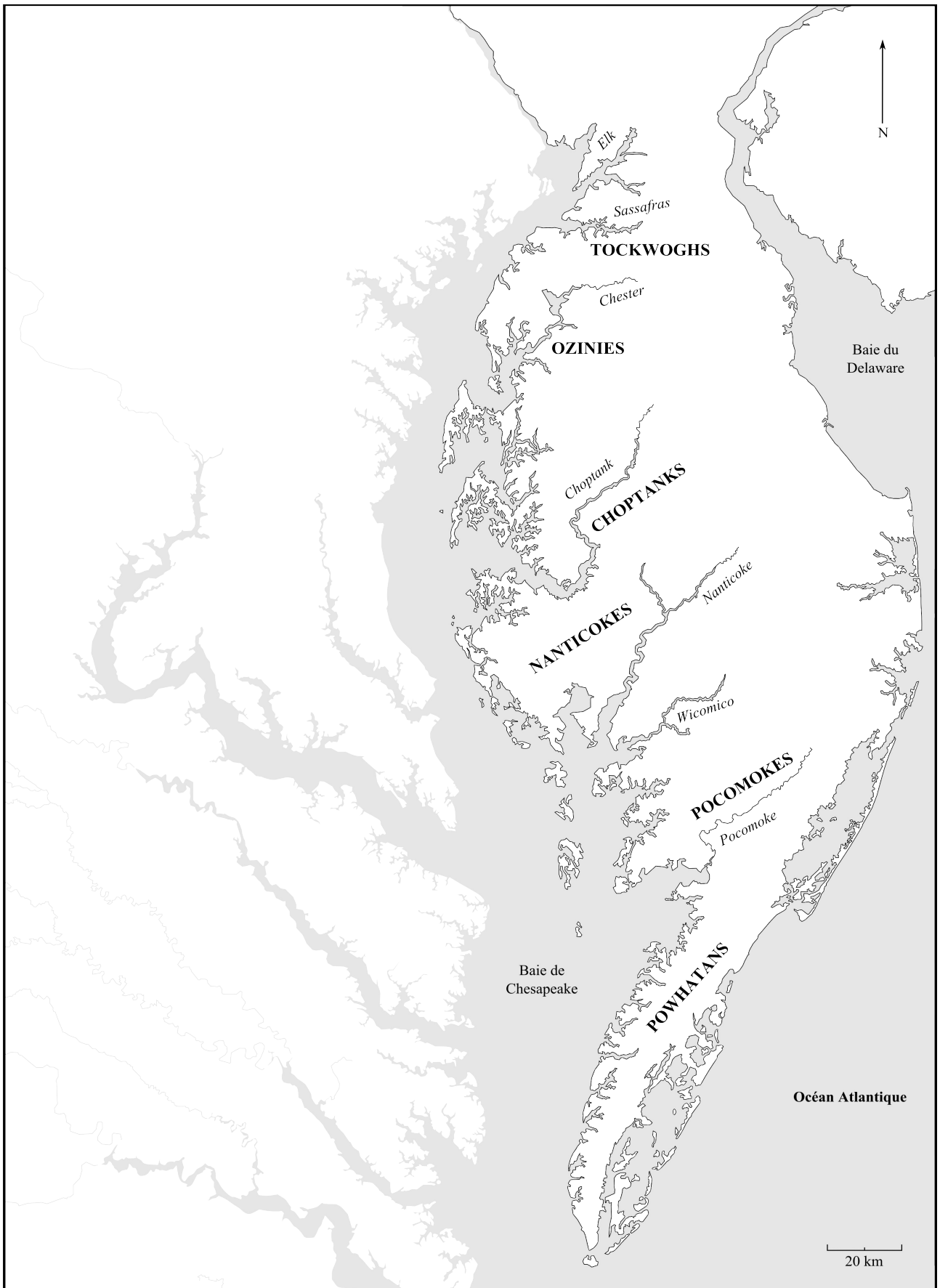
1. Le Nord-Est



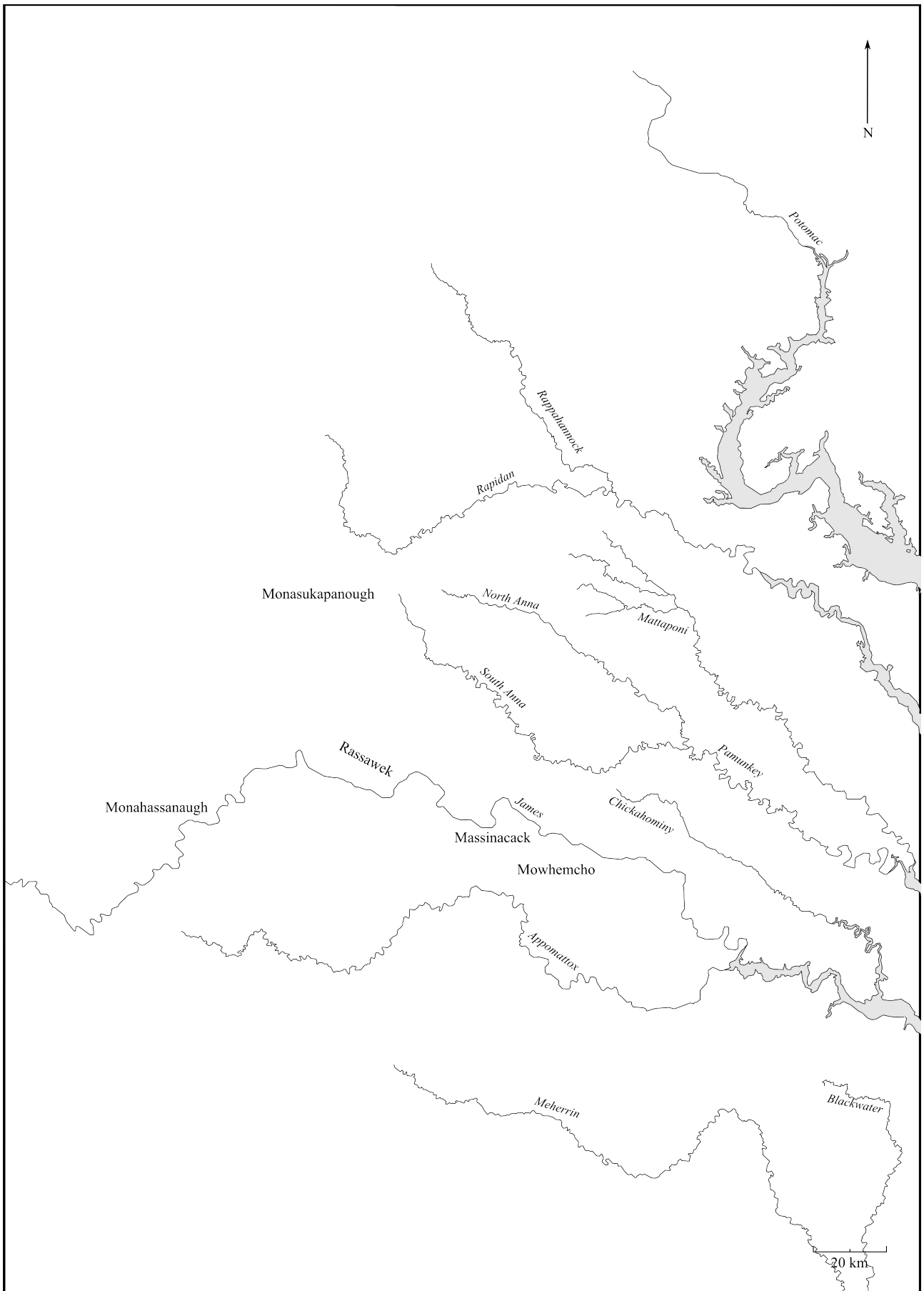
2. La Chefferie powhatan en 1607



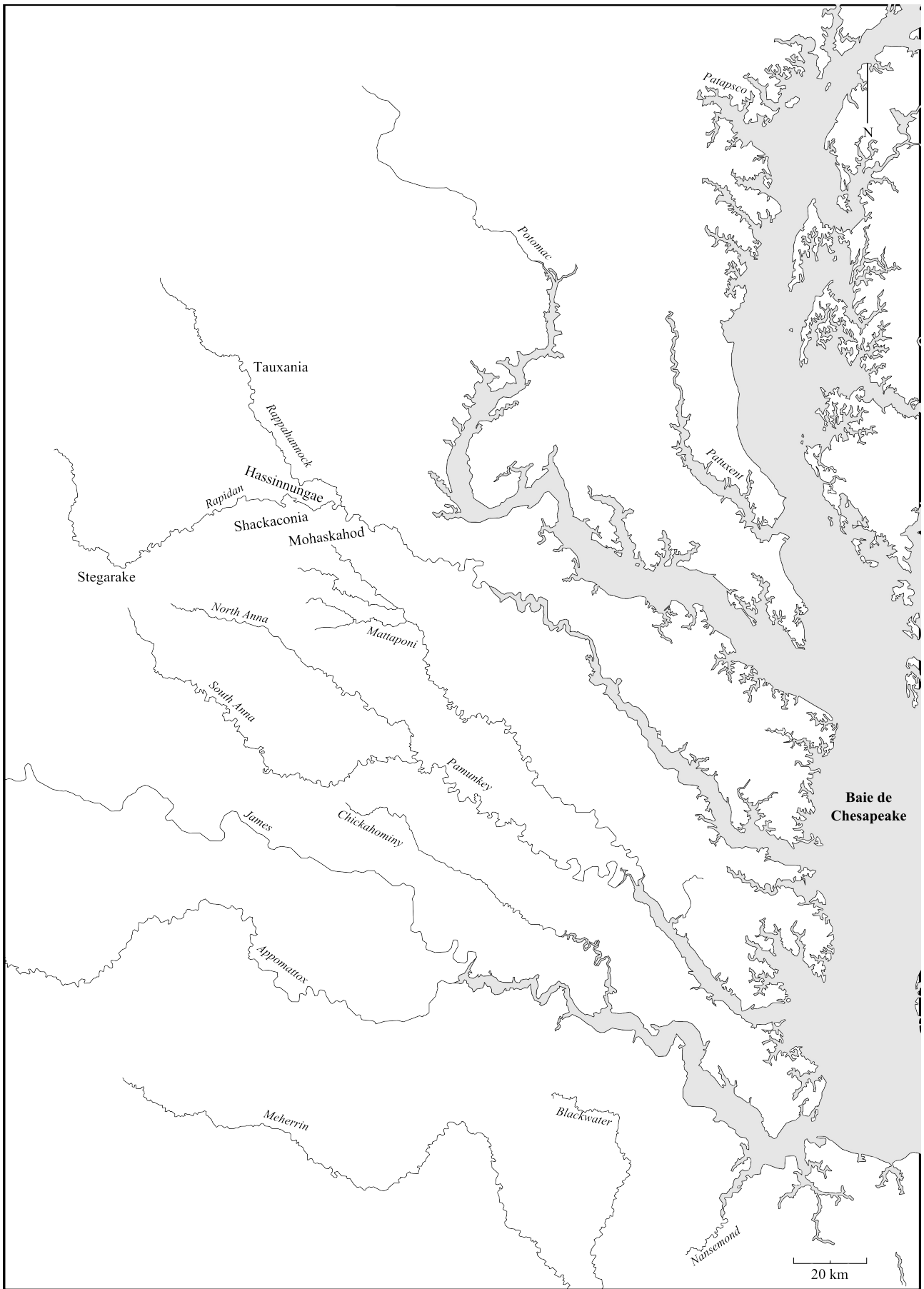
3. Les Amérindiens de la côte Est en 1607



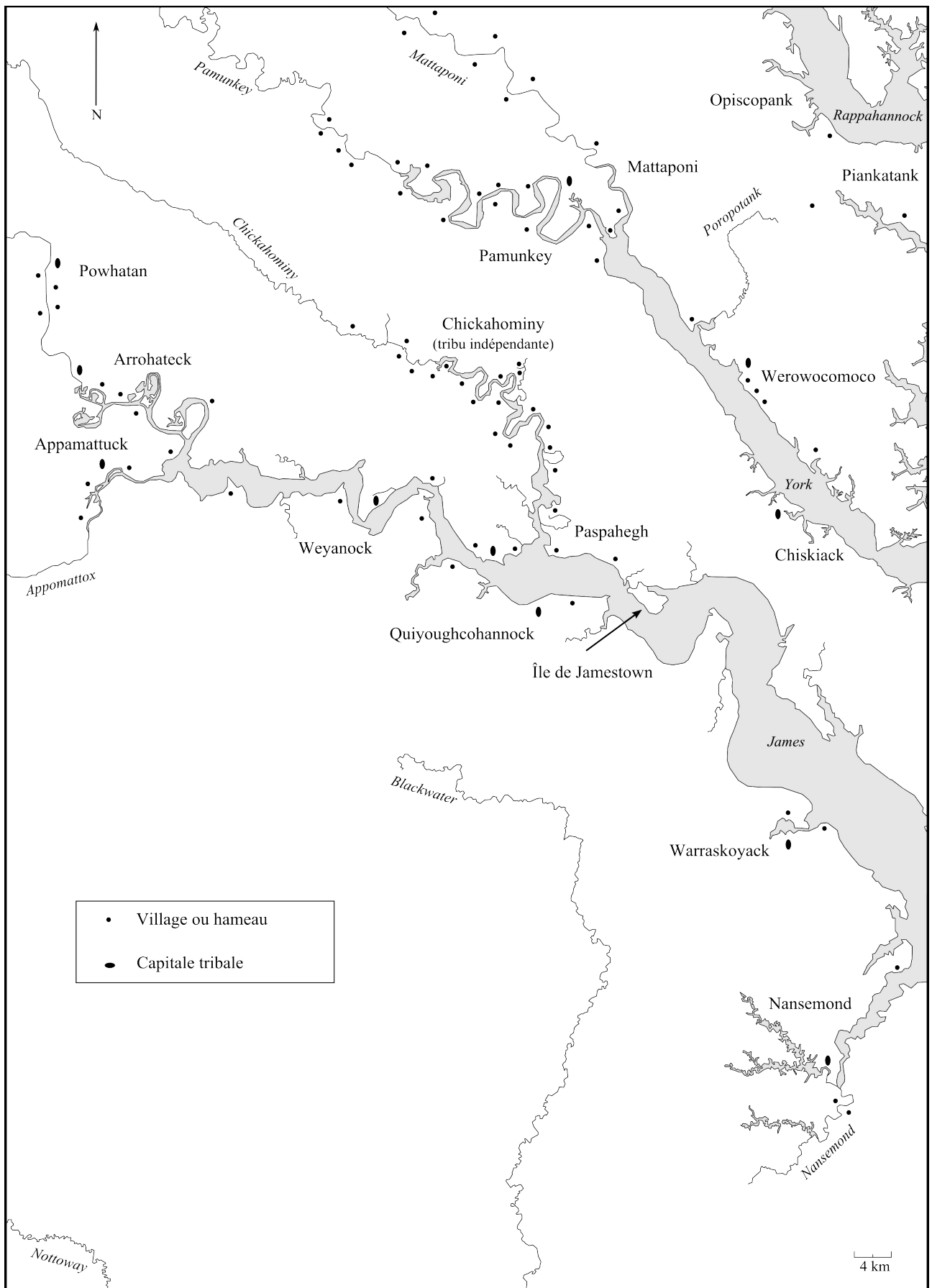
4. Les Algonquiens de la péninsule de Delmarva en 1607



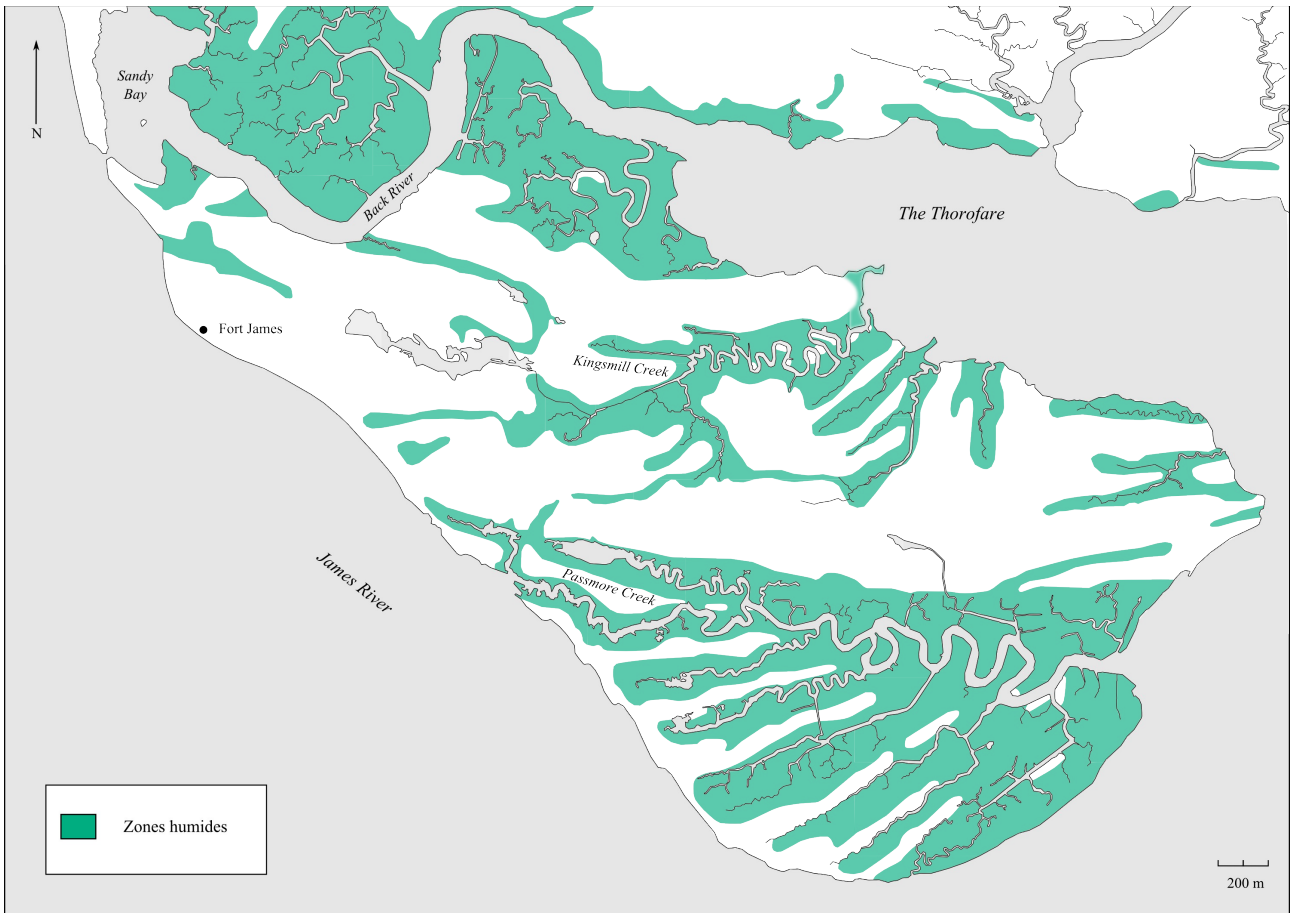
5. *Les tribus monacans*



6. Les tribus mannaoacs en 1607



7. Villages amérindiens aux alentours de Jamestown en 1607



8. *L'île de Jamestown en 1607* - Source : Association for the Preservation of Virginia Antiquities (APVA), *The Jamestown Project, Development Concept Plan : Environmental Impact Statement*, Volume 1, U. S. Dept. Of the Interior, National Park Service, Wahungton, D. C., 2003, p. 3-64)



9. La rivière James en 1607



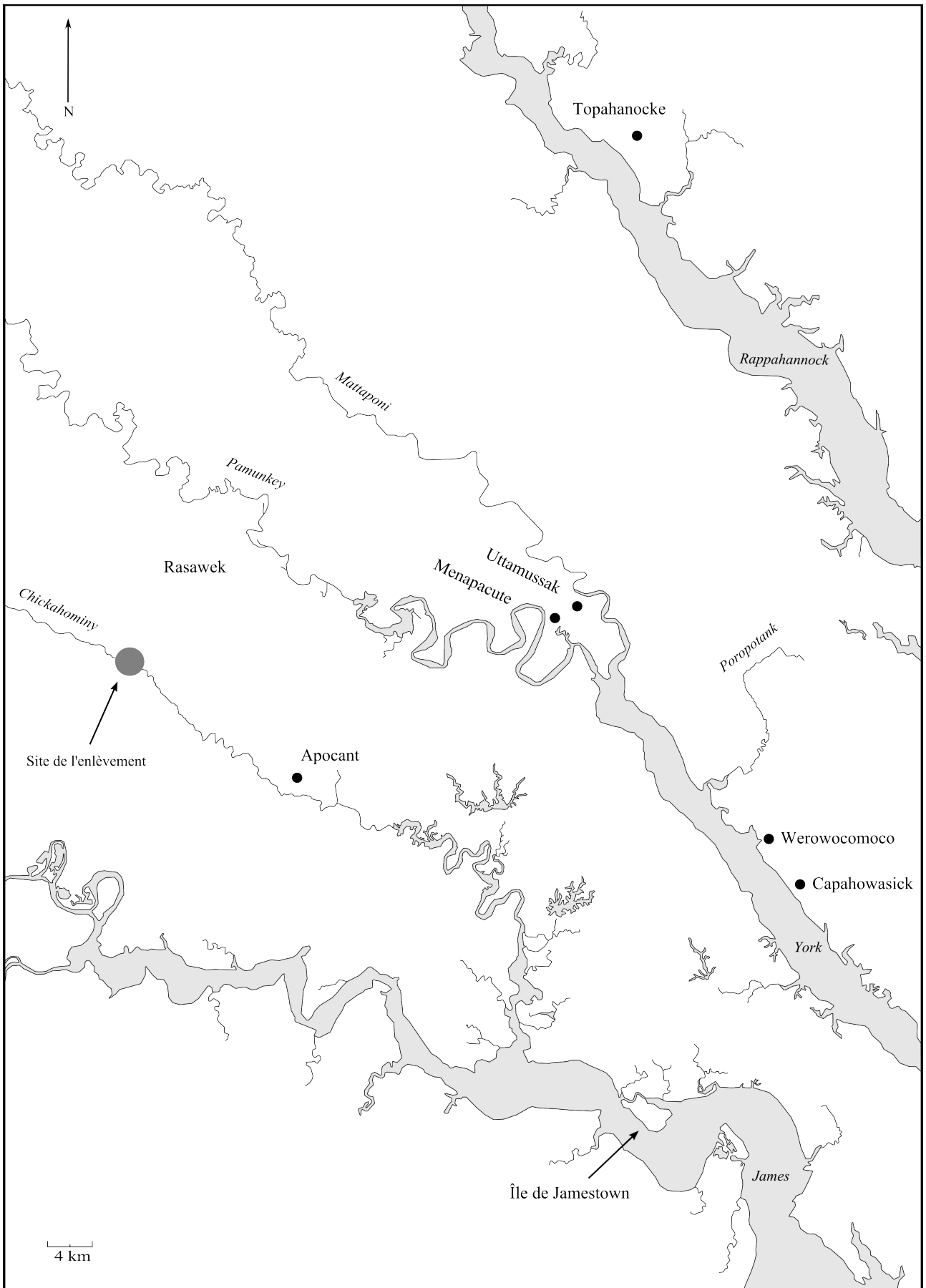
10. Les principaux groupes amérindiens du Nord-Est au milieu du XVII^e siècle



11. La Confédération iroquoise



12. La Confédération huronne



13. Le site de l'enlèvement de John Smith

BIBLIOGRAPHIE

Sources imprimées :

-SMITH (John), *A True Relation of such occurrences and accidents of note as hath hap'ned in Virginia since the first planting of that colony which is now resident in the south part thereof, till the last return from thence*, Londres, 1608, p. 3-118 dans BARBOUR (Philip L.), *The Complete Works of Captain John Smith (1580-1631)*, 3 vols., University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1985, p. 3-118.

-SMITH (John), *A Map of Virginia, with a Description of the Country, the Commodities, People, Government, and Religion*, Oxford, 1612, dans (Dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives : Eyewitness Accounts of the Virginia Colony. The First Decade : 1607-1617*, RoundHouse, Champlain, 1998, p. 205-214 et BARBOUR (Philip L.), *The Complete Works of Captain John Smith (1580-1631)*, 3 vols., University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1985, p. 119-190.

-SMITH (John), *The Generall Historie of Virginia : The Third Book. The proceedings and accidents of the English colony in Virginia, extracted from the authors following by William Simons, Doctor of Divinity*, Londres 1624, dans (Dir.) HAILE (Edward W.), *Jamestown Narratives : Eyewitness Accounts of the Virginia Colony. The First Decade : 1607-1617*, RoundHouse, Champlain, 1998, p. 215-347, 857-864.

- (Dir.), KUPPERMAN (Karen O.), *Captain John Smith. A Select Edition Of His Writings*, The University of North Carolina Press, Williamsburg, 1988, 290 pages.

Ouvrages :

-BALANDIER (Georges), *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*, Quadrige/Presses Universitaires de France (PUF), Paris, 1986.

-BALVAY (Arnaud), *L'épée et la plume : Amérindiens et soldats des troupes de la marine en Louisiane et au Pays d'en Haut (1683-1763)*, Les Presses de l'Université de Laval (Pul), Québec, 2006.

- BEAULIEU (Alain), *Convertir les fils de Caïn : Jésuites et Amérindiens nomades en Nouvelle-France, 1632-1642*, Nuit Blanche Éditeur, Montréal, 1994.
- BOCCARA (Guillaume), *Guerre et ethnogenèse mapuche dans le Chili colonial. L'invention du soi*, L'Harmattan, Paris, 1998.
- BONNET (Audrey), *Pocahontas, princesse des deux mondes. Histoire, mythe et représentations*, Les Perséides, Rennes, 2006, 152 pages.
- BURBANK (Jane), COOPER (Frederick), *Empires. De la Chine ancienne à nos jours*, Payot, Paris, 2011 [2010 pour l'édition originale].
- (Dir.) BUTI (Gilbert), HRODEJ (Philippe), *Dictionnaire des corsaires et pirates*, CNRS Éditions, Paris, 2013.
- CANNY (Nicholas Patrick), *Kingdom and colony. Ireland in the Atlantic World (1560-1800)*, John Hopkins University Press, Baltimore, 1988.
- CLASTRES (Pierre), *La société contre l'État*, Édition de Minuit, 1974.
- (Dir) CURTIN (Philip D.), BRUSH (Grace S.) et FISHER (George W.), *In Discovering the Chesapeake : The History of an Ecosystem*, Johns Hopkins University Press, Baltimore, 2001.
- DAVID Jr. (I. Bushnell), *The Five Monacan Towns In Virginie (1607)*, Smithsonian Institution, Washington, 1930.
- DAVID Jr. (I. Bushnell), *The Manahoac tribes in Virginia (1608)*, Smithsonian Institution, Washington, 1935.
- DIAMOND (Jared), *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Gallimard, 2000 [1997 pour l'édition originale], Paris, 695 pages.
- DEBO (Angie), *Histoire des Indiens des États-Unis*, Albin Michel, Paris, 1994.

-DELÂGE (Denys), *Le Pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est (1600-1664)*, Boréal, Montréal, 1991.

-DICKASON (Olive Patricia), *Le mythe du sauvage*, Septentrion, 1993, Paris.

-(Dir.) FITZHUGH (William W.), *Cultures in Contact. The European Impact on Native Cultural Institutions in Eastern North America (1000-1800)*, Smithsonian Institution Press, Washington & London, 1985, 320 pages.

-FRIED (Morton H.), *The Evolution of Political Society. An Essay in Political Anthropology*, Random House, New-York, 1967.

-FOHLEN (Claude), HEFFER (Jean), WEIL (François), *Canada et États-Unis depuis 1770*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris, 1965.

-GOHIER (Maxime), *Onontio le médiateur, la gestion des conflits amérindiens en Nouvelle-France (1603-1717)*, Septentrion, Paris, 2008.

-GRILLOT (Thomas), *Après la Grande Guerre. Comment les Amérindiens des États-Unis sont devenus patriotes (1917-1947)*, EHESS, 2014.

-GROUSSET (René), *L'Empire des steppes. Attila, Gengis-khan, Tamerlan*, Payot, Paris, 1969.

-HÄMÄLÄINEN (Pekka), *L'Empire comanche*, Paris, Anarchasis, 2012 (2008 pour l'édition originale).

-HAUDRÈRE (Philippe), *L'Empire des Rois, 1500/1789*, Denoël, Paris, 1997.

-HAVARD (Gilles), *Empire et métissages, Indiens et Français dans le Pays-d'en-Haut (1660-1715)*, Les Édition du Septentrion, Paris, 2003.

-(Dir.) HAVARD (Gilles) et de AUGERON (Mickaël), *Un continent en partage : cinq siècles de rencontres entre Amérindiens et Français*, Rivages des Xantons, Paris, 2013.

- HAVARD (G.), VIDAL (C.), *Histoire de l'Amérique française*, Flammarion, Paris, 2003.
- (Dir.) HEFFER (Jean) et de WEIL (François), *Chantiers d'histoire américaine*, Belin, Paris, 1994.
- HERNDON (Melvin Herndon), *Tobacco in Colonial Virginia : « The Sovereign Remedy »*, Tredition, Hambourg, 2013 [1957 pour l'édition originale], 59 pages.
- HORNING (Audrey), *Ireland in the Virginian Sea. Colonialism in the British Atlantic*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 2013.
- JACQUIN (Philippe), *La politique indienne des États-Unis (1830-1890)*, Didier Érudition, Paris, 1997.
- JACQUIN (Philippe), *Les Indiens Blancs. Français et Indiens en Amérique du Nord (XVI^e-XVIII^e)*, Payot, Paris, 1987.
- (Dir.) JACQUIN (Philippe) et de ROYOT (Daniel), *Le mythe de l'Ouest. L'Ouest américain et les "valeurs" de la Frontière*, Édition Autrement, Paris, 1993.
- JACQUIN (Philippe), *L'herbe des dieux : le tabac dans les sociétés indiennes d'Amérique du Nord*, Musée-galerie de la Seita, Paris.
- JENNINGS (Francis), *Les fondateurs de l'Amérique, depuis les premières migrations jusqu'à nos jours*, Édition du Rocher, Lonrai, 2002 [1993 pour l'édition originale].
- JENNINGS (Francis), *The Ambiguous Iroquois Empire : The Covenant Chain Confederation of Indian Tribes with English Colonies*, Norton, New York, 1984.
- JENNINGS (Francis), *The Invasion of America. Indians, Colonialism and the Cant of Conquest*, W. W. Norton & Compagny, New York, 1976 [1975 pour l'édition originale].
- JOANNON (Pierre), *Histoire de l'Irlande et des Irlandais*, Perrin, 2006, La Flèche.

- KASPI (André), *Les Américains (tome 1), Naissance et essor des États-Unis (1607-1945)*, Seuil, Paris, 1986.
- (Dir.), KUPPERMAN (Karen O.), *Captain John Smith. A Select Edition Of His Writings*, The University of North Carolina Press, Williamsburg, 1988.
- KUPPERMAN (Karen Ordahl), *The Jamestown Project*, First Harvard University Press, Cambridge, 2007.
- LACASSE (Jean-Paul), *Les Innus et le territoire : Innu tipenitamun*, Septentrion, Sillery, 2004.
- LEPORE (Jill), *Le Nom de la guerre. La Guerre du Roi Philip et les origines de l'identité américaine*, Anacharsis, 2015 [1998 pour l'édition originale], Toulouse.
- McCARY (Ben C.), *Indians in Seventeenth-Century Virginia*, The University Press of Virginia, Charlottesville, 1995 (1957 pour l'édition originale).
- MOONEY (James), *The Siouan tribes of the East*, Smithsonian Institution, Washington, 1894.
- MORIN (Michel), *L'usurpation de la souveraineté autochtone. Le cas des peuples de la Nouvelle-France et des colonies anglaises de l'Amérique du Nord*, Boréal, Cap-Saint-Ignace, 1997.
- NELSON (William E.), *The Common Law in Colonial America, Vol. 1 : The Chesapeake and New England, 1607-1660*, Oxford University Press, New-York, 2008.
- NICHOLS (Roger L.), *Indians in the United-States and Canada : A Comparative History*, University of Nebraska Press, Lincoln, 1998.
- QUINN (David .), *Raleigh and the British Empire*, Hodder & Stoughton, Londres, 1947.
- (Dir.) ROUNTREE (Helen C.), CLARK (Wayne E.) et MOUNTFORD (Kent), *John Smith's Chesapeake Voyages, 1607-1609*, University of Virginia Press, Charlottesville, 2007, 402 pages.
- ROUNTREE (Helen C.), *Pocahontas, Powhatan, Opechancanough. Three Indian Lives Changed*

by *Jamestown*, University of Virginia Press, Charlottesville and London, 2005.

-(Dir.) ROUNTREE (Helen C.), *Powhatan Foreign Relations, 1500-1722*, University Press of Virginia, Charlottesville, 1993.

-RUSSO (Jean B.) et RUSSO (Elliott J.), *Planting an Empire. The Early Chesapeake in British North America*, The John Hopkins University Press, Baltimore, 2012.

-SAUSSOL (Alain), ZITOMERSKY (Joseph), *Colonies, territoires, sociétés : l'enjeu français*, L'Harmattan, Paris, 1996.

-SCHMIDT (Ethan A.), *The Divided Dominion : Social Conflict and Indian Hatred in Early Virginia*, University Press of Colorado, Boulder, 2014.

-SERVAIS (Olivier), *Des Jésuites chez les Amérindiens ojibwas. Histoire et ethnologie d'une rencontre (XVII^e-XX^e siècles)*, Karthala, Paris, 2005.

-SIOUI (Georges E.), *Pour une autohistoire amérindienne. Essai sur les fondements d'une morale sociale*, Les Presses Universitaires Laval, Québec, 1989.

-(Dir.) SMITH (James Morton), *Seventeenth-Century America : Essays in Colonial History*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1959.

-(Dir.) SWEET (David G.) and NASH (Gary B.), *Struggle & Survival in Colonial America*, The Regents of the University of California Press Berkeley, Los Angeles, 1981.

-TRIGGER (Bruce G.), *Les enfants d'Aataentsic. L'histoire du peuple Huron*, Libre Expression, Montréal, 1991 (1976 pour l'édition originale).

-TRIGGER (Bruce G.), *Les Indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord*, Boréal, 1992 (1985 pour l'édition originale).

-TURNER (Frederick Jackson), *La frontière dans l'histoire des États-Unis*, Presses Universitaires de France, Paris, 1963 [1920 pour l'édition originale],

-VAN RUYMBEKE (Bertrand), *L'Amérique avant les États-Unis (1497-1776)*, Flammarion, Lonrai, 2012.

-VIAU (Roland), *Enfants du néant et mangeurs d'âmes : guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*, Boréal, Montréal, 2000 [1997 pour l'édition originale].

-VINCENT (Bernard), *Le Sentier des larmes. Le grand exil des Indiens cherokees*, Flammarion, 2002, Paris.

-WHITE (Richard), *Le Middle Ground, Indiens, Empires et Républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, Anachasis, Toulouse, 2012 [1991 pour l'édition originale].

Articles :

-CANNY (Nicholas P.), « The Ideology of English Colonization : From Ireland to America », *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 30, N°4 (octobre 1973), pp. 575-598.

-CARP (E. Wayne), « Early American Military History : A Review of Recent Work », *The Virginia Magazine of History and Biography*, Vol. 94, N°3, Virginians at War (1606-1865), Juillet 1986, pp. 259-284.

-CARSON (Jane), « The Will of John Rolfe », *The Virginia Magazine of History and Biography*, vol. 58, N° 1, Janvier 1950, p 58-65.

-DELÂGE (Denys), « L'histoire des autochtones d'Amérique du Nord : acquis et tendances », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 57^e année, N°5, Septembre-Octobre 2002, pp. 1337-1355.

-DICKASON (Olive Patricia), « The Concept of l'homme sauvage and early French colonialism in the Americas », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 64, N°234, 1^{er} trimestre 1977, pp. 5-32.

-EARLE (Carville V.), « Environment, Disease, and Mortality in Early Virginia » dans (Dir.), TATE (Thad W.) et AMMERMAN (David L.), *The Chesapeake in the Seventeenth Century : Essays on Anglo-American Society*, Chapel Hill, N. C., 1979, p. 97-115.

-FAUSZ (J. Frederick), « An « Abundance of Blood Shed on Both Sides » : Engand's First Indian War, 1609-1614 », *The Virginia Magazine of History and Biography*, vol. 98, No. 1, Janvier 1990, p. 3-56.

-FAUSZ (J. Frederick), « Opechancanough, Indian Resistance Leader », dans SWEET (David G.) et NASH (Gary B.), *Struggle & Survival in Colonial America*, University of California Press, Berkeley, 1981, pp. 21-37.

-FAUSZ (J. Frederick), « The Invasion of Virginia. Indians, Colonialism, and the Conquest of Cant : A Review Essay on Anglo-Indian Relations in the Chesapeake », *The Virginia Magazine of History and Biography*, Vol. 95, N°2, « The Taking Upp of Powhatans Bones » : Virginia Indians, (1585-1945), Avril 1987, pp. 133-156.

-FLORES (Dan), « Bison Ecology and Bison Diplomacy : The Southern Plains from 1800 to 1850 », *The Journal of American History*, Vol. 78, No. 2, Septembre 1991, pp. 465-485.

-GRABOSWSKI (Jan), « L'historiographie des Amérindiens au Canada : quelques données et commentaires portant sur les directions de la recherche et sur les travaux en cours », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 53, N°4, 2000, pp. 552-560.

-HANTMAN (Jeffrey L.), « Between Powhatan and Quirank : Reconstructing Monacan Culture and History in the Context of Jamestown », *American Anthropologist*, New Series, Vol. 92, N°3, Septembre 1990, pp. 676-690.

-HAVARD (Gilles), « L'historiographie de la Nouvelle-France en France au cours du XX^e siècle : nostalgie, oubli et renouveau » dans : sous la direction de WIEN (Thomas), FRENETTE (Yves) et VIDAL (Cécile), *De Québec à l'Amérique française : histoire et mémoire : textes choisis du deuxième Colloque de la Commission franco-québécoise sur les lieux de mémoire communs*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2006, pp. 95-124.

-HAVARD (Gilles), « Les ligues amérindiennes : instruments de paix ou de guerre ? », *Nuevo Mundo, Mundos Nuevos* [En línea], Coloquios, 12 junio 2008, pp. 1-10.

-HAVARD (Gilles), « " Les forcer à devenir Citoyens ", État, Sauvages et citoyenneté en Nouvelle-France (XVII^e-XVIII^e siècle) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2009/5, 64^e année, pp. 985-1018.

-JENNINGS (Francis), « Glory, death and transfiguration : the Susquehannock Indians in the Seventeenth Century », *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 112, No. 1, 15 février 1968, pp. 15-53.

-JENNINGS (Francis), « Indian Trader and Interpreter » dans (sous la direction de) SWEET (David G.) et Nash (Gary B.), *Struggle & Survival in Colonial America*, University of California Press, Berkeley, 1981, pp. 347-361.

-KUPPERMAN (Karen O.), « Apathy and Death in Early Jamestown », *Journal of American History*, Vol. 66, No. 1, juin 1979, p. 24-40.

-LEVY (Philip), « A New Look at an Old Wall : Indians, Englishmen, Landscape, and the 1634 Palisade at Middle Plantation », *The Virginia Magazine of History and Biography*, vol. 112, N° 3, p. 226-265.

-MARIENSTRAS (Élise), « Problèmes d'historiographie américaine : le champ amérindien », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 33^e Année, N°2, Mars-Avril 1978, pp. 408-426.

-MARTIN (Calvin), « The European impact on the culture of a northeastern algonquian tribe : an ecological interpretation », *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 31, 1974, pp. 3-26.

-MOOK (Maurice A.), « The Aboriginal Population of Tidewater Virginia », *American Anthropologist*, New Series, Vol. 46, N°2, Part 1, Avril-Juin 1944, pp. 193-208.

-MOUHOT (Jean-François), « L'influence amérindienne sur la société en Nouvelle-France. Une exploration de l'historiographie de François-Xavier Garneau à Allan Greer (1845-1997) », *Globe : revue internationale d'étude québécoises*, vol. 5, N°1, 2002, pp. 123-157.

- NASH (Gary B.), « The Image of the Indian in the Southern Colonial Mind ».
- PENDERGAST (James F.), « The Kakouagoga or Kahkwas : An Iroquoian Nation Destroyed in the Niagara Region », *Proceedings of the American Philosophical Society*, Vol. 138, No. 1, Mars 1994, p. 96-144.
- PUGLISI (Michael J.), « Capt. John Smith, Pocahontas and a Clash of Cultures : A Case for the Ethnohistorical Perspective », *The History Teacher*, Vol. 25, N°1, Novembre 1991, pp. 97-103.
- ROBINSON (W. Stitt), « Tributary Indians in Colonial Virginia », *The Virginia Magazine of History and Biography*, Vol. 67, N°1, Janvier 1959, pp. 49-64.
- ROBINSON Jr. (W. Stitt), « The Legal Status of the Indian in Colonial Virginia », *The Virginia Magazine of History and Biography*, Vol. 61, N°3, Juillet 1953, pp. 247-259.
- SWANTON (John R.), « Siouan Tribes and the Ohio Valley », *American Anthropologist*, New Series, Vol. 45, N°1, Janvier-Mars 1943, pp. 49-66.
- TRIGGER (Bruce G.), « The Historians' Indian : Native Americans in Canadian Historical Writing from Charlevoix to the Present », *Canadian Historical Review*, LXVII, 3, 1986, pp. 315-342.
- VAUGHAN (Alden T.), « "Expulsion of the Salvages" : English Policy and the Virginia Massacre of 1622 », *The William and Mary Quarterly*, Vol. 35, No. 1, janvier 1978, p. 57-84.
- VIDAL (Cécile), « Pour une histoire globale du monde atlantique ou des histoires connectées dans et au-delà du monde atlantique ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2012/2, 67^e année, pp. 391-413.
- WHITE (Marian E.), « Erie », p. 407-411, dans (sous la direction de) STURTEVANT (William C.), *Handbook of North American Indians*, vol. 11, Government Printing Office, 1978.

Table des matières

Remerciements.....	4
Remarques préliminaires.....	5
INTRODUCTION GÉNÉRALE : L'EUROPE REGARDE VERS L'OUEST.....	6
Plan du mémoire.....	12
Contribution à la recherche.....	13
Présentation des sources.....	16
PREMIÈRE PARTIE : DES GÉOGRAPHIES POLITIQUES AMPLEMENT DIFFÉRENTES.	18
Chapitre 1 – Des contextes situationnels récemment modifiés.....	20
I. L'expansion de la Chefferie powhatan.....	20
1. 1. La conquête.....	20
1. 2. Des priorités politiques plus urgentes ailleurs.....	24
1. 3. Le cuivre comme autre facteur explicatif.....	27
1. 4. L'espoir d'une disparition par attrition.....	28
II. Des sociétés en situation de vulnérabilité.....	33
2. 1. La destruction de la Confédération huronne.....	33
2. 2. Les dispersions continus.....	37
2. 3. Un univers cosmopolite et erratique.....	42
Chapitre 1 - Conclusion.....	45
Chapitre 2 – Analyse comparative des organisations socio-politiques amérindiennes.....	47
I. La Chefferie powhatan : forme et fonctionnement.....	47
1. 1. Les Powhatans, une puissance impérialiste ?.....	47
1. 2. Un espace politique d'échange entre gouvernants et gouvernés.....	51
1. 3. L'organisation politique des Powhatans : une structure partiellement centralisée. 56	
II. L'avantage organisationnel des Powhatans sur les groupes de Nouvelle-France.....	58
2. 1. Des sociétés humaines très diverses.....	59
3. 2. Des organisations socio-politiques plus ou moins complexes.....	63
2. 3. Un monde de souveraineté autochtone.....	67
Chapitre 2 - Conclusion.....	68
DEUXIÈME PARTIE : DES COMPORTEMENTS FAÇONNÉS PAR LES TEMPS ET L'EXPÉRIENCE.....	71
Chapitre 3 – Des attitudes affaires de pragmatisme plus que de conviction.....	72
I. La capacité à formuler une politique extérieure commune et à agir collectivement.....	72

1. 1. Les freins à l'apparition d'une véritable contestation.....	72
1. 2. Un modus operandi de la puissance.....	78
II. Des attitudes affaires de conjoncture plus que de conviction.....	81
2. 1. Une situation contextuelle globalement stable.....	81
2. 2. Des soulèvements méticuleusement préparés et soigneusement exécutés.....	92
2. 3. Une conjoncture internationale favorable à la création d'une alliance générale.....	97
2. 4. Le tabac, manne de la Virginie.....	104
Chapitre 3 - Conclusion.....	106
Chapitre 4 – De l'Irlande à la Virginie : transferts d'expérience ?	107
I. L'importance du précédent irlandais.....	108
1. 1. La colonisation de l'Irlande par l'Angleterre.....	108
1. 2. Le processus de « barbarisation » et de paganisation des Irlandais.....	111
1. 3. Apologie de la colonisation.....	114
II. Ambitions coloniales et processus de colonisation.....	118
2. 1. La construction des allégeances politiques.....	118
2. 2. Le massacre de 1622 et le retournement de la rhétorique coloniale.....	122
III. De l'Irlande à l'Amérique du Nord.....	123
3. 1. Des situations de violence massive.....	123
3. 2. L'invocation des mêmes prétextes.....	126
Chapitre 4 - Conclusion.....	128
CONCLUSION GÉNÉRALE : DES ATTITUDES RATIONNELLEMENT ORIENTÉES VERS LA PAIX OU LA GUERRE.....	130
ANNEXES 1 : PANORAMA HISTORIOGRAPHIQUE.....	132
I. Le début de l'histoire coloniale et le champ Amérindien au Canada et aux États-Unis.....	133
1. 1. La constitution de l'histoire coloniale.....	133
1. 1. 1. L'historiographie des Amérindiens par les Occidentaux, de la dichotomie à l'harmonie.....	133
1. 1. 2. Des questionnements historiques circonscrits à certains sujets.....	136
1. 2. Une remise en question progressive.....	137
1. 2. 1. Les Amérindiens, un domaine d'étude délaissé dans les écrits historiques..	137
1. 2. 2. Les premières déconstructions des visions traditionalistes de l'autochtone.	138
II. Le développement de la « Nouvelle Histoire Indienne » (« New Indian History »)....	139
2. 1. Le rejet des thèses traditionnelles.....	140
2. 1. 1. La quête d'une histoire plus complexe.....	140
2. 1. 2. Une réécriture de l'histoire façonnée par le monde en mutation des années 1960.....	140
2. 2. L'ethnohistoire ou le « tournant » amérindien.....	144
2. 2. 1. Une approche interdisciplinaire.....	144
2. 2. 2. Ni ange ni démon.....	145

2. 3. La poursuite du tournant rénovateur.....	147
2. 3. 1. Les nouvelles tendances historiographiques : histoires globale et continentales.....	147
2. 3. 2. La perspective comparative, une production pratiquement inexistante.....	149
III. L'historiographie et la Chesapeake et de la Vallée du Saint-Laurent.....	150
3. 1. L'inflation des études relatives à la Virginie coloniale dans les années 1980.....	150
3. 1. 1. D'une vision anglo-centrée à une histoire multiculturelle.....	150
3. 1. 2. Un champ d'étude délimité.....	151
3. 2. La focale locale du Saint-Laurent.....	153
3. 2. 1. Une historiographie longtemps axée sur deux thèmes : le nationalisme et la survie.....	153
3. 2. 2. La production historiographique française sur la Nouvelle-France.....	153
Conclusion.....	155
ANNEXES 2 - CARTES.....	158
Bibliographie.....	171

Les toutes premières relations que les colonisateurs anglais établirent avec les Powhatans de Virginie au moment où ils débarquèrent à l'emplacement de la futur Jamestown se transformèrent rapidement en collision. L'ambition derrière ce mémoire, est d'expliquer cette brutalisation des contacts, en comparant l'entreprise de colonisation de la Virginie avec celle de la Nouvelle-France, dans laquelle la qualité des relations franco-amérindiennes furent souvent mises en avant par les différentes générations d'historiens. Une grande partie de ce travail consistera en une discussion comparative des unités politiques amérindiennes. Il nous a semblé que l'organisation politique développée par les Powhatans de Virginie était bien plus complexe, entendons socialement stratifiée et politiquement centralisée, que toutes celles développées par sociétés de l'Amérique plus septentrionale, et de surcroît animée d'une volonté expansionniste ; autant de facteurs qui sont susceptibles d'expliquer le heurt entre la Chefferie amérindienne et la colonie virginienne.

Mots clés : Amérindiens, Powhatans, Amérique du Nord-Est, colonisation, XVII^e siècle